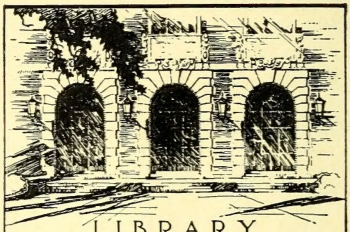
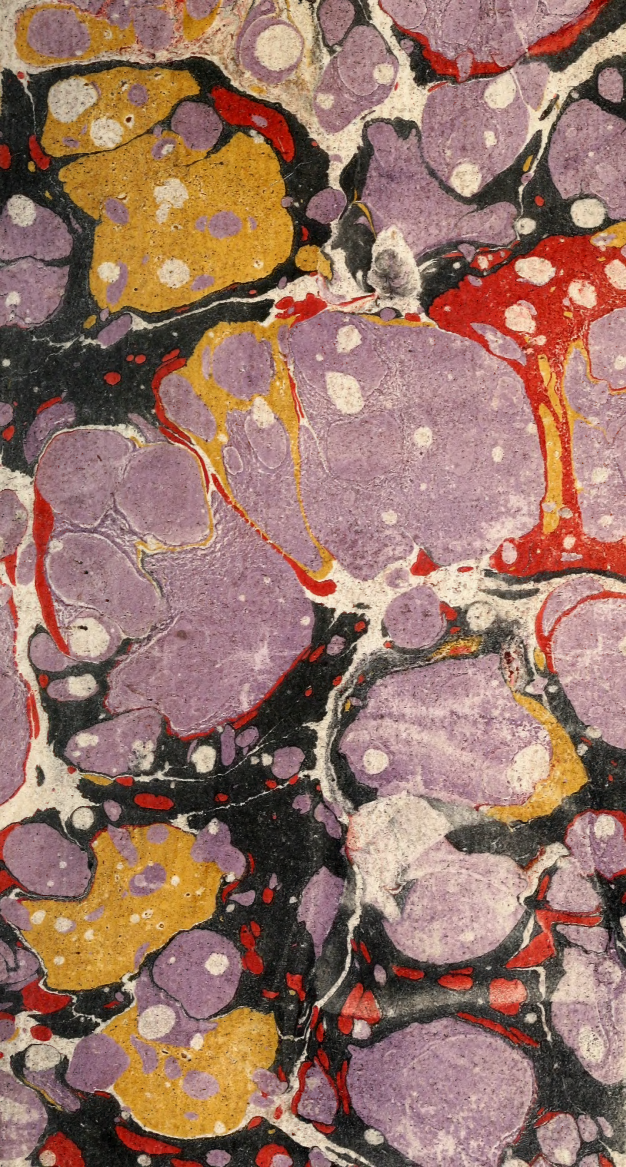
823
P25PF
v.1-2



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

823.
P25pF
v.1-2



Jean L. Burg.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

http://www.archive.org/details/lepaysandelafor12pars

LE PAYSAN
DE LA FORÊT
DES ARDENNES.

là sont pour jamais ensevelis mon bonheur et mes espérances.

LE PAYSAN

DE LA FORET

DES ARDENNES,

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

DE MRS. PARSOUS,

Auteur des Anecdotes de deux familles bien connues, et autres Ouvrages.

TOME PREMIER.

A PARIS,

A L'IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MILITAIRES,
Rue des Saints-Pères, n°. 61 et 65.

1803.

823
P25p F
v.1-2

LE PAYSAN
DE LA FORET
DES ARDENNES.

CHAPITRE PREMIER.

La vaste forêt des Ardennes, qui du tems des Romains s'étendoit jusques dans la Germanie, étoit resserrée, à l'époque dont nous parlons, entre Thionville et Liège ; quelques hutes de bûcherons éparses çà et là, l'abbaye de Saint-Hubert, un antique monastère de filles situé ou plutôt enterré au plus épais de ces bois, et les ruines d'un vieux château, étoient alors les seuls abris que le voyageur égaré pût trouver dans ces lieux.

Dans l'une de ces cabanes résidaient depuis long-tems deux vieux époux dont l'existence n'étoit soutenue et prolongée que par les tendres soins et l'infatigable industrie de leur petit-fils, jeune homme de dix-neuf ans, qui

avait été privé de ses parens, avant d'avoir atteint sa sixième année.

Persuadé qu'il devait à son grand-père, sa santé, sa force, les principes de morale et d'honneur qui l'animaient ; son premier vœu, son premier plaisir, fut d'acquitter la dette de la reconnaissance, et d'employer tous les moyens qui étaient en son pouvoir à soutenir la vieillesse de ses parens.

Une journée d'automne qui avait été très-orageuse, fut suivie d'une violente tempête qui, pendant une partie de la nuit, menaça leur petite cabane d'une entière destruction. Mais comme l'humble arbrisseau résiste à la fureur du vent qui déracine le chêne antique de la forêt, la modeste habitation des pauvres bûcherons fut épargnée, pendant que la foudre écrasait et renversait autour d'elle les chênes et les pins qui la défendaient.

Quand la tempête fut appaisée, et que les premiers rayons du jour eurent achevé de ramener le calme dans la nature, le jeune Louis se leva, empressé de reprendre ses occupations journalières, et de considérer les effets de l'orage qui l'avoit si fort épouvanté.

L'abbaye et le couvent, dit-il à son vieux père, sont tellement garantis par l'épaisseur du bois, qu'ils n'ont rien à redouter de la fureur du vent: mais je tremble pour les restes du vieux château; ils auront été entièrement renversés; sans doute les créneaux n'existent plus. Je ne pourrai plus monter sur ces hautes tours, pour jouir de cette immense perspective, que je contemplais avec autant d'admiration que de plaisir. Je regretterai ces vieux bâtimens qui menacent depuis si long-tems de s'écrouler jusqu'aux fondemens.

Vous avez raison de regretter cet antique édifice, répondit le vieillard : sa chûte prématurée aurait été retardée, si les maîtres que j'ai connus l'habitaient encore. Telle est l'instabilité des monumens élevés pour satisfaire la vanité et l'orgueil. Depuis long-tems les premiers possesseurs de cette superbe maison sont couverts de la froide poussière du tombeau, et leurs héritiers, s'il en existe encore, l'ont abandonnée aux ravages du tems et au pillage des brigands qui, pendant quelques années, se sont cachés dans ses ruines.

Eh bien! dit Louis, puisque la tempête, en

déracinant tant d'arbres, m'a épargné quelques heures de travail, je vais voir quels ont été les effets de l'orage sur ces murailles dégradées.

Après avoir partagé le simple repas de ses vieux parens, le jeune Louis, accompagné de leurs bénédictions, et excité par la curiosité, s'achemina rapidement vers ce lieu où il avait passé tant de doux momens à entretenir ses rêveries chimériques et romanesques, et à tâcher de se former une idée d'un monde qu'il n'avait jamais connu.

Quelle fut sa surprise, lorsqu'il apperçut de loin les tours du vieux château qui dominaient encore les arbres de la forêt; et en avançant plus près, il vit que les créneaux n'avaient rien souffert de la fureur de la tempête qui avait pris une autre direction.

Louis fut ravi d'admiration, en retrouvant le lieu de ses promenades solitaires; il se hâta de monter à la tour de l'Ouest, d'où planant sur toute la forêt, il étendait ses regards jusqu'aux rives de la Moselle.

Le soleil s'élevait au-dessus des montagnes, le jour était calme, toute la nature semblait jouir de la douce sérénité d'une belle matinée

d'automne, et l'ame de Louis était aussi pure que l'air qu'il respirait. Il offrit au ciel l'hommage de sa reconnaissance. Tous les objets chers à son cœur avaient été respectés par l'orage, le toît paternel et les ruines du vieux château où il venait se délasser de ses travaux.

Livré tout entier à la religieuse contemplation des objets qui l'environnaient, il était encore sur la tour, lorsque tout-à-coup il vit sortir une jeune femme de l'endroit le plus épais de la forêt : elle portait une charge de bois, et paraissait prendre le chemin du côté sud du château, où il n'existait plus que les ruines d'une antique chapelle. Il n'y était jamais entré. En la regardant à travers les décombres, rien ne lui avait paru digne d'être remarqué.

Extrêmement étonné, il se hâta de descendre, sans penser au danger que l'état des bâtimens pouvait faire craindre. Il se glissa doucement sur les ruines de la chapelle ; et s'arrêtant avant d'y pénétrer, il entendit sortir de l'intérieur une voix faible, qui prononça quelques mots auxquels une autre voix douce et tendre répondit avec l'accent de la sensi-

bilité et du chagrin. Le cœur de Louis fut pénétré de compassion, et une émotion indéfinissable s'empara de ses sens. «Ne cesserez-vous jamais, mon père, de vous adresser ces cruels reproches et de déchirer mon cœur, en supposant que j'éprouve un instant de chagrin ou de regret, quand je remplis près de vous des devoirs aussi doux, aussi volontaires qu'ils sont indispensables? Je vous en conjure, épargnez votre fille, en vous épargnant vous-même; bientôt vous serez mieux, peut-être dans deux ou trois jours vos forces.... Le ciel n'est pas impitoyable. Le repentir vous fera trouver grace; le cher et saint objet de vos regrets jouit à présent d'un bonheur éternel.»

Telles furent les paroles que Louis entendit prononcer par une femme, et auxquelles on ne répondit que par un soupir.

Il s'arrêta, ne sachant s'il devait pénétrer dans la chapelle, ni comment il excuserait cette brusque apparition; mais il lui était impossible de s'éloigner de ces lieux, sans connaître la jeune femme dont la voix douce l'avait entièrement captivé.

Tandis qu'il hésitait encore, la rampe de

l'escalier sur laquelle il s'appuyait, fléchit tout-à-coup; il tomba avec force contre la porte de la chapelle qui, toute vermoulue, et à peine retenue sur ses gonds, céda à cet effort, et roula avec lui dans l'intérieur.

Le bruit de cette chûte, la surprise et les cris perçans de la jeune personne, l'embarras de Louis, le troublèrent si fort, que sans être blessé, il resta couché par terre sans pouvoir se relever, jusqu'à ce qu'un homme faible et malade, celui dont il avait entendu les plaintes, s'avança lentement vers lui pour lui demander ce qui l'amenait en ces lieux. Tiré de sa surprise par cette question, Louis se leva et essaya, en tremblant, de donner quelqu'excuse; mais à peine avait-il commencé, que portant les yeux sur cette jeune personne pâle et effrayée, il les y attacha sans pouvoir les en détourner, et sans songer que ce regard fixé sur elle, n'était pas fait pour calmer ses craintes et dissiper sa terreur.

Son père non moins surpris réitéra sa question: « Qui vous conduit ici, et que voulez-vous, jeune homme? Répondez-moi. »

« Pardonnez-moi, Monsieur, ma brusque

apparition en ces lieux est uniquement accidentelle ; mon dessein n'était pas de me présenter ainsi ; j'avouerai cependant que la curiosité m'a conduit sur l'escalier qui mène à cette chapelle ; mais aucun motif coupable ne m'a porté à violer votre asile. Le hasard m'a fait appercevoir cette jeune dame pénétrant au travers des ruines qui environnent cette retraite. Un mouvement de surprise et de curiosité m'a fait suivre de loin ses pas ; la rampe de cet escalier a cédé sous le poids de mon corps. Je m'afflige que cet accident et mon imprudence aient occasionné dans ces lieux tant de trouble et d'alarmes. »

Pendant que Louis parlait ainsi, le père et la fille le fixaient avec autant de surprise que d'admiration. La nature, en le favorisant de ses dons, n'avait pas borné ses bienfaits au seul extérieur ; elle lui avait donné un esprit juste et noble, et un caractère aussi grand, aussi élevé que sa fortune et sa naissance étaient obscures. L'honneur, la franchise, la délicatesse, brillaient en lui avec autant d'éclat que s'il fût né le fils d'un prince, et qu'il eût hérité des sentimens d'une longue suite de nobles aïeux.

Les deux inconnus ne pouvaient cesser de s'étonner, en voyant sous les vêtemens d'un simple et pauvre bûcheron, un jeune homme d'une figure aussi intéressante, et qui s'exprimait avec une grace qui ne se rencontre que parmi les personnes distinguées par leur éducation.

Une douce surprise fit place à la crainte : le vieillard malade, s'appuyant sur le bras de sa fille, regagna son siége ; et montrant à Louis un petit banc qui était près de lui, asseyez-vous, jeune homme, lui dit-il ; je dois vous avouer que votre soudaine apparition m'a fort alarmé. Mais votre figure, vos manières, inspirent la confiance plutôt que la crainte ou le soupçon. Votre habit et votre langage ne sont pas d'accord, et je crois que vous n'êtes pas ce que vous semblez être.

« Je suis né, Monsieur, de pauvres parens que j'ai perdus depuis long-tems ; je soûtiens, par un travail assidu, mon grand-père et sa femme qui ont élevé mon enfance, et je suis, ce que je parais être, un bûcheron de cette forêt. »

« Vous augmentez mon étonnement, reprit

l'inconnu; comment avez-vous pu acquérir cette politesse et cette facilité d'expression si incompatible avec votre naissance et votre état? »

« Je ne puis, Monsieur, comprendre votre question: mon langage est celui de la nature. Je ne connais de la politesse que le seul nom; et dire toujours la vérité est la seule chose que j'appris jamais. »

« Ah! c'est la plus belle des leçons que vous ayez pu retenir, dit l'inconnu : elle est la base de toute vertu morale. Si parmi nous le cœur guidait toujours les lèvres, l'espèce humaine cesserait d'être fausse, perfide et soupçonneuse. Heureux jeune homme, vous ne connaissez pas encore le monde! Que ne suis-je né comme vous au fond des forêts, je n'aurais été instruit que par la nature, et j'aurais conservé mon innocence. »

« Ah! Monsieur, la pauvreté est très-supportable dans la jeunesse; mais, si dans votre vieillesse vous n'eussiez pas eu un fils qui pût travailler pour vous, quel triste sort eût été le vôtre? Je crois que les riches ne sont heureux que parce que, sur le déclin

de l'âge, ils n'ont point à craindre l'indigence. »

Vous vous trompez dans votre conclusion, quoique votre observation paraisse juste. Hélas! je ne puis..... En prononçant ces derniers mots, l'inconnu perdit presqu'entièrement l'usage de ses sens; et s'il n'avait pas été soutenu par Louis, il serait tombé sur le marbre.

La jeune personne se précipita aux genoux de son père, et dans l'excès de sa douleur, elle ne put que s'écrier : Mon père, mon père ! Son sein vivement agité laissait à peine s'exhaler un soupir. --- Ses lèvres étaient décolorées et tremblantes, et ses yeux fixés n'exprimaient que la terreur. Elle était incapable de soulager l'objet de ses craintes. Louis habitué à offrir de tendres secours à la faiblesse de ses vieux parens, conserva sa présence d'esprit, et ranima par ses soins l'inconnu; il revint à la vie, à l'inexprimable satisfaction de sa pauvre fille, qui était déjà plongée dans le désespoir.

Lorsqu'il eût repris l'usage de ses sens, il remercia le jeune bûcheron; « Le souvenir d'événemens affreux, dit-il, est venu m'accabler tout-à-coup; j'ai été épuisé par la fatigue

d'un long voyage, et je crois que la surprise occasionnée par votre chûte, a contribué à agiter mes nerfs ébranlés. »

« Je suis bien malheureux, répondit Louis, affligé par ses paroles, d'imaginer que mon indiscrète curiosité est venue accroître vos maux, et je n'oublierai jamais ce que j'ai vu souffrir à Madame. »

« Il serait injuste de vous en vouloir, dit le vieillard, votre action est naturelle et pardonnable à votre âge. »

« Au moins, reprit Louis, puis-je vous affirmer qu'aucun motif condamnable ne m'attira en ces lieux; mais je ne cesserai de m'en accuser, si Madame ne me pardonne, et si vous refusez les services que je puis vous offrir pour le rétablissement de votre santé. »

« Hélas ! ce bienfait est au-dessus des forces, et de la science des hommes ! Comment guérir des maux dont la source est dans le cœur ? »

« Ah ! Monsieur, répondit Louis, j'ai appris qu'il ne faut point se laisser accabler par ses malheurs, de peur de tomber dans de plus grands encore, le désespoir et l'impiété. »

« Non, jeune homme, mes maux me con-

duiront au tombeau; c'est-là que je trouverai la paix. »

« Ah! Monsieur, reprit Louis, vos souffrances doivent être d'une nature bien cruelle, puisqu'elles ne peuvent finir qu'avec vous! »

« Telles sont aussi celles qui me consument, bon jeune homme; combien elles sont encore aggravées, par l'idée cruelle de laisser ma fille, au printems de sa vie, sans protection et dans l'infortune, en proie à tous les dangers qui environnent l'innocence et la beauté! Ah! Dieu de miséricorde, père des orphelins, s'écria-t-il avec énergie, en levant les mains au ciel, bénis cette infortunée, conserve-lui la paix et l'innocence, et que ta divine providence mesure toujours ses maux à ses forces! »

Louis profondément affecté, regardait alternativement le vieillard et son intéressante fille. Elle n'avait pas quitté son attitude; à genoux devant son père, elle pressait ses mains et les arrosait de ses larmes brûlantes. Rompant enfin le silence, « permettez-moi, Monsieur, dit-il, de vous supplier d'accepter l'offre que je vous fais de vous conduire à la demeure de mes parens, quoique trop âgés pour vous donner

des secours bien actifs, ils pourront au moins adoucir vos maux ; ils vous consoleront par l'exemple de la résignation. »

« Je vous remercie, dit l'étranger, mais vous voyez l'état où je suis ; quand j'accepterais votre offre pleine de bonté, pourrais-je en profiter? Ma faiblesse, qui s'accroît à chaque instant, m'ôte tout espoir de jamais quitter ces lieux. Je rends aujourd'hui graces au ciel qui vous a conduit ici, dans le dessein sans doute de donner un protecteur à mon enfant, et quelques consolations à un père malheureux dans ses derniers momens. »

« Ah! dites-moi, Monsieur, dites-moi ce que je puis faire pour calmer vos peines. »

L'énergie de sa voix ranima les forces de l'étranger, il leva sa tête et regardant Louis avec un nouvel étonnement. — Combien votre humanité me touche, lui dit-il! combien votre langage m'étonne! Non, vous ne pouvez être le fils d'un paysan ; non, vous n'êtes point né pour être bûcheron. »

« Et pourquoi non, répondit Louis, l'obscurité et la pauvreté empêchent-elles les hommes de suivre le penchant de leur cœur,

et de connaître la douce compassion. Le Tout-Puissant n'aurait-il accordé une ame sensible qu'à ceux qu'il a comblés des dons de la fortune? A-t-il refusé au pauvre la connaissance du bien et du mal, et des devoirs imposés par la conscience et l'humanité.?»

« Non, assurément, répondit le vieillard, mais on ne peut pas nier qu'une bonne éducation et la politesse de manières, ne distinguent avantageusement les personnes nées dans les premières classes de la société.»

« Sans doute, répondit Louis modestement, je ne connais pas ces avantages; je parle suivant l'inspiration de mon cœur et d'après les leçons et l'exemple de mes parens, à qui je m'efforce de ressembler. Je vous assure que je suis né dans l'obscurité, et j'espère que cette circonstance ne vous fera pas refuser mes services.»

« Je vous ai déjà dit, répondit l'étranger, que je remercie le ciel de l'heureuse connaissance qu'il m'a procurée. Combien y a-t-il d'ici au couvent des Urselines ou à l'abbaye de St.-Hubert?»

« Un peu plus d'une lieue, répondit Louis,

—je craignais qu'ils ne fussent plus éloignés. Bon jeune homme, promettez-moi solennellement de conduire ma malheureuse et chère fille au couvent, dès que la mort m'aura délivré des maux affreux que j'éprouve; c'est le seul asile qui puisse protéger son innocence ; l'heure fatale qui doit la laisser orpheline, ne tardera pas à sonner. »

« Mon père, mon cher père, s'écrie la malheureuse fille en embrassant plus étroitement encore les genoux de son père, et couvrant son visage de ses mains ! »

Louis presqu'aussi agité qu'elle, s'écriait : Je vous supplie de consentir à quitter ce lieu humide et mal-sain ; permettez que j'aille m'assurer des moyens de vous transporter dans la demeure de mes parens, vous y serez plus chaudement : je cours chercher du secours.

Il sortit sans attendre la réponse, dans la crainte qu'elle ne fût pas favorable. Il s'élança, en courant au milieu des ruines et des décombres, pour gagner la partie de la forêt où travaillaient ses compagnons : il y trouva heureusement trois jeunes gens qui l'accompagnèrent au vieux château. Ils furent aussi

étonnés que touchés de l'état de maladie et de faiblesse de l'étranger; mais levant les yeux sur sa tremblante fille, ils furent saisis d'une pitié tendre et respectueuse, en contemplant ses anxiétés et ses soins pour son père.

Les bûcherons le portèrent à travers de la forêt, tandis que la jeune personne, appuyée sur le bras de Louis, les suivait dans un état d'agitation difficile à décrire.

Parvenu à peu de distance de l'humble cabane, Louis hâta le pas, pour préparer ses vieux parens, à recevoir des hôtes tels qu'ils n'en avaient jamais vus dans leur retraite.

Le respectable couple fut bien étonné de le voir entrer, tenant sous le bras une jeune personne charmante, dont l'air et la démarche annonçaient une naissance distinguée; mais ils apperçurent en même tems dans l'expression timide et mélancolique de sa figure, les traces de sa douleur. Leurs cœurs simples et bons sentirent aussitôt pour elle le plus tendre intérêt. L'âge n'avait pas encore paralysé leurs ames; et sans l'avoir jamais appris, ils connaissaient les égards, les soins que l'on doit au malheur. Le vieillard se leva de dessus son

fauteuil, et ayant essuyé avec le pan de son habit la poussière qui le couvrait, il l'offrit à la jeune personne, tandis que la bonne femme s'écriait avec étonnement : « Mon Dieu ! mon enfant ! Où avez-vous trouvé cette pauvre chère dame ? Asseyez-vous, je cours chercher un peu de vin chaud. »

La jeune personne s'assit, mais sans vouloir accepter le fauteuil, Louis se hâta d'exposer la triste situation de l'étranger, qui entra l'instant d'après, et fut placé dans le siége que sa fille avait refusé. Sans faire d'autres questions, la bonne femme rentra, apportant son vin chaud, qu'elle regardait comme un remède souverain dans toutes les occasions extraordinaires ; elle ne put pas dans celle-ci en prouver l'efficacité. Le malade éprouva tout d'un coup une si longue suite de spasmes et de faiblesses, qu'il se passa plusieurs heures, avant qu'elle eût pu lui faire avaler une seule goutte de ce cordial, peu capable de ranimer une nature épuisée.

Soit que réellement les sources de la vie fussent taries chez cet infortuné, soit que l'émotion de joie qu'il éprouvait en pensant qu'il ne

laisserait pas sa malheureuse fille seule en proie à sa douleur et ensevelie dans les ruines de la chapelle, ou que la fatigue du transport eût épuisé le peu de forces qui lui restait, ou enfin que toutes ces causes réunies eussent hâté l'heure de sa dissolution, il resta sans parole et sans mouvement pendant plusieurs heures, et à près de minuit, il expira dans les bras de sa fille qui, dans le même instant, tomba sans connaissance à ses côtés.

Une scène de douleur si déplorable, fit une profonde impression sur les habitans de la chaumière; le vieux couple contempla avec une respectueuse soumission aux ordres du Tout Puissant, un événement qui les menaçait eux-mêmes, et auquel ils tâchaient chaque jour de se préparer, pendant que leurs cœurs étaient remplis d'une tendre compassion pour cette pauvre orpheline, plus dénuée, plus malheureuse que ne l'avait été leur propre enfant à la mort de ses parens.

Mais qui pourrait rendre ce qu'éprouva le jeune homme à l'instant où il vit s'exhaler le dernier soupir du père, et la mort couvrir de de ses pâles couleurs, les traits inanimés de la

fille évanouie à ses pieds. Il était en proie à la pitié et à l'effroi. Un des bûcherons qui avait servi à transporter l'étranger, était le seul qui eût conservé assez de présence d'esprit pour secourir la malheureuse jeune personne ; et ce fut lui qui suggéra l'idée d'aller à l'abbaye pour réclamer des secours et des avis.

Louis qui soutenait la pauvre orpheline qui commençait à revenir à la vie, fut frappé de ce mot, et s'écria aussitôt : Oui, oui, vole à l'abbaye : — j'avais oublié, — va aussi au couvent. Le bûcheron fut bientôt loin de la chaumière ; Louis transporta la jeune personne dans une autre chambre, loin du corps de son malheureux père. Le vieillard et sa femme ne la quittèrent pas. Tous deux contemplaient en silence les dernières scènes de la vie. La tristesse qui les accompagne, est mêlée de consolation et d'espérance pour ceux qui ont mené une vie innocente, et qui peuvent, sans rien craindre, porter leurs yeux sur l'existence qui les attend dans un monde meilleur.

Quand la jeune étrangère reprit ses sens, elle jeta ses regards autour d'elle, et les fixant

sur Louis, elle s'écria : Où est mon père, mon père bien-aimé? Je ne puis pas, non, je ne puis pas l'avoir perdu pour toujours! Oh, mon Dieu, pour toujours! S'arrachant alors des bras qui la soutenaient, elle s'élança dans l'autre chambre, et tombant à genoux, elle saisit la froide main de son père; et avec un regard où se peignait la plus affreuse douleur elle se mit à considérer, sans proférer une seule parole, les restes inanimés du seul être qui l'attachait à la vie. Des pleurs coulaient des yeux des deux vieillards, et Louis qui l'avait suivi, jetta un voile sur le visage que la mort avait défiguré, et s'agenouilla au pied du lit.

Un morne silence régna dans la cabane, pendant quelques instans. Des paroles ne peuvent pas soulager de semblables douleurs. La vieille femme fut la première qui, effrayée des regards égarés et de l'air de stupeur de la jeune personne, s'efforça de retenir ses sanglots, s'avança vers elle; et lui prenant la main, lui dit : Ma chère fille, il vous reste dans le Tout-Puissant, un protecteur, un père qui se plaît à consoler les affligés; s'il a rappellé à lui,

celui qui vous était cher, croyez qu'il veillera sur celle qu'il a rendu orpheline : il est le père de ceux qui n'en ont plus ; c'est à nous, créatures de ses mains, à baisser un front soumis devant ses impénétrables décrets.

La pauvre affligée se leva en poussant un profond soupir, et tournant ses regards sur sa vénérable consolatrice, elle serra ses mains dans les siennes en disant : « Priez pour moi, oui, priez pour que le ciel me donne la force de supporter le poids de mon affreuse existence sans accuser sa justice, ou me laisser accabler par un coupable désespoir. Hélas ! vous ne connaissez pas toute l'étendue de mon malheur, ajouta-t-elle, en montrant le corps de son père. Là sont pour jamais ensevelis mon bonheur et mes espérances. » Elle retomba sur sa chaise, presque suffoquée par les sanglots qui oppressaient son cœur, mais sans pouvoir verser une seule larme.

Louis, entraîné par un sentiment indéfinissable, se jetta à ses pieds. Il était pâle et ses pleurs coulaient abondamment le long de ses joues.

« Madame, au nom du ciel, calmez une

douleur que je n'ai plus la force de contempler. » « Quoi, c'est vous bon jeune homme, dit-elle avec une vive émotion, qui prenez tant de part à la peine d'une malheureuse orpheline. Combien mes afflictions sont profondes ! combien ma perte est irréparable ! puisqu'elle touche si vivement des personnes qui me sont étrangères. Dans cet instant les regards attendris de Louis rencontrèrent les siens, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, et elle tomba dans des convulsions qui achevèrent de porter à son comble l'inquiétude et l'effroi des habitans de la chaumière.

CHAPITRE II.

A peine la jeune personne était-elle remise de ses violentes convulsions, que le bûcheron que Louis avait envoyé au couvent, revint, amenant avec lui une religieuse d'un âge mûr, et un vieux religieux de l'abbaye, qui était le directeur du couvent des Urselines, et qui s'y trouvait par hasard, lorsqu'on vint demander du secours.

Un peu de compassion et beaucoup de curiosité pressèrent la religieuse et le prêtre d'arriver à la cabane de Joseph Bertier, où ils trouvèrent la pauvre étrangère épuisée par la longueur et la violence des convulsions ; semblable au lis courbé par l'orage, sa tête était appuyée sur l'épaule de la bonne femme, que sa tendre pitié et sa faiblesse rendaient peu capable de supporter une semblable scène.

Qui est-elle ? d'où vient-elle ? furent les premières paroles de la religieuse, pendant que le prêtre avait pris Louis à part pour lui faire une pareille question. Aucun des deux ne

reçut la réponse qu'il desirait. La compatissante humanité des bons paysans était plus grande que leur curiosité. Semblables au Samaritain, ils avaient vu le malheureux, et avaient répandu sur ses plaies le baume de la charité, sans s'informer d'autre chose.

Mais ! dit la sœur, « ces pauvres gens ont une demeure ; ils sont venus de quelque part. — Ils ne sont pas tombés du ciel dans ce château. Les infortunés ! je sens que leur sort m'intéresse. » Puis s'adressant à la jeune personne. Quel est votre nom, ma chère ? qui était votre père ? d'où venez-vous ?

Mon nom, répondit l'orpheline, mon nom est celui du malheur. — Mon père, hélas ! je n'ai plus de père ! — je n'ai plus de mère ! — plus de parens, pas un être au monde qui puisse s'intéresser à moi. — Un nouveau torrent de larmes coulant de ses yeux, tomba sur le sein de la vieille Agnès qui la soutenait et la pressait contre son cœur.

Sainte-Marie ! s'écria la sœur, l'étrange chose, l'étonnante aventure ! — Pas un parent, et sûrement point d'argent. Je ne vois pas trop ce que l'on peut faire pour elle. Je vais tou-

jours faire mon rapport à madame l'abbesse. Pauvre enfant ! vraiment elle m'intéresse. Je la plains, mais elle pourrait nous dire le nom de son père, et d'où ils viennent. — Son sort est malheureux. Mais que faire pour elle ? Jeune homme, vous pourriez peut-être nous dire si elle a quelqu'argent.

Avant qu'il eût pu répondre, la pauvre fille leva sa tête ; et cherchant dans sa poche, elle en tira deux louis d'or et quelque monnaie. — « Voilà, je crois, dit-elle doucement, tout ce que je possède sur la terre. Cette somme n'est pas suffisante, je crois, pour me procurer un cercueil. Tout notre espoir était de gagner l'abbaye, et de recevoir de ses pieux habitans les derniers et tristes soins ordonnés par la religion et l'humanité. »

« Cette espérance n'existe plus : je suis réduite à n'avoir pas d'asile. Mais mon voyage dans la vie ne sera pas long. — Tout ce que je demande, tout ce que je desire est un tombeau décent pour les précieux restes de cet infortuné qui n'a vécu que pour la douleur. La charité chrétienne est tout ce que j'implore. »

Sainte Vierge ! s'écria la pieuse sœur, que

cette chère enfant m'intéresse ! Mais que peut-on faire si elle n'a pas d'argent ? Notre maison est pauvre, très-pauvre, et ne peut recevoir personne ; à peine pouvons-nous nous nourrir nous-mêmes. En vérité, ma chère enfant, notre charité est grande, mais nos moyens sont si bornés. — Et quant aux funérailles de votre père, mon révérend père, qu'en pensez-vous, dit-elle, en s'adressant au vieux prêtre ?

Cet ecclésiastique dont l'extérieur austère annonçait néanmoins une profonde sensibilité, fut vivement ému à la vue de cette pauvre orpheline.

Cet infortuné, répondit le père, n'a plus besoin de rien dans ce monde ; mais les derniers devoirs doivent lui être rendus, et je vais avertir l'abbé de Saint-Hubert ; quant à cette malheureuse orpheline, votre abbesse ne lui refusera pas un asile.

Sainte-Marie me pardonne, dit la charitable sœur un peu déconcertée de cette réponse inattendue, je vais retourner au couvent, et peindre sa malheureuse position..... Sans amis, sans argent, sans aucun parent, oh !

que ne sommes-nous riches ! mais la charité de notre excellente abbesse absorbe tous nos fonds : nous sommes pauvres, très-pauvres, en vérité ! Je vais cependant employer tous mes efforts pour faire recevoir cette pauvre enfant ; elle m'intéresse beaucoup. Sans argent, sans amis, triste situation, triste situation, en vérité !

Pendant que cette femme compatissante continuait son insensible babil, Louis était agité par l'indignation et la crainte de l'effet qu'il pourrait produire sur la jeune personne qui paraissait abîmée dans sa douleur. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il la vit s'arracher des bras de la respectable Agnès, et prendre l'air imposant d'une douleur calme et résignée pour s'adresser ainsi à la charitable sœur?

Arrêtez, je vous prie, et ne faites aucune prière à l'abbesse ; je ne veux point devenir un fardeau pour un couvent qui est déjà si pauvre : si ces charitables personnes veulent me permettre de demeurer ici près des restes glacés de mon cher et malheureux père, jusqu'à ce que ce bon jeune homme lui ait procuré la paix du tombeau, je n'ai plus rien à

demander. Je n'ai besoin de rien pour moi ; et je n'ai pas le desir d'accabler du poids de mes douleurs, une charité déjà si chargée.

La religieuse la regarda avec respect et étonnement ; elle fut frappée de l'idée qu'une jeune personne qui s'exprimait avec autant de noblesse, devait appartenir à des gens considérables, et n'était pas née dans une condition inférieure : le couvent pourrait tirer quelqu'avantage de ses relations. Elle devint à l'instant polie, affectueuse, et changea l'épithète de pauvre créature pour celle de chère enfant. Rassurez-vous, lui dit-elle, si nous sommes pauvres, nous n'en sommes que plus charitables : notre bonne abbesse vous tiendra lieu de mère ; oui, je prévois qu'elle va bientôt vous aimer tendrement ; je vais courir la prévenir en votre faveur ; je serai bientôt de retour, pour vous conduire à notre heureux asile.

Sans attendre de réponse, elle sortit de la chaumière, et laissa tous ceux qui la remplissaient, mécontens de sa charité intéressée. Le changement de son ton avait montré celui de sa pensée et le peu de noblesse de son ame.

Cette découverte fit prendre à la malheureuse orpheline la résolution de ne plus solliciter une compassion qui n'était qu'avarice, et une charité qui n'était qu'ostentation.

La bonne Agnès joignit ses mains, et s'écriant : Oui, ma chère dame, si vous voulez accepter le peu qu'il est en notre pouvoir de vous offrir, restez ici, dit-elle, tant que vous le voudrez : grâces à Dieu, nous ne manquons pas de ce qui est nécessaire à la vie; nous ne sommes pas si pauvres que nous ne puissions vous offrir une nourriture simple et abondante, si vous êtes assez bonne pour manger avec nous. Ce jeune homme, ajouta-t-elle, en montrant Louis qui était appuyé contre la porte, et absorbé dans ses pensées, ce jeune homme est notre petit-fils; il ne manque guères de nous apporter sa chasse : nous avons des pois et des fèves abondamment; ainsi, vous ne manquerez de rien : je vous servirai de mon mieux; quoique vieille et faible, j'ai du courage et sur-tout bonne volonté.

Oh oui! excellente femme, s'écria la jeune personne, en répandant un torrent de larmes, qu'un juste sentiment d'orgueil avait d'abord

tari, mais que la reconnaissance fit couler de nouveau ; le ciel vous a donné un cœur qui sait plaindre l'orphelin abandonné, et se contenter de la médiocrité où Dieu vous a placée, dons de la nature que les rois pourraient envier ! Je veux rester avec vous quelque tems ; mais je vous prie, permettez-moi de demeurer près de ce lit où toutes mes affections, toutes mes espérances sont ensevelies avec l'unique parent qui me restait.

« Oh ! non, non, ne nourrissez point ce sombre chagrin et ce désespoir inutile ; rentrez dans l'autre chambre, je vous supplie, s'écria Louis, en sortant de sa rêverie. »

« En remplissant ce devoir, répondit-elle avec fermeté, je me livre au plus doux sentiment de mon cœur. Comment peut-on fuir le lit de mort de ce qui nous fut si cher pendant sa vie C'est auprès de ce lit que je puis apprendre à me soumettre à la volonté du ciel ; lorsque je contemple la sérénité de ce visage, mes larmes et mes regrets personnels se changent en une résignation calme, qui me rend presque capable de me réjouir pour lui dans l'espérance de son bonheur éternel. Que ses

maux ont été grands! combien sa tendre sollicitude pour moi les a encore aggravés! A présent il repose tranquillement. Que ma douleur reste profondément ensevelie dans mon sein! soumettons-nous patiemment à la volonté du Tout-Puissant qui proportionne nos maux à nos forces.

Elle se leva, et d'un pas tremblant elle gagna la chambre mortuaire: personne ne s'y opposa, tous étaient immobiles et confondus par la dignité, le calme de son maintien et la solennité de sa voix. «Bon Dieu! dit la vieille Agnès, c'est un ange, j'en suis sûre; pauvre enfant! dans quel état elle était! je crois que c'est l'insensibilité de cette religieuse qui lui a rendu sa fermeté. Dieu! comme elle la regardait! Pour le monde entier, je ne pourrais supporter un pareil regard. Mais, mon cher Louis, dis-nous donc où tu les a trouvés.

«Dans le vieux château, répondit-il; mais je ne puis vous raconter cela dans ce moment. Pensons à cette jeune dame; il lui faut quelque chose pour son dîner.» Oui, sûrement, dit Agnès, ne pourrais-tu pas passer chez notre

voisin, et lui demander Jeannette, sa fille aînée, pour la servir ?

Je vous remercie, bonne mère, de cette idée ; j'y cours à l'instant.

Le vieux Joseph avait été extrêmement ému de tout ce qu'il avait vu et entendu. L'étonnement avait glacé ses sens, et il était resté auprès du corps mort, sans parole et presque sans mouvement. Les portes de la chambre étaient ouvertes de manière qu'il était présent à tout, mais il ne voyait rien. La malheureuse orpheline, en entrant, ferma la porte sur elle. Le bruit le fit tressaillir ; il fit un cri dont la jeune personne fut si frappée, qu'elle se précipita sur le lit de mort en s'écriant : mon père, mon père est vivant... ! et à l'instant elle tomba évanouie. Le bruit de sa chûte, le son perçant de sa voix, attirèrent Agnès : elle fut effrayée de la voir étendue par terre, et privée de ses sens. Mais jetant les yeux sur le lit, elle vit son mari qui était tombé sur le corps inanimé qu'on y avait déposé.

La pauvre femme resta frappée de terreur : elle portait alternativement ses regards sur

deux objets également effrayans. Son affection la conduisit d'abord vers son mari. Joseph, mon Dieu ! mon cher Joseph ! quel cruel jour ! Ses yeux avaient encore du mouvement, et il lui tendit une main qu'elle saisit pour tâcher de le relever. Mais hélas ! elle n'en eut pas la force.

Joseph avait été si agité par la cruelle et soudaine mort de l'étranger, et si absorbé dans ses tristes réflexions sur l'incertitude de la vie humaine, que l'entrée subite de la jeune personne et le cri douloureux qui lui était échappé, avaient soudainement frappé son esprit et glacé ses sens. Une attaque de paralisie fut la suite de ce saisissement, et elle le fit tomber sur le lit, comme sa femme entrait dans la chambre.

Lorsque la pauvre Agnès s'apperçut qu'il ne pouvait articuler aucune parole, ni faire le moindre mouvement, et que tous ses efforts, pour le rappeller à la vie, étaient sans effet ; elle fit des cris si douloureux, qu'ils ranimèrent l'orpheline infortunée, qui causait tout ce désordre dans la chaumière. La bonne femme remarquant la promptitude de sa respi-

ration, fut chercher de l'eau dont elle l'inonda ; et dans sa précipitation, elle en couvrit aussi son pauvre Joseph, que le froid de la mort avait déjà glacé.

Dans cet affreux moment, Louis revenait avec Jeannette : la scène qui s'offrait à sa vue le frappa de terreur. Sa grand'mère lui cria, en se tordant les bras : O mon enfant ! ton grand-père vient de mourir, et la jeune dame va mourir aussi. Quel jour ! Quel horrible jour !

Louis était partagé entre deux sentimens contraires. L'affection et le devoir le portaient vers son grand-père ; mais un sentiment indéfinissable l'entraînait auprès de cette aimable personne, étendue sur la terre, et qui paraissait expirer. Il fut un moment incertain ; mais un profond soupir de cette dernière, le fit voler à son secours.

Transporté de voir ses yeux ouverts et ses lèvres qui s'efforçaient d'articuler quelques sons, il la leva doucement ; et la plaçant dans un fauteuil, il lui fit prendre quelques gouttes du vin épicé de sa bonne grand-

mère, qu'il apperçut heureusement dans un verre.

Ce cordial lui fit du bien, et elle retrouva la faculté de s'écrier : Mon père ! mon père est vivant ! Hélas ! non, répondit Louis, qui craignait qu'elle n'eût perdu la raison ; non il n'existe plus pour ce monde, mais il jouit, dans le ciel, d'une vie à jamais heureuse. Je l'ai cependant entendu, il m'a parlé, dit-elle, voulant s'avancer vers le lit. Ses genoux tremblans l'obligèrent de s'appuyer sur Louis, et en se levant, elle apperçut le pauvre Joseph couché sans vie à côté de son père. Elle jetta un cri, et appuya sa tête sur l'épaule du jeune homme. Remettez-vous, Madame, lui dit-il avec l'accent de la douleur, en la replaçant dans le fauteuil. C'est la voix de mon pauvre grand-père que vous avez entendue. Je ne puis dire ce qui s'est passé, mais de grâces, remettez-vous, que je puisse aller au secours de ma bonne grand'mère.

Allez, allez, dit-elle, ne pensez pas à moi, je vois ma fatale erreur, allez, je vous en prie : j'ai apporté le chagrin et le malheur dans cette paisible chaumière.

Elle se couvrit le visage, et appuya sa tête sur le dos de la chaise. Louis joignit Agnès et Jeannette. Leurs efforts pour enlever le pauvre Joseph du lit étaient sans effet, la faiblesse de ses membres appesantissaient son corps. Il parvint cependant à le lever; mais il eut la douleur de voir que sa vie était presqu'éteinte, que la paralysie avait saisi tous ses membres, et que son cœur cesserait même bientôt de battre.

Alarmé, effrayé par ces malheurs accumulés, Louis avait envoyé Jeannette pour appeler quelques voisins à son secours, lorsque la porte s'ouvrit et que l'ecclésiastique et la religieuse entrèrent dans la chambre.

Leur surprise fut extrême de voir la main de la mort étendue sur le pauvre Joseph Bertier. Agnès pleurait en le tenant embrassé, la malheureuse orpheline, immobile sur sa chaise, portant ses regards incertains sur les différens objets qui l'entouraient, et Louis agité et se désespérant de l'impossibilité où il était de secourir à-la-fois deux personnes aussi intéressantes.

Sainte-Marie ! s'écria la religieuse, quelle

est cette nouvelle scène de mort? Le pauvre Joseph est-il au bord du purgatoire? O mon père! remplissez votre ministère, et ne laissez pas le malheureux pécheur mourir sans recevoir l'extrême-onction.

Malheureux pécheur! répéta Agnès en se levant précipitamment, comme le prêtre s'avançait vers le mourant; nous sommes tous pécheurs, sans doute, mais mon excellent mari fut un digne et honnête homme; il exerça toujours la charité; il ne refusa jamais de partager sa subsistance avec le pauvre, ou le malheureux enfant de la douleur. Il fit tout le bien qu'il put: ses enfans furent honnêtes et vertueux; il instruisit leur jeunesse à remplir leurs devoirs envers Dieu et les hommes, et permettez-moi de vous dire, sainte mère, que je vous souhaite à votre lit de mort, de quitter le monde avec une conscience aussi pure que celle qui conduira mon pauvre Joseph au ciel, oui, au ciel: j'en ai l'humble confiance.

Il y avait dans ce discours quelques réflexions qui étonnèrent la religieuse, et lui déplurent. Le prêtre lui-même n'en fut pas entièrement satisfait. Mais la première jetant un regard

dédaigneux sur la vieille bonne femme, invita de nouveau l'ecclésiastique à tout disposer pour l'administration du sacrement. Hélas ! avant qu'il eût fini les préparatifs, à peine elle-même avait-elle parlé, que sans même pousser un soupir, l'ame de l'homme juste s'envola vers le ciel. Agnès alors tombant sur ses genoux, implora le Tout-Puissant pour qu'il daignât recevoir son cher Joseph dans le séjour du bonheur éternel. Tout ce qui était présent, ému par la vive supplication de cette pieuse épouse, se joignit à ses vœux et aux prières du prêtre pour le salut de Joseph.

Cette mort subite avait d'abord effrayé la bonne Agnès, mais son âge et ses infirmités l'avaient depuis long-tems accoutumée à s'y préparer elle-même, et sa sensibilité avait été émoussée par le tems et par la perte de ses enfans. Voyant que tout était fini, et que son bien-aimé avait quitté la vie sans douleurs et même sans avoir eu un seul combat à livrer contre les angoisses de la mort, elle se releva ; et essuyant les larmes qui coulaient sur ses joues flétries, dans peu de tems, dit-elle, nous nous rejoindrons. Maintenant, occupons-nous

de cette pauvre dame qui a éprouvé tant d'angoisses en un jour. Que ferons-nous pour la consoler ?

Quoi ! dit la religieuse avec un air important, ne vous ai-je pas dit qu'elle m'intéressait. J'ai vivement parlé pour elle à madame l'abbesse, et la Sainte-Vierge à couronné mes prières d'un heureux succès. Madame a été si touchée de mon éloquence, que, malgré la pauvreté de la maison, et son extrême décadence, elle a consenti à recevoir la jeune dame dans le couvent, jusqu'à ce qu'on puisse former un plan pour sa subsistance future. Pauvre fille, ajouta-t-elle, en levant les épaules ! c'est une malheureuse position, en vérité. Sans argent, sans amis, il est bien heureux que je sois venue ; personne n'aurait pu s'intéresser à elle, comme je l'ai fait.

Mon fils, dit le frère à Louis, avant que la religieuse eût reçu aucune réponse ; j'ai obtenu la permission d'enterrer l'étranger dans le cimetière de notre abbaye, pourvu qu'il ait été bon catholique, et votre digne grand-père partagera sa tombe. Dites-moi, mon enfant, s'adressant à la jeune personne, votre père

était-il de l'église catholique romaine? Voulez-vous m'apprendre son nom et son état? Je ne puis vous le révéler, dit-elle avec une voix touchante et solennelle; mais je vous déclare, sur mon honneur, qu'il était bon catholique; et quoique son sort ait été malheureux, il n'a jamais, à ma connaissance, commis volontairement aucune action criminelle.

C'est assez mon enfant, nous prierons pour son ame et les saints offices seront célébrés pour lui. Mais quel nom dois-je faire inscrire sur sa tombe? Elle s'arrêta un moment à cette question, puis elle répondit, simplement ces lettres initiales, A. C. M., âgé de quarante-sept ans.

Quarante-sept ans, s'écria la sœur, il paraissait en avoir au moins soixante! Le chagrin, dit l'orpheline en poussant un profond soupir, lui avait donné de bonne heure l'extérieur de la vieillesse. Toutes les espérances de sa vie cruellement renversées, une douleur et une anxiété toujours croissantes dans son cœur, ont imprimé sur son visage les marques du tems, et l'ont précipité dans la tombe.

Elle se couvrit de nouveau le visage; mais ses soupirs, ses sanglots attendrirent tous ceux

qui étaient présens, et inspirèrent sur-tout à Louis la plus tendre compassion.

Le prêtre à qui la religieuse avait parlé tout bas, s'adressa à ce jeune homme, et le conduisant dans l'autre chambre, le questionna plus particulièrement sur l'étranger, supposant que ce jeune homme en savait plus qu'il ne voulait en révéler.

Sa curiosité ne fut point satisfaite. Louis ne connaissait ni leur nom, ni leur situation. « Ont-ils, demanda le prêtre, quelques propriétés, quelques effets, quelques habits avec eux? ils ne sont sûrement pas privés de tout ce qui est nécessaire en voyage. Comment existeront-ils? »

« Un petit coffre que la jeune dame a remis entre mes mains, et ce paquet qui contient un peu de linge, sont tout ce que j'ai vu, et tout ce qu'ils ont apporté ici. »

« J'entends, mais qu'est-ce qu'il y a dans ce coffre? et où est-il? interrompit vivement la religieuse, qui les avait suivis sans que Louis s'en fût apperçu. »

« Quest-ce qu'il y a, répondit Louis avec indignation, en se tournant promptement

vers elle, comment pourrais-je le savoir ? Qui oserait faire une semblable question ? Le voilà, ajouta-t-il, en montrant une cassette de cuir rouge, qui pouvait avoir dix pouces de profondeur et un pied et demi de long : ce qu'il contient est sacré, et je protégerai cette infortunée de tout ce qui lui appartient aux dépens même de ma vie.

La religieuse et le prêtre furent également étonnés de l'énergique langage du jeune paysan. La première qui ne le connaissait pas, en fut sur-tout frappée ; et comparant ses paroles avec sa condition, son éternelle curiosité ranimée par sa surprise, se porta sur ce nouvel objet.

Le frère avait souvent rencontré le jeune Louis dans la forêt. L'air d'intelligence qui le mettait si fort au-dessus des autres bûcherons, l'avait engagé à causer quelque fois avec lui ; ces conversations étant devenues plus fréquentes, il lui avait trouvé un esprit juste, étendu, et une grande facilité pour s'instruire. Il connaissait d'ailleurs sa bonne réputation parmi tous les habitans de la forêt, ses soins, ses travaux pour faire subsister ses parens ; toutes

ces raisons avaient donné au bon ecclésiastique un véritable respect pour ce jeune homme, malgré l'humilité de sa condition.

Quoiqu'il eût souvent admiré son bon sens, il fut étonné, et de la délicatesse de ce caractère qui le mettait si fort au-dessus d'une impertinente curiosité, et de l'énergie qui lui faisait prendre la défense des malheureux, au péril même de sa vie.

La sœur et lui se regardèrent avec étonnement; mais les yeux de la première se portaient sur-tout sur le petit coffre. Il ne pouvait pas contenir beaucoup de choses ; mais elles devaient être d'une grande valeur. La jeune personne leur avait montré une bourse presque vuide ; il n'était pas cependant naturel de croire qu'elle fût sans ressources : elle conclut à l'instant qu'il y avait de la fausseté dans la réserve de cette fille, ou que sa conscience coupable l'obligeait à cacher son nom et sa situation.

Ces réflexions ne refroidirent pas son zèle pour l'avoir dans son couvent. L'intérêt avait parlé : ce fut lui qui la porta à retourner dans l'autre chambre pour presser la pauvre affligée

de la suivre à l'heure même dans cet asile ?
Non, répondit la jeune personne, j'ai déjà déclaré que je resterai ici jusqu'à ce que les derniers devoirs aient été rendus à mon père. Je vous remercie, ma chère sœur, présentez mes respects à madame l'Abbesse qui a si généreusement consenti à me recevoir. Je ne sais si je profiterai de sa bienfaisance ; je ne puis actuellement rien décider sur mon sort. Pour le moment je reste avec cette excellente femme qui a comme moi perdu tout ce qu'elle avait de plus cher au monde.

Ah ! pensa la religieuse, elle se trahit elle-même ; si elle n'avait pas quelque chose pour subsister, elle entrerait, sans hésiter, dans une habitation où on la reçoit sans lui rien demander. C'est bien, très bien ; mais ma petite, vous ne nous échapperez pas.

Pendant que ces idées agitaient son esprit, elle regardait en silence celle qui en était l'objet. Le prêtre assura l'orpheline de son intérêt, en lui faisant cependant entendre que c'était à sa seule charité qu'elle devait le soin de la sépulture de son père.

Humiliée par cette continuelle répétition

du mot *charité* , accablée par le chagrin présent , l'esprit rempli de cruels souvenirs , elle joignit ses mains dans une agonie de douleur qui pénétra le cœur de Louis.

Je sens , dit-elle , tout le poids des obligations que je vous ai. Que le Dieu des miséricordes vous récompense ! La malheureuse orpheline offrira au ciel ses prières , pour qu'il verse sur vous ses bénédictions. Mais je vous en supplie , laissez - moi seule. Ma tête est troublée , mon esprit agité ; je ne puis supporter plus longtems la conversation.

Comme ils virent qu'elle allait s'évanouir , la religieuse et le prêtre se retirèrent , la première en l'assurant encore de son zèle pour ses intérêts , et l'autre en donnant à Louis les instructions nécessaires pour les funérailles.

A la fin , ils partirent, promettant bien, quoique personne ne les en priât, de revenir le lendemain pour consoler les affligés , et leur enseigner à se soumettre à la volonté de Dieu.

Je m'y soumettrai , dit la bonne Agnès , et je n'ai pas besoin d'eux pour m'apprendre mon devoir ; mon pauvre mari et moi avons passé notre vie dans la plus douce union , exerçant

la charité envers notre prochain, nous nous rejoindrons bientôt ; je sais que j'ai perdu l'ami de mon cœur ; qu'il me tarde d'aller me réunir à lui, et de recevoir une nouvelle vie dans un meilleur monde !

Ma bonne mère, dit Louis, ne nourrissez pas des idées aussi tristes : efforçons-nous de consoler cette aimable personne ; ses esprits sont épuisés par les affreux événemens de cette journée.

Les causes et les événemens sont entre les mains de la providence, répondit la jeune dame ; la soumission à ses décrets est un devoir sacré ; mais quand je vois la douleur et le trouble que j'ai apportés dans cette maison, mon chagrin s'accroît, et je ne puis m'empêcher de me plaindre, en voyant que vos bontés pour une infortunée vous coûtent si cher.

La respectable Agnès observant la faiblesse de sa voix, l'engagea à se mettre sur un lit ; elle ne s'y refusa pas, et se retira dans la chambre où couchait le digne couple, si subitement désuni.

Louis et sa bonne grand'mère repassèrent alors entr'eux les événemens de la journée. Ils

chérissaient tendrement Joseph ; cependant ils ne ressentaient ni l'un ni l'autre cette douleur inconsolable, que fait éprouver la mort d'une personne encore peu avancée dans la vie.

Cette affection qui s'empare de l'ame toute entière, est rarement sentie sur le soir de la vie; l'âge émousse la sensibilité par l'habitude de la souffrance. Agnès était accoutumée à penser, à parler de la mort comme d'un passe-port pour l'autre vie. Elle avait vu sa main de fer s'appesantir assez doucement sur les yeux des deux créatures qui avaient quitté la vie, sans plaintes ni douleurs. Elle regardait son arrêt comme inévitable, et envisageait ce dernier moment sans frayeur et sans alarmes.

Mon cher fils, dit-elle, vos soins pour vos vieux parens ne seront pas encore long-tems nécessaires. Le ciel vous en récompensera; vous serez libre alors de chercher ce qui pourra vous convenir, de quitter cette forêt pour un emploi plus important. Mais, mon cher Louis, que votre cœur ne se corrompe pas par le commerce du monde! conservez vos vertus, votre intégrité, votre humanité : vous pouvez être humilié de l'obscurité de votre naissance et de

vos occupations. D'honnêtes efforts peuvent vous procurer une existence préférable ; et tant que vous conserverez une bonne conscience, exempte de honte et de reproche, vous serez plus heureux, mon cher enfant, que les grands de la terre, qui semblent mépriser votre humble situation.

Ma bonne mère, s'écria Louis, pourquoi ces avertissemens ! j'ai la ferme confiance que je ne m'éloignerai jamais du sentier de l'honneur et de la vérité. Pouvez-vous supposer que je puisse vous donner de nouveaux chagrins, quand le seul plaisir de ma vie est de vous rendre heureuse ; ne parlons plus de cela, je vous en supplie.

Bien, mon enfant, occupons-nous de cette pauvre jeune dame. Qu'en pensez-vous ?

Ses chagrins touchent profondément mon cœur, répondit-il ; mais je vous avoue que je ne suis pas content de la religieuse. J'espère que madame l'abbesse ne lui ressemble pas. Cependant, je ne puis m'empêcher de sentir une grande répugnance en voyant cette infortunée contrainte à se retirer dans cet asile.

« Je n'y vois pas une si grande nécessité, dit

vivement Agnès» ; si elle veut accepter le peu que nous pouvons lui offrir et rester avec nous, elle y sera traitée comme si elle était mon enfant.

Louis ne répondit rien ; mais un soupir et le léger mouvement de sa tête, exprimèrent assez que son bon sens naturel lui faisait sentir qu'il y avait de l'inconvenance à ce qu'une jeune et belle personne, sans appui, sans protection, restât seule avec lui et sa vieille mère. Pendant que sa raison parlait ainsi, son cœur soupirait profondément ; mais il n'en suivit pas moins l'impérieuse loi que sa délicatesse lui suggérait.

CHAPITRE III.

Les habitans de la chaumière se réunirent le lendemain matin : leur contenance mélancolique annonçait que le sommeil les avait fuis pendant la nuit. Louis quitta à regret sa mère et son hôte pour se rendre à l'abbaye de St.-Hubert, et y attendre les ordres de la communauté.

Jeannette attentive et adroite, s'empressait de rendre tous les services qui pouvaient dépendre d'elle. La jeune dame, quoiqu'accablée par la douleur, paraissait plus résignée et plus calme qu'on n'avait osé l'espérer : elle pressa tendrement la main d'Agnès. « Nous pleurons le même malheur, dit-elle, mais nous ne pleurons pas sans espérance ; les hommes vertueux sont récompensés dans le ciel ; suivons leurs pas, et nous nous réunirons un jour à eux. Réfléchissons sur cette espérance, chère Agnès, et soumettons-nous aux décrets de la Providence. »

« Vous êtes un ange » répondit la pauvre veuve, en pressant sa main de ses lèvres ; oui

UNIVERSITY OF ILLINOIS
LIBRARY

Le ciel vous a envoyée pour me consoler. Joseph était vraiment un homme vertueux : dans sa jeunesse il avait été intendant d'un grand seigneur ; son père était un honnête fermier assez riche ; il fut instruit dans une bonne école qui était tenue par mon père : ce fut là que nous commençâmes à nous aimer. Quand Joseph fut devenu grand, le seigneur de notre village, entendant tout le monde dire du bien de son caractère et de son intelligence, le prit pour intendant : ce fut alors qu'il me fit sa cour, et ayant obtenu le consentement de nos parens, nous fûmes unis.

Ah ! madame, nous passâmes d'heureux jours ; j'eus plusieurs enfans ; mais hélas ! je n'en élevai qu'un, le père de notre bon Louis. Vers ce tems, il nous arriva de grands malheurs ; notre jeune maître voyagea à Paris, en Italie, en Angleterre ; et Dieu sait où il alla encore. Il rencontra mauvaise compagnie, dépensa beaucoup d'argent, fit couper ses bois, tourmenta ses pauvres fermiers, et chagrina mon pauvre Joseph qui lui avait souvent écrit pour lui donner des conseils qu'il ne suivit malheureusement pas.

Enfin, après cinq ans d'absence, il revint chez lui avec une belle dame qui était sa maîtresse : elle vécut avec un tel luxe pendant cet été, et sa dépense fut si excessive, qu'oppositions sur oppositions furent faites entre les mains du fermier-général de ses biens ; en un mot, Joseph, le cœur brisé, ne put pas s'empêcher de parler à son maître avec franchise. La dame était présente ; elle entra dans une grande colère, le maltraita, et lui ordonna de faire son compte et de sortir de son château : son château ! ah ! la méchante femme !

Quoique Joseph aimât et respectât son maître, il ne put éprouver de chagrin de sortir d'une maison où il ne pouvait plus être utile au seigneur ni à ses vassaux ; il rendit son compte, et partit. Il prit une ferme, et nous y menions une vie bien douce ; sans être riches, nous étions heureux.

Le père de Louis était un bon fils ; il apprit très-bien à conduire une ferme ; et dans sa vingtième année, il épousa une orpheline, fille d'un meûnier, qui ne lui avait rien laissé que l'exemple d'une honnête industrie : comme c'étoit une bonne et aimable femme, nous ne

voulûmes pas contrarier les inclinations de notre enfant; nous fûmes heureux tous ensemble, et mon Louis, qui est actuellement notre fils unique, avait deux ans quand nos malheurs commencèrent.

Un jour, jamais je n'oublierai cet affreux jour, mon fils fut rapporté mourant; il avait été écrasé par une charrette très-chargée, qui lui avait rompu l'épine du dos, c'était un affreux spectacle; il mourut trois heures après, et la pauvre Françoise, sa femme, qui était grosse, tomba en convulsions, et perdit la vie ce même soir.

Imaginez, ma chère dame, ce que nous avons souffert; le petit Louis fut notre seule consolation. Son grand-père prit un soin particulier à l'instruire de ses devoirs envers Dieu et les hommes; il devint obéissant et affectionné; mais il avait à peine atteint sa onzième année, qu'une seconde tempête renversa toutes nos espérances pour le bonheur de notre enfant.

Dieu seul sait comment cet événement arriva. Mais aussi-tot après la moisson, lorsque notre bled et notre foin remplissoient nos gre-

niers, le feu consuma tout en une nuit : il était déjà trop ardent pour l'éteindre lorsque nous nous en apperçûmes, et nous étions à plus de trois mille d'aucun voisin qui pût nous aider. Le vent soufflait le feu de tous les côtés ; enfin quand le secours arriva, il n'était plus tems de rien sauver. Les greniers, les granges, la ferme, les meubles, tout était consumé, et nous sortîmes presque nuds de ce lieu de désolation où nous avions tout perdu, excepté un petit troupeau qui était dans les champs.

Oh Dieu ! s'écria la jeune dame, le ciel vous a donné le courage de supporter cette affreuse calamité, et de ne pas succomber sous vos maux !

Il est vrai, dit Agnès, ce fut la bonté du ciel qui nous conserva notre présence d'esprit : nos malheurs n'étaient pas finis. Nous avions pris à bail la maison et la ferme qui en dépendait : mon mari avait seulement un petit bien à un mille de là, qui n'était pas bâti ; car mon bon Joseph ne ressemblait pas à ces intendans qui deviennent riches aux dépens de leurs maîtres. Il était l'exemple de l'intégrité ; il distribuait son propre argent pour soulager les pauvres manœuvres, et il ne fit jamais tort d'une cou-

ronne à son maître : aussi lorsqu'il fut renvoyé, il avait tiré peu d'avantages de son service.

Le feu ayant ainsi consumé la ferme, le propriétaire saisit le petit bien pour se rembourser ; et comme il était riche, son fermier général, contre le pouvoir duquel il n'y avait pas d'appel, non-seulement se mit en possession de ce bien, mais aussi d'une autre petite ferme qui nous avait été léguée par le père de mon mari, et nous restâmes dans l'indigence la plus affreuse.

En vain tout le village intercéda pour nous auprès de ce méchant homme ; il fut immobile comme un roc. Un bon voisin offrit d'ouvrir une souscription pour nous ; mais Joseph dit qu'il avait assez de force et de santé pour travailler, et que Louis pouvait l'aider.

Nous quittâmes le village, et prîmes cette chaumière dans la forêt : ce séjour était bien triste, nous travaillâmes à l'embellir ; plusieurs amis nous envoyèrent des meubles, des lits ; et le curé de la paroisse étant mort, il nous laissa une rente de douze louis par an.

Joseph et Louis devinrent bûcherons ; mais depuis six ans, le pauvre Joseph affaibli par

l'âge, et souffrant des douleurs de rhumatismes, fut dans l'impossibilité de travailler davantage; il a toujours été languissant depuis ce tems-là, attendant patiemment la fin de sa vie, comme l'instant où ses vertus recevraient leur récompense.

Mon cher Louis aura tout-à-l'heure vingt ans. Il me fermera bientôt les yeux, et j'espère que la Providence le protégera, et récompensera sa bonne conduite envers nous.

Voilà, Madame, la simple histoire de ma vie; les souffrances, les malheurs d'une obscure famille, la paix de la conscience et l'espérance d'un monde meilleur, ont pu seuls les faire supporter. Pardonnez-moi, si je vous ai ennuyée; mais j'ai pensé devoir vous montrer quels sont les malheurs, les calamités qui obscurcissent la vie; quelle que soit la condition, le sexe, l'âge, personne n'est exempt des peines attachées à l'humanité.

Ma bonne, ma digne mère, s'écria la jeune personne, en l'embrassant vivement, je vois votre charitable intention, et je veux apprendre de vous à supporter la douleur comme un être raisonnable et comme une chrétienne.

Vous avez eu de cruelles épreuves : je ne puis assez admirer l'esprit, le mérite, l'humanité de Louis ; ils m'ont paru fort extraordinaires dans un simple paysan ; mais je vois que, malgré l'obscurité de sa naissance, vos leçons, votre exemple, lui ont donné des sentimens qui honoreraient les plus grands seigneurs.

Agnès, enchantée d'entendre les louanges de son enfant, sentait à chaque instant augmenter son affection pour l'aimable affligée. Ah! s'écria-t-elle, restez avec moi, avec mon cher fils. « J'accepte, pour quelque tems, ma bonne mère, cette offre si sincère ; mais l'intention de mon malheureux père était de me placer dans le couvent de Sainte-Ursule, et de se retirer lui-même à l'abbaye de Saint-Hubert. Je ne lui avais pas entendu dire que ces maisons fussent aussi pauvres. »

Ah? répondit Agnès, les moines et les religieuses sont aussi intéressés que les gens du monde. Leur charité est vive pour faire des prosélites, et leur protection s'étend principalement sur ceux qui peuvent leur apporter de nouveaux fonds.

« Cependant, répondit la jeune personne,

vous avez entendu la religieuse me promettre un asile, et ce pieux ecclésiastique s'est chargé de toutes les dépenses des funérailles de mon père. »

« Il est vrai, mais ils vous croient quelques propriétés. »

« Je ne sais pas, répondit-elle, après un moment de silence, ce que contient ce petit coffre : je crois que ce sont des papiers. Voulez-vous prendre la clef dans cette poche, celle qui l'ouvre, doit s'y trouver. Je n'imagine pas qu'il contienne rien d'important. J'ai vu souvent mon père fort inquiet de savoir si le peu d'argent qu'il avait, lui suffirait pour arriver au couvent. »

Agnès lui apporta le coffre et la clef, puis la quittant, elle lui dit : Excusez ma liberté, mais je vous assure que le contenu de cette cassette est très-indifférent, à moins que vous ne vous décidiez, d'après le desir de votre père, à vous retirer dans le couvent. Mais, ne faites point de confidence au prêtre et encore moins à la religieuse, que vous ne les connaissiez bien. Gardez vos secrets, si vous en avez d'importans. Je connais peu le monde et ses habi-

tans, mais je me rappelle les instructions de mon père, et les conseils du bon Joseph, qui me disait souvent : Ne vous fiez pas aux trop promptes assurances d'amitié, et ne confiez pas vos affaires à ceux qui n'y ont pas d'intérêt.

La jeune dame ne répondit que par ses larmes et une légère inclination de tête. Cette clef, cette cassette, avaient rappellé de tristes souvenirs. Elle repassait dans sa mémoire tant de scènes cruelles, et fut plusieurs minutes, sans avoir la force d'examiner ce qu'il était si nécessaire pour elle de connaître.

Elle avait été seule près de deux heures, quand Agnès, un peu inquiète, frappa à la porte. « Parlez-moi, ma chère enfant, dit-elle, comment vous trouvez-vous »

Arrachée d'une pénible rêverie, elle se leva, ouvrit la porte, et passant ses bras autour du col de la bonne femme : ma chère mère, comme vous êtes bonne ; oui, je suis bien, aussi bien qu'il est possible de l'être avec un cœur déchiré. Le ciel me donnera la force de remplir mon devoir et d'obéir à

la volonté sacrée de celui qui m'a donné l'être, et qui hélas ! n'existe plus.

Un nouveau ruisseau de larmes inonda son visage, et tomba sur les épaules d'Agnès qui n'en versait pas moins, en la pressant contre son sein.

Louis les trouva dans cette position, et en fut extrêmement touché. Prenez courage, Madame, et vous, ma mère, ne l'affligez pas davantage, en vous abandonnant à la douleur, pour un malheur que vous prévoyez depuis long-temps, et que vous devez supporter avec résignation.

» Il est vrai, mon enfant, dit-elle en pleurant amèrement; mais cette jeune Dame, est-il possible de ne pas s'affliger avec elle ? Cependant, ajouta-t-elle, en se relevant, je veux lui donner l'exemple du courage, au lieu d'attendrir son ame en lui montrant la faiblesse de la mienne. Ma chère jeune Dame, cherchons quelque soulagement dans les objets qui sont au-dessus de nous, et ne nous abandonnons pas à la douleur pour ceux qui sont délivrés des peines et des embarras de la vie.

La belle affligée fit un effort pour se remettre ; mais avant qu'elle pût répondre, la religieuse était entrée. Eh bien ! ma chère enfant, comment vous trouvez-vous ? Je viens vous apporter de bonnes nouvelles : madame l'abbesse consent à vous recevoir, et ce sera votre faute, si vous n'êtes pas heureuse. Ah ! ma chère fille, quel bonheur pour vous d'être éloignée des tentations d'un monde corrompu, et de vivre dans une sainte joie et une harmonie perpétuelle, loin des séductions de l'intérêt et de l'orgueil ; oui, mon doux agneau, je serai votre mère, je veux devenir votre guide, vous montrer à qui vous devez vous attacher, quelle conduite vous devez tenir au milieu de notre communauté, et vous indiquer les personnes dont vous devez éviter la société.

Comment, interrompit la jeune orpheline, » auriez-vous dans votre maison des personnes dont la société pût être dangereuse ? je pensais que toutes celles qui la composaient, étaient charitables et pieuses, tout à la religion, et mortes à jamais au monde et à ses faiblesses.

Sans doute, sans doute, dit vivement la sœur ; mais quoique toutes nos sœurs soient bonnes et pieuses, chacune a son humeur, et les unes sont plus parfaites que les autres. Sainte Vierge, nous n'avons que de saintes filles dans notre maison ! Vous êtes jeune, et je vous indiquerai ce qu'il est à propos de faire et de dire dans votre situation.

Je vous remercie, madame, répondit-elle froidement ; mais je laisserai au moins passer un mois avant de sortir de cette maison.

» Un mois ! répéta la religieuse avec un regard étonné, un mois ! Comment pourrez-vous vivre ici, sans amis, sans argent ? Ces pauvres gens peuvent à-peine se procurer du pain pour eux-mêmes, et vous n'avez sûrement pas le dessein de vivre à leur dépens ?

Dieu m'en garde ! non pour rien au monde, je ne voudrais leur être à charge.

Nous ne sommes pas si pauvres, interrompit Agnès, que nous ne puissions prier cette chère dame de partager ce qui lui est offert de si bon cœur ; nous serons honorés

de sa compagnie, et déjà je lui suis tendrement attachée.

L'affection adoucit la douleur des malheureux. Je crois que ce sentiment est bien partagé, dit la jeune personne ; et puisque vous l'approuvez, chère Agnès, je resterai ici quelques semaines.

Sainte Ursule ! vous refusez de venir au couvent ! Après les peines que je me suis données, ma charité, ma bonté, il y a de l'ingratitude, de l'indiscrétion à refuser le saint asile que je vous ai procuré.

Non, je ne l'ai point refusé, je ne le refuse point. Desirant rester ici un peu de tems, je n'ai point eu le dessein de me soustraire à votre obligeante proposition, et de paraître ingrate aux yeux de votre respectable abbesse.

Eh bien ! ma chère enfant, vous devez venir plus promptement. Pourquoi n'est-ce pas dès aujourd'hui ? Venez, venez, laissez-vous entraîner, ma douce fille, quittez cette maison de deuil, et venez avec moi.

Ne me forcez pas à paraître ingrate et désobligeante. J'ai d'importantes raisons pour me conduire comme je le fais, et rester ici

quelque temps. Je ne suis pas insensible à vos bontés ; mais laissez-moi cependant juger seule de ce qui me convient de faire.

Ah ! mon aimable enfant, la jeunesse n'est pas capable de rien décider sans le conseil d'un ami. Le monde est si trompeur que le cœur le plus pur est exposé à se laisser entraîner dans le vice, à moins qu'il ne consente à venir habiter nos saintes demeures. Là, ma chère amie, les erreurs de la jeunesse sont corrigées par les brillans exemples de la vertu et l'exercice des saints devoirs.

Louis qui avait impatiemment écouté tout ce dialogue, se hasarda à dire : Ma bonne sœur, vous avez entendu la détermination de Madame ; ne la chagrinez pas davantage, en lui demandant ce qu'elle ne veut point accorder, et n'affligez pas son esprit par vos tristes peintures de la vie humaine.

La religieuse se tourna vers Louis avec un air de mauvaise humeur : elle apperçut alors la cassette avec la clef dans la serrure ; ses idées changèrent sur-le-champ d'objet.

Saint Joseph me punisse, dit-elle, si je veux chagriner cette chère enfant. Mais à

propos, ma fille, comment devons-nous vous appeler? Ces bonnes gens et moi nous sommes toujours à répéter la dame, la dame à chaque parole. « Mon nom est Hermine, répondit-elle très-froidement, et je prie ceux qui s'intéressent à moi, de s'en servir dorénavant. »

Mademoiselle Hermine, c'est bon, mais c'est votre nom de baptême. Et le seul, madame, par lequel je veuille être distinguée.

Je vois bien, ma chère, qu'il y a quelque chose là-dessous; pour moi, je ne veux entrer dans aucun secret. Je hais les gens curieux; ainsi, ma chère Hermine, votre nom doit commencer par une M, puisque c'est la lettre initiale qu'on a gravé sur la tombe. C'est peut-être Montmorency, Malabert, Montesquieu, Matalbert, ou. . . . . C'est un des mille et mille noms commençant par une M, interrompit Hermine; il n'importe qu'à moi de le connaître, et j'ai l'aversion des interrogations. Il est bien heureux pour moi, ma bonne sœur, que vous soyez au-dessus de ces petites curiosités, toujours importunes et souvent impertinentes.

La religieuse rougit à cette réponse inattendue ; et comme, dans ce moment, la malice se joignoit à la curiosité, elle se promit bien de découvrir et de publier par la suite ce secret gardé avec tant de soin.

Cependant elle desirait savoir ce qui était renfermé dans le petit coffre ; mais elle n'osait le témoigner après la sévère réponse d'Hermine.

Le prêtre vint bientôt après, et parla à la pauvre affligée, avec un langage si charitable et si doux, qu'elle se livra à la conversation : Louis y prit part aussi ; mais Agnès passa dans sa cuisine où la religieuse la suivit.

Madame Bertier, lui dit-elle, votre charité est vraiment admirable, sur-tout après la mort subite de votre mari, qui a sûrement été occasionnée par le trouble et la frayeur que lui ont causés ces étrangers. L'un vient mourir chez vous, l'autre par l'excès de son affliction y répand la terreur, et met tout en désordre ; votre bonté est excessive, vous la gardez et la traitez comme votre enfant.

« Je ne sais pas de quel excès de bonté vous parlez, dit Agnès séchement ; j'ai regardé

comme un devoir d'être utile au malade et à l'orpheline, autant que mes faibles moyens peuvent me le permettre, et le ciel sait combien ils sont bornés ; je possède peu, mais ce peu est à ses ordres ; et bien loin de lui en vouloir et à son malheureux père de la mort de mon cher Joseph, je crois que le ciel a choisi ce moment pour terminer ses souffrances, et l'appeler dans le séjour de tous les biens. »

« Comment, dit la religieuse, avez-vous l'assurance de le croire dans le séjour de la gloire, sans avoir été purifié de ses fautes par les prières de l'église, et les peines du purgatoire ? comment osez-vous le proclamer juste et vertueux, lui qui a vécu dans ce monde corrompu. »

Je ne puis vous dire, ma bonne mère, répondit Agnès avec aigreur, que si sa vie eût été celle d'un pécheur, je ne puis croire que les prières de l'église lui eussent été fort utiles pour le tirer du purgatoire.

Grâces au ciel, Joseph fut un homme droit et honnête : il a rempli tous ses devoirs envers les autres hommes, et a toujours témoigné

sa reconnaissance à celui qui donne tous les biens. Il n'a jamais murmuré des malheurs qui l'ont accablé, il les a supportés avec patience, et a toujours saisi l'occasion d'être utile. Il est mort, j'ai l'humble confiance que celui qui a été bon fils, bon père, bon mari, bon ami, et qui a bien servi Dieu, peut passer de ce monde au bonheur éternel, sans craindre de nouvelles épreuves en purgatoire.

La religieuse était de fort mauvaise humeur; mais réprimant prudemment son dépit, elle se rappella qu'elle avait perdu de vue le motif qui l'avait engagée à suivre Agnès. Elle répondit seulement d'un air doux, que son ame repose en paix; et prenant son chapelet, elle leva les yeux au ciel, comme si elle priait intérieurement; puis se tournant vers Agnès, elle lui dit :

Je m'intéresse singulièrement à cette jeune orpheline; j'ai été enchantée que madame l'Abbesse se soit rendue à mes instances; que deviendrait, sans cela, cette pauvre fille qui me semble ne rien posséder au monde; car, qu'est-ce que ce petit paquet de linge et cette cassette peuvent contenir ? Rien de bien

important sûrement ; il me semble qu'elle a ouvert ce coffre.

Il vous semble, dit la bonne femme, quand elle aurait regardé dedans ce coffre, cela ne nous intéresse nullement. *Il vous semble.*

Oui ; répondit-elle, c'est que je l'ai vu près d'elle, et que la clef était dans la serrure. Mais, en vérité, vous vous êtes bien hâtée. Ces étrangers ont un nom : il faudrait savoir si ce ne sont pas des aventuriers, fuyant leur pays pour quelque mauvaise action. Il n'est pas commun de voir des personnes qui paraissent bien nées, n'avoir n'y asile ni patrie.

« Quand je vins dans cette chaumière, dit Agnès, je sortais du village qui m'avait vu naître, et je n'avais ni maison, ni patrie. Des accidens malheureux m'avaient rendue pauvre et sans asile ; et grâces au ciel, je n'avais rien à me reprocher, et je n'avais point déshonoré le lieu que j'habitais auparavant. Pourquoi n'aurais-je pas pour les autres, la charité que j'ai réclamée pour moi ? Non, ma sœur, j'ai connu le trouble et l'infortune, et je sais qu'ils peuvent accabler l'homme vertueux, et même l'homme riche. Je ne soupçonnerai

jamais le malheureux voyageur, quand je puis avoir des raisons de confiance et de charité.

Vous êtes bonne, très-bonne, dit la religieuse, en haussant les épaules, et j'espère que votre charité ne sera pas mal placée. Mais je ne puis cependant m'empêcher de vous dire qu'étant étrangers, et le père étant mort subitement, il est nécessaire, pour votre sûreté, et sur-tout pour celle de Louis, qui les a conduits ici, que vous tâchiez de savoir quelque chose sur leurs affaires et sur leur caractère. Pourquoi feraient-ils un mystère de l'un ou de l'autre, s'ils n'avaient rien à craindre de la découverte? Si elle est pauvre, qu'a-t-elle à redouter? Car, qui est-ce qui pense à des gens qui sont dans la pauvreté? et, si sa conduite est intacte, quelle raison peut lui faire craindre de déclarer son nom? En un mot, elle cache ce qu'elle peut avoir de précieux, ou elle n'a rien: dans le premier cas, j'espère qu'elle est honnête, mais ce mystère peut permettre le doute; si c'est une malheureuse orpheline, elle doit le dire, afin de justifier la charité de ceux qui peuvent l'assister.

Une fois pour toutes, répondit Agnès, elle

réclame nos services : ce titre me suffit ; je ne prétends pas raisonner avec vous, mais il me semble que, dans toutes les circonstances, on doit se respecter soi-même. L'humble est foulé aux pieds, et méprisé par l'orgueilleux. Pauvre enfant ! je la crois innocente et malheureuse ; et quand elle n'aurait pas une livre de plus que ce qu'elle nous a montré, je ne veux pas le savoir, et je ne le lui demanderai jamais. Pourquoi l'engagez-vous si fort à aller dans votre couvent, si vous la soupçonnez ainsi. Laissez-là avec moi, elle y sera bien reçue, comme je vous l'ai déjà dit. Sa cassette peut rester-là éternellement, sans que je desire savoir ce qu'elle contient ; car, dans mon opinion, personne n'a le droit de lui faire des questions indiscrètes sur ses affaires.

Très-bien, très-bien, en vérité, dame Bertier ; vous êtes une brave femme, et vous parlez comme je pense. Je hais la curiosité ; que la Sainte-Vierge me pardonne ! si j'ai jamais manqué de charité pour le voyageur et pour l'orphelin sans parens, sans asile. Non, non, j'espère que c'est une honnête jeune personne : elle est bien-heureusement

tombée en venant ici. Beaucoup de gens auraient eu des soupçons à son désavantage, soyez-en sûre. Être trouvée dans un vieux château ruiné, pourrait prévenir beaucoup d'esprits faibles ; d'autant plus qu'ils semblaient vouloir se cacher sous les ruines ; et ceux qui fuient, qui se cachent, sont suspects, ma chère Bertier.

Je ne sais pas tout cela, je sais seulement que le malheur a souvent conduit des infortunés loin de leur pays. En un mot, Madame, la foi, l'espérance et la charité, me commandent de protéger l'étranger et l'orphelin ; ainsi, ma chère sœur, n'en parlons plus.

La religieuse murmurait en elle-même, vous êtes crédule et obstinée ; mais elle dit tout haut, vous êtes une digne et pieuse femme, et je parlerai de vous à madame l'Abbesse, ainsi que vous le desirez.

La sœur retourna près d'Hermine, mécontente du peu de succès de ses argumens sur l'esprit d'Agnès. Ce fut difficilement qu'elle reprit son air de douceur, en s'approchant de la jeune personne. Elle écoutait la conversation de Louis et de l'ecclésiastique. Celui-ci

avait bien un peu de la curiosité de la religieuse, mais sans avoir son esprit méchant.

Il avait questionné Louis sur le genre de vie qu'il allait embrasser, ayant perdu son grand-père.

Ma vieille mère vit encore, répondit-il, et elle a solennellement déclaré qu'elle voulait mourir dans cette chaumière, je ne puis faire d'autre réponse.

Saint-Hubert, s'écria le frère, pourquoi passer ainsi les plus beaux jours de votre vie, comme enseveli dans cette forêt, occupé à couper du bois ; si vous avez quelque vocation pour embrasser les saints devoirs de la vie monastique et renoncer au mariage, je vous engagerais à continuer le genre de vie que vous menez, jusqu'à ce que nous trouvions un moyen de rendre la vie de cette bonne mère heureuse. Si vous vous décidez absolument à renoncer au monde, nous pourrons convenir d'un plan dont je veux parler à notre supérieur.

Je ne me sens, répondit Louis, aucune vocation, et je ne desire point de renoncer au monde que je ne connais point. Je suis

jeune encore, et je ne crois pas que le tems que j'emploie à soulager la vieillesse de mes parens, puisse être appelé un tems perdu. Ils ont élevé mon enfance, et tant que j'aurai de la santé, mon père, cette bonne mère ne sera pas à la charge de votre maison.

L'énergie de Louis surprit le prêtre ; il sentit bien que ce n'était pas le moment de la persuasion, et lui répondit : Vous êtes un honnête et vertueux jeune homme, et vous me trouverez toujours prêt à vous servir ; puis se tournant vers Hermine :

Et vous, ma chère enfant, avez-vous quelques mouvemens de sainte vocation? Ce couvent sera pour vous un heureux asile dans le besoin et une maison de paix. Je ne doute pas que vous n'ayez assez de franchise et de sincérité pour ouvrir votre cœur à la sainte Abbesse. Si vous agissez avec candeur, elle vous donnera de grandes consolations, soit que votre infortune présente provienne de vos erreurs ou du malheur des circonstances.

Hermine lui répondit d'un air froid et respectueux : je ne me présenterais pas dans ce sanctuaire respectable, si je n'étais sincè-

rement convaincue que mon cœur et ma conscience sont également exempts de toute faute volontaire.

Le prêtre pensa que cette réponse équivoque ne pouvait inspirer la confiance, et écarter tous les doutes ; mais il fut obligé de la prendre dans son sens littéral, et la félicita sur le bonheur de posséder une conscience exempte de reproches.

Il fit de nouvelles questions à Louis sur ses idées futures. Les malheurs de votre grand-père vous ayant privé de toutes les ressources que vous pouviez espérer, vous n'avez de secours à attendre que de votre travail.

Cet interrogatoire commençait à ennuyer le jeune homme, et il allait y répondre avec une vivacité qui aurait pu déplaire aux deux parties, lorsque l'entrée de la religieuse et de sa grand'mère suspendit la conversation, et alors il quitta la chambre.

C'est en vain que la sainte sœur essaya de détourner ses pensées et ses regards fixés sur le petit coffre ; elle y revenait sans cesse. Cette petite boîte, elle n'en doutait pas, contenait des secrets qu'on cachait soigneu-

sement : elle brûlait de l'examiner à son aise.

Elle voulut encore une fois engager Hermine à l'accompagner ; mais elle n'eut pas le tems de finir son discours. Hermine se leva, détourna la tête pour cacher les pleurs qui inondaient ses yeux, et lui dit : Ma chère sœur, cessez de me presser ; je suis absolument déterminée ; je ne sortirai point d'ici actuellement, ma destinée est encore incertaine. Je ne refuse, ni n'accepte l'offre obligeante que vous me faites, je desire avoir le tems de considérer ce que je dois faire. Je suis jeune et peu accoutumée à prendre moi-même un parti ; je le répète, il me faut du tems.

Ceci est très-singulier, je n'y comprends rien. Ce jeune homme m'a dit que le desir de votre père était de vous placer dans notre couvent.

Il est vrai, mais les circonstances sont changées. Il m'appartient aujourd'hui de décider pour moi-même.

Oh ! il est sûr qu'à dix-sept ans on est excellent juge de ce qui doit, ou ne doit pas être fait. Je sais, moi, qu'il n'est pas conve-

nable de rester dans cette maison avec ce jeune homme. Mais j'ai fini, ma chère fille, je n'ai en vue que votre bonheur et votre salut. Je ne puis avoir d'autre intérêt que votre bien; ainsi je vous laisse pour le moment. Je vais prier la Sainte Vierge de vous protéger, et de disposer votre cœur à se soumettre à ce qui plaît le plus à Dieu.

Je vous remercie de vos saints desirs. La sœur, avant de partir, porta les yeux encore une fois sur la cassette, regarda avec humeur celle à qui elle appartenait, et sortit.

Je suis charmée, dit Agnès, que cette religieuse bavarde et ennuyeuse soit enfin partie. Mon dieu! quel desir de faire des questions et de connaître vos affaires, sans autre intérêt que la curiosité et l'envie de parler. Vous avez bien fait, ma chère Dame, de ne rien dire. Ne soyez jamais confiante avec les personnes curieuses; restez ici. Puissiez-vous y passer des années: vos secrets seront en sûreté avec moi. Ils sont à vous, conservez-les, puisqu'ils ne touchent que vous.

La bonté d'Agnès pénétra le cœur de la

jeune orpheline ; elle aurait obtenu sa confiance, si elle avait eu la liberté de la donner. La défense qui lui était faite à cet égard, lui permit seulement de montrer sa sensibilité, en embrassant tendrement la bonne femme qui lui rendit de tout son cœur les mêmes marques d'amitié.

CHAPITRE IV.

Le bon Joseph et le malheureux père d'Hermine, furent décemment enterrés dans le cimetière de l'Abbaye de Saint-Hubert ; mais la profonde douleur de l'orpheline, n'y fut point ensevelie avec lui. Elle la renferma dans son sein, elle ne l'exhala point au dehors en pleurs et en gémissemens : son chagrin silencieux et concentré altéra sa santé, et lui ôta la faculté de s'occuper d'autres choses.

Elle passait des heures entières sans parler. La langueur de son regard, la pesanteur de ses paupières, annonçaient qu'un doux sommeil ne venait plus rafraîchir ses sens.

En vain la bonne Agnès s'efforçait-elle par la plus tendre affection, de tempérer une douleur que rien ne diminuait : c'était en vain que Louis la partageait avec une tendre sympathie, et répondait à ses soupirs par des soupirs, à ses larmes par des larmes. Pendant plus d'une semaine, elle parut hors d'elle-même et dans un abîme de douleurs.

Une ame fatiguée par des adversités toujours renaissantes, apprend, à cette triste école, à supporter patiemment les misères de la vie. Mais les malheurs qui accablaient Hermine, trouvaient un cœur jeune, sans expérience, incapable de les soutenir, et qui n'était pas habitué à combattre par la raison et le courage, un sentiment aussi cruel et une situation aussi malheureuse.

Elle avait perdu le plus tendre des pères, le seul être sur la terre qui se fût jamais intéressé à son sort. Quelle ressource ! quelle consolation pouvait-elle trouver, qui fût capable de lui faire supporter un malheur si grand pour elle.

Les bons habitans de la chaumière respectaient sa douleur, et leurs attentions n'étaient pas importunes. Elles étaient dictées par le cœur, et elle savait en apprécier la valeur; elle pria que pendant cette semaine, au moins, on l'exempta de l'ennui de recevoir la religieuse et même le prêtre. Elle ne pouvait soutenir les froids raisonnemens de la première ; elle était plus contente du dernier, mais elle ne voulait point faire de distinction désobligeante, et aima mieux ne voir ni l'un ni l'autre.

On ne pouvait pas si aisément se défaire de la bonne sœur ; elle voulut voir Agnès, lui parla long-tems, lui fit une multitude de questions, et s'efforça d'inspirer à la bonne Bertier, une partie de sa curiosité. Elle jeta adroitement dans ses discours, pleins de charité et de compassion, quelques idées de doute et même de censure. Puis elle renouvella ses premières assurances d'être utile à l'orpheline. Car, ajoutait-elle, si elle est honnête, elle mérite d'être assistée ; mais il y a quelques raisons de penser que le père a été coupable, par la honte qui empêche la fille d'avouer son nom et ses fautes. Cependant, il n'en serait que plus méritoire de sauver cette pauvre créature, et de la préserver de la damnation éternelle.

Agnès écouta cette longue harangue avec beaucoup d'impatience. : elle voyait la malice de cœur cachée sous ce jargon charitable ; et quand la religieuse eût perdu la respiration, à force de parler, elle lui répondit d'une manière décidée : Ma chère sœur, j'aime et je plains cette jeune personne ; elle a, je crois, de grands chagrins, mais elle ne doit pas souffrir pour les fautes des autres. Je ne veux

point m'informer qui elle est ; quelle soit pauvre ou riche, elle n'en sera pas moins bien reçue par moi : je m'en rapporte au ciel et à l'innocence de son aimable figure, pour être assurée, que je ne me repentirai jamais de ma charité.

Vous êtes une bonne créature, madame Bertier, une très-bonne créature, répondit la sœur un peu mortifiée. Ce serait une pitié, qu'une charité comme la vôtre fût abusée. J'espère que cela n'arrivera pas : je m'intéresse, d'une manière extraordinaire, à cette orpheline ; on ne peut pas se défendre d'une grande compassion pour elle. Dites-lui, je vous prie, que je suis venue pour la voir, que je demande au ciel de lui rendre le calme et la santé. Je voulais lui dire aussi qu'il y a un grand péché à se laisser abattre par la douleur ; qu'elle prie Dieu pour l'ame de son père ; mais qu'elle apprenne à supporter le malheur !

Agnès pressée de se débarrasser de cette éternelle causeuse, lui promit de s'acquitter de toutes ses commissions, et la vit partir avec une grande satisfaction.

Louis avait repris ses occupations journalières : il était heureux de travailler pour soutenir sa grand'mère, et d'accomplir un devoir sacré. Cependant, sa joie, sa gaieté habituelle, l'avaient abandonné; il essaya d'abord de se persuader que ce changement était occasionné par l'impression qu'il avait reçue de ces deux morts subites; mais il sentit bientôt que les chagrins de la belle Hermine affectaient encore plus vivement son ame. Son image était sans cesse devant ses yeux, ses pleurs tombaient sur son cœur, et sa pensée n'était attachée que sur cet objet.

Il ne montait plus sur les hautes tours du vieux château, pour y jouir de cette vue étendue qui le charmait autrefois. La hache fendait le bois, sans être accompagnée des jolis airs qu'il avait coutume de chanter. Il ne se mêlait plus aux conversations de ses compagnons, qui très-inférieurs à lui par l'intelligence, l'égalaient en vertus.

Il recherchait les endroits les plus solitaires de la forêt. Là, éloigné de tous les yeux, il s'abandonnait à ses pensées, sans prévoir le danger de nourrir une passion qui devait faire

le tourment de son existence. Telle était la situation de Louis ; il ne voyait Hermine que pendant les repas. Son respect, sa tendresse, tous les sentimens qui remplissaient son cœur, s'exprimaient par ses regards éloquens ; mais sa langue était muette et ne pouvait rendre ce qu'il éprouvait. La part qu'il prenait à sa douleur, était la seule marque qu'il pût donner de sa passion.

Il craignait sans cesse d'apprendre son départ pour le couvent, et regrettait amèrement d'avoir averti la religieuse. Il ne pouvait cependant supposer que cette jeune personne voulût toujours habiter une cabane de bûcherons. Sa grand'mère, à la vérité, paraissait fort au-dessus de sa situation, par la bonne éducation qu'elle avait reçue de son père ; lui-même avait été bien élevé par elle ; et les conseils, les instructions du bon Joseph, lui avaient donné des sentimens qui ne semblaient pas appartenir à sa condition.

Il s'était autrefois énorgueilli de se voir distingué parmi ses compagnons, et d'être remarqué par l'ecclésiastique ; mais aujourd'hui cette satisfaction intérieure était dé-

truite. La tournure noble d'Hermine, sa figure élégante, l'air de dignité qui se faisait remarquer dans son père, quoique courbé sous la maladie, leur manière de s'exprimer, tout annonçait en eux une naissance distinguée. Si des malheurs lui avaient ôté les richesses, les honneurs auxquels son rang l'appelait; elle n'en avait que plus de droits à ses hommages et à son respect.

Tels étaient les sentimens de cette ame simple et naïve. Tous les cœurs ne sont pas aussi susceptibles de sentir cette tendre sympathie qui console les malheureux, et calme les souffrances d'une ame profondément blessée.

When smiling fortune spreads her golden ray
All crowd around to flatter and betray.
But when the thunders from an angry sky
Our friends, our flatters, our lovers fly.

« Lorsque la fortune nous sourit, et verse » sur nous ses faveurs, tous s'attroupent autour de nous pour nous flatter et nous » perdre. Mais si dans sa colère, elle vient à » nous frapper, amis, flatteurs, amans, tous » nous fuient ».

Louis toujours avait vécu dans une forêt, loin des hommes et de leurs passions. Il savait par l'exemple de son grand-père, qu'il pouvait se commettre des injustices, et que l'ingratitude existait ; mais son innocence et sa jeunesse lui faisaient regarder ces vices comme peu connus. Il croyait que le bien se faisait toujours, et le mal très-rarement.

D'après ces idées si naturelles à une ame sensible, les malheurs d'Hermine lui donnaient de nouveaux droits à ses égards, et lui paraissaient mettre entr'elle et lui une distance plus grande que celle de la naissanee et de la fortune.

C'est ainsi que le malheureux Louis s'abreuvait tous les jours du poison dangereux de l'amour. Malheureux, sans espérance, il s'affligeait en secret, et en peu de tems il ne fut plus que l'ombre de ce qu'il avait été. Dix jours s'étaient passés depuis que la tombe avait reçu les personnes si sincèrement pleurées dans la chaumière. Que l'orgueil ne s'indigne pas, si nous les réunissons. Toutes les distinctions de la terre disparaissent dans le silence du tombeau : l'homme vertueux y est supérieur

au grand ; là, les richesses, le rang, les titres, n'existent plus.

Quoique la malheureuse Hermine ressentît toujours une douleur qu'on voudrait en vain exprimer, son maintien était noble et réservé. Elle était tristement occupée du chagrin qu'elle donnait à la bonne Agnès, et elle fut frappée de l'air mélancolique et du changement extrême de Louis. Sa grand'mère le faisait remarquer en disant : Mon cher enfant, prenez courage ; pourquoi vous chagrinez-vous ainsi? Dites-moi, n'êtes-vous pas malade? Ah Louis! ne brisez pas mon cœur! ma mort n'est pas fort éloignée, ne l'avancez pas par la douleur de vous voir souffrant et malheureux. Des pleurs inondaient ses joues. Hermine étonnée, devint extrêmement rouge, et un moment après, pâlit comme la mort. Elle passa ses bras autour du col d'Agnès. Ma bonne mère, ne vous affligez pas ainsi, votre fils n'est pas malade, j'espère qu'il n'est pas malade.

Louis pressa la main de sa respectable mère, et ses yeux rencontrèrent ceux d'Hermine. Ce tendre regard ranima son courage et ses forces, et il dit avec vivacité : Non, ma chère

mère, je ne suis pas malade, je suis mieux depuis quelques jours. J'ai été très-affecté, grâces à Dieu, j'espère vivre pour jouir encore plusieurs années du bonheur de vous conserver.

Des pleurs et un tendre embrassement furent les seules réponses d'Agnès; mais cette scène fit une profonde impression sur leur hôte. Elle vit qu'elle seule avait apporté la douleur dans cet asile, où la paix avait régné jusqu'au moment où Louis l'y avait conduite avec son malheureux père; qu'ils avaient probablement hâté la mort de Joseph. Mes malheurs, mes chagrins, sont contagieux, pensa-t-elle; ma douleur a trop attendri ce jeune homme, il faut que je la combatte, que je retienne mes larmes et mes soupirs. Quelle récompense! pour tant de charité, je remplis leurs cœurs d'amertume.

Cette réflexion et la scène qui s'était passée, apportèrent plus de calme à l'esprit d'Hermine, que n'auraient pu faire les froids raisonnemens et les consolations ordinaires sur le courage et la résignation.

Elle pensa que la reconnaissance était un devoir qui exigeait impérieusement qu'elle se

tranquillisât, et qu'il était aussi mal de troubler la paix de ses bienfaiteurs que de murmurer contre les décrets de la Providence.

Ensevelissons mes chagrins dans mon cœur, se disait-t-elle, afin de pouvoir employer tous les moyens en ma puissance, pour rendre le calme à Louis, et à sa mère. Elle les aborda au premier repas qu'ils firent ensuite avec une douce sérénité, et s'efforça de commencer elle-même la conversation, en les questionnant sur l'étendue de la forêt, la distance du couvent, de l'abbaye, et en leur demandant comment ce grand château avait pu être abandonné, et tomber ainsi en ruines?

Louis également surpris et enchanté de ce changement, répondit à ses questions avec un grand plaisir. Quant au château, lui dit-t-il, il y a à-peu-près vingt ans qu'il n'est plus habité; le vent et la tempête ont brisé toutes les fenêtres, et par dégré enlevé les toîts des bâtimens; en peu d'années, l'intérieur a été aussi dégradé que l'extérieur; les planchers ont été détruits par l'humidité, et aucune réparation n'ayant été faite, ce n'est plus, pour ainsi dire, aujourd'hui qu'un amas de ruines. Seulement

du côté de l'ouest, il reste encore une tour, mais elle ne peut se soutenir longtems: chaque orage, chaque coup de vent la menace d'une ruine certaine, et je m'attends à la voir s'écrouler tous les jours.

Ne savez-vous pas, demanda-t-elle, quels furent les derniers possesseurs? et pourquoi celui à qui il appartient à présent, l'a entièrement abandonné?

Ce château, madame, dit Agnès, appartenait autrefois au maître de Joseph; c'est là qu'il était intendant, c'est là qu'il fut si maltraité et renvoyé par cette orgueilleuse créature; elle eût bientôt ruiné notre ancien maître, et je crois qu'il vendit son château; car bientôt après, une autre famille vint s'y établir; nous ne savons tout cela que par des récits; on dit qu'il s'y passa des choses horribles. Ces nouveaux propriétaires s'en allèrent encore: alors tout fut fermé; ils emportèrent les meilleurs meubles, et le reste périt avec le bâtiment.

Quels étaient ces sinistres bruits sur les anciens possesseurs, et quels étaient leurs noms, dit Hermine?

En vérité, dit Agnès, tout cela arriva dans le château, plusieurs années avant que nous vinssions habiter la forêt; et lorsque nous étions dans notre ferme, nos occupations ne nous permettaient pas de savoir ce qui se passait; quelquefois j'ai ouï parler d'une Dame qui y fut amenée et comme emprisonnée; on n'entendit plus parler d'elle, et il y a des gens qui disent qu'elle y fut empoisonnée. J'espère que Dieu n'a pas permis que de telles horreurs aient été commises; on dit dans le pays, que l'ame de cette pauvre dame revient dans les appartemens, et que c'est pour cela que ce comte Fernanda, ou un nom approchant de celui-là, que j'ai oublié, a quitté ce pays avec sa famille, et a laissé tomber le château en ruines.

Quelle horrible histoire, répondit Hermine; j'espère qu'elle n'est pas vraie, j'y suis resté plusieurs nuits, sans être troublée par les ombres, et je pense que le récit du meurtre n'est pas plus véritable que celui du revenant.

Je le desire, dit Agnès, mais je vous assure que j'ai quelquefois été assez faible pour être effrayée, quand je voyais aller Louis à

ce château ; Joseph et lui rioient de mes craintes.

L'état du bâtiment offre un danger plus réel, dit Hermine ; à chaque coup de vent, il semble que le château va tomber en ruines ; c'est là ce qui engagea mon père à chercher un asile dans la chapelle, qui étant un peu détachée du corps-de-logis, semblait présenter moins de danger. Oh ! s'écria-t-elle en joignant les mains avec un mouvement de douleur qu'elle ne put réprimer, que de reconnaissance ne dois-je pas au ciel qui a guidé les pas de votre fils vers notre retraite ? c'est à lui que mon père a dû la consolation de passer sous votre toit hospitalier, les derniers momens de son existence. Hélas ! le Tout-Puissant a exaucé, dans cet affreux moment, les prières qu'il lui adressait sans-cesse, pour que ses derniers regards pussent voir son enfant sous la protection de quelques créatures humaines et bienfaisantes. Je pense quelquefois que la surprise et le plaisir d'avoir trouvé dans votre famille le secours que son cœur demandait, ont causé une soudaine révolution dans son sang, qui a pu accélérer sa mort.

Le tems que le ciel lui destinait, était rempli ; dit Agnès, et il fut heureux de vous voir hors de cet horrible séjour ; mais, ajouta-t-elle, en tournant ses yeux vers la fenêtre, voilà la religieuse ? voulez-vous la voir ? Oui, répondit Hermine, je ne puis pas refuser plus longtems ce qu'elle appelle une civilité.

La sœur entra, Agnès et Louis sortirent ; ce dernier ne pouvait définir les différens sentimens de son ame ; l'admiration, l'espérance, la crainte, la joie, le désespoir, l'agitaient tour-à-tour ; il aurait desiré que la religieuse fût à cent lieues ; il craignait que son influence sur l'esprit de la belle affligée, ne l'engageât à les quitter. Ses craintes n'étaient pas sans fondement.

Elle était artificieuse et persuasive. Hermine délicate, scrupuleuse, et peu accoutumée à décider pour elle-même, savait d'ailleurs que ce couvent était l'asile que son pére avait choisi pour elle, jusqu'à ce qu'elle eût accompli sa vingt-unième année. Ce parti répugnait cependant si fort à son inclination, qu'elle se permettait quelquefois de penser que, si son père avait pu connaître les soins maternels

d'Agnès, il aurait abandonné sa première idée, de la placer dans ce triste cloître. En considérant toutes ces raisons, elle ne se trouva pas assez de résolution pour s'affranchir du joug respectable, imposé par son père, et crut devoir adhérer au plan qu'il avait formé.

Son dégoût pour cette habitation, ne venait pas seulement de l'ennui, de la tristesse de cette retraite ; la vie solitaire était celle qui lui convenait le mieux ; mais elle avait été élevée dans un couvent, et connaissait parfaitement les petits artifices, et l'intérêt personnel qui trop souvent dominent dans ces asiles, et cette piété superficielle, dont l'ostentation trompe les gens crédules, et séduit les ignorans. Le nombre des religieuses véritablement respectables, qu'elle avait connues, ne lui paraissait pas suffisant pour contre-balancer la répugnance qu'elle avait sentie pour les autres.

La volonté de son père n'avait point rencontré d'opposition, lorsqu'il lui avait dit qu'obligé de quitter son habitation ordinaire et de voyager, il avait les plus fortes raisons pour la placer dans le couvent de Sainte Ursule de la forêt des Ardennes, et que, soit

qu'il vécût ou qu'il mourût, il voulait qu'elle y restât jusqu'à vingt-un ans. Il ne lui avait point déclaré la raison de sa conduite : elle avait vu sa santé s'altérer chaque jour, et n'avait que trop senti que son rétablissement devenait impossible, et elle s'était soumise au silence. Sa mort cependant fut soudaine ; elle avait depuis trouvé la tendresse d'une mère dans Agnès, et chaque moment l'attachait davantage à cette bonne femme.

Les discours de la religieuse, lors de leur première entrevue, lui avaient déplu ; elle y avait reconnu les mêmes principes qu'elle s'était accoutumée à mépriser. Elle repoussa ses invitations, quand elle vint ensuite comme envoyée par madame l'Abbesse. Cependant, elle ne savait pas encore si elle était autorisée à les refuser formellement ; elle demanda du tems pour délibérer. Ayant obtenu un asile, il lui semblait qu'elle avait plus de liberté de suivre ses inclinations ; mais elle conservait des doutes en se rappelant les ordres positifs de son père, et elle flottait dans cette incertitude, quand la religieuse entra.

Ce moment était favorable à ses vues. Elle

'approcha d'Hermine, avec un air doux et ompâtissant, qui arracha des larmes à cette ernière. Elle tâcha d'adoucir la douleur que s paroles avaient ranimée, et pressant sa ain, elle lui dit : Ma chère enfant, ma ouce fille, combien votre cœur filial fait 'honneur à votre bon cœur.

Quand ce premier mouvement de chagrin t un peu calmé; j'espère actuellement, pour- ivit la religieuse, que le ciel vous appren- a à être patiente et résignée, et qu'une ouce et paisible retraite de quelques mois ns notre maison, achèvera de tranquilliser tre esprit. Vous y trouverez la plus tendre mpassion pour vos malheurs, et tous nos forts se réuniront pour vous consoler.

Ces douces paroles pénétrèrent le cœur Hermine. En dépit de ses préjugés, et pen- nt qu'elle hésitait à répondre, la religieuse ursuivit.

Agnès Bertier est vraiment une bonne et cha- able femme, je ne doute pas qu'elle ne fasse ut ce qui est en son pouvoir pour vous obli- et vous consoler; mais elle est vieille, ble et presque sur le bord du tombeau. Elle

vît du travail de son petit-fils, et d'une rente de douze louis qui lui a été léguée ; vous n'avez point envie, ma chère enfant, de lui être à charge.

Non, s'écria vivement Hermine, non, ne pensez pas que j'en sois capable. Je puis reconnaître ses soins, et lui rendre ce que je lui coûte.

C'était là où la religieuse voulait en venir ; elle était bien aise de savoir qu'elle n'était pas absolument privée d'amis et de ressources ; et cette découverte redoubla ses efforts pour la faire entrer au couvent.

Après les plus tendres expressions et quelques complimens sur la gratitude de son cœur, elle ajouta : Vous pourriez rester encore quelque tems avec cette bonne Bertier, si son fils Louis n'était pas avec elle ; mais on ne peut le séparer, et il est singulier et peu décent pour une jeune personne comme vous, de vivre sous le même toît qu'un homme de son âge. Le monde, ma chère Agnès, est bien sévère, et la réputation d'une jeune femme est comme les lys des champs qu'un souffle peut flétrir. Le monde. . .

Mais de quel monde voulez-vous parler dans cette forêt, ma chère mère, demanda Hermine avec un peu d'impatience ?

Il est nécessaire, répondit la religieuse, que votre conduite soit intacte aux yeux de ceux qui l'observent. Quelque petit qu'en soit le nombre, qu'une seule langue ne puisse vous accuser, que votre cœur puisse justifier la délicatesse de votre conduite. Sûrement, ma chère, vous attachez un grand prix à votre propre approbation, et vous ne voulez pas violer la modestie sacrée de votre sexe, parce que vous n'êtes point soumise aux censures du monde ?

Hermine rougit et trembla; non, ma bonne mère, dit-elle, je ne veux jamais perdre de vue le respect que je me dois à moi-même; et, quoique dans ce moment je ne voie rien d'inconsidéré dans ma conduite, comme je puis me tromper, l'opinion des autres doit être consultée. J'accepte l'obligeante invitation de madame l'abbesse, et dans deux jours je vous suivrai au couvent. J'espère que ma chère bienfaitrice, malgré l'affliction qu'elle éprouvera, rendra justice à mon

cœur, et sentira que cette séparation est inévitable.

La religieuse fut enchantée : elle éleva jusqu'aux cieux le mérite et la raison d'Hermine, lui donna les noms les plus affectueux, et, par son exagération, refroidit et ennuya l'objet de son adulation, qui regardait avec mépris cette tendresse hypocrite, qui trop souvent séduit les jeunes personnes.

Il y a une condition sans laquelle je ne m'engage point, dit Hermine, c'est que ma bonne Bertier sera reçue toutes les fois qu'elle voudra venir me voir, et que si elle était malade, je pourrai sortir pour venir la soigner.

Sans doute, ma chère, sans aucun doute : comment pourrait-on s'opposer à une chose si juste et si raisonnable? Nous serons charmées de voir la bonne femme; mais il faut que je vous quitte. Madame est inquiète de vous, et sera bien heureuse d'apprendre que vous la choisissez pour mère. Ah! vous n'avez pas d'idée du bonheur dont vous allez jouir sous sa protection; dans deux jours, mon aimable enfant, dans deux jours, je viendrai vous sommer de m'accompagner au couvent.

Je vous y suivrai, répondit doucement Hermine, en baissant les yeux. La religieuse sortit, et la pauvre enfant fondait en larmes, quand Agnès entra dans la chambre.

Elle fut fort affligée de voir que la tranquillité qu'Hermine paraissait avoir reprise, venait d'être troublée, et elle entra en disant : Je voudrais savoir à quoi servent ces personnes officieuses qui viennent, avec leurs longues harangues et leur triste conversation, affaiblir et chagriner les autres. Je voudrais que cette religieuse ne quittât pas ses murs. Ne vous laissez pas tourmenter par elle, et croyez m'en, ne la voyez plus.

Hélas ! dit Hermine en soupirant profondément, dans deux jours elle viendra me chercher, et je vais demeurer au couvent. Agnès avait une assiette à la main, elle la laissa tomber. Vous allez au couvent dans deux jours!

Oui, ma bonne mère, j'ai donné ma parole, tout est fini, il faut que je vous quitte. Le ciel seul connaît avec quel chagrin j'abandonne ce toit hospitalier.

Mais pourquoi nous quittez-vous, dit Agnès, un peu remise de sa surprise et vrai-

ment affectée? Pourquoi, ma chère Dame, partir sitôt! Que peut vous avoir dit cette religieuse, pour changer si vîte vos résolutions? Ah! pourquoi a-t-elle mis les pieds ici?

Ma chère bonne, dit Hermine, en lui pressant tendrement les mains, elle m'a rappelé mon devoir; et je suis intimement persuadée qu'elle a fait le sien, en m'indiquant la route que je dois suivre; mais je dois vous avouer que j'éprouverai une grande peine en vous quittant.

Ah! pauvre Louis, s'écria innocemment Agnès, mon pauvre garçon! son cœur sera déchiré de regrets. Combien il vous respecte et vous admire, et moi..... moi..... je vous aime comme si vous étiez mon enfant. Mon dieu! pourquoi cette religieuse n'est-elle pas restée chez elle. Vous étiez beaucoup mieux avant qu'elle vînt ici. Avec tous ses beaux discours, elle est à présent parvenue à son but; elle ne cessera pas de vous cajoler, qu'elle n'ait appris tous vos secrets, et connu tout ce qui est renfermé dans le petit coffre. Combien je hais ces gens curieux!

Ce que contient cette cassette, répéta

Hermine, en rougissant de surprise. Quel intérêt peut-elle mettre à ce qui me concerne seule, et quelle idée a-t-elle eue de ce coffre

A cette question, Agnès en colère répéta les conversations qui avaient eu lieu entre la sœur et elle, et donna à la pauvre Hermine de nouvelles raisons de regretter l'impérieuse nécessité qui la forçait à choisir sa résidence parmi des personnes si curieuses et si peu généreuses. Elle devait espérer de trouver plus de vertu dans des femmes dévouées à une sainte vie. Le choix n'est pas en mon pouvoir, dit-elle en soupirant. Ma parole est donnée, quand je le voudrais, je ne pourrais pas la rétracter; mais mon engagement ne me lie pas pour un tems déterminé; et si je ne me trouve pas heureuse, je reviendrai près de vous, ma bonne mère, quoiqu'on en puisse dire, m'en rapportant seulement à l'intégrité de mon cœur.

Le ton de tristesse qui régnait dans toutes ses paroles, fit verser des larmes à Agnès; et quand Louis revint du travail, l'esprit content de l'état de calme et de tranquillité dans lequel il avait laissé Hermine, il fut cruellement

frappé de la tristesse qu'il lut dans ses regards et dans ceux de sa mère.

Sa tristesse et son émotion n'échappèrent pas à l'aimable personne qui en était l'objet; et incapable d'entendre paisiblement l'explication qu'Agnès allait donner, elle se leva et quitta la chambre, en jettant un doux regard sur Louis qui pénétra son cœur, et le mit dans la plus grande agitation.

La bonne mère le tira bientôt de l'état d'inquiétude où il étoit, en lui parlant avec indignation de la curieuse et méchante religieuse; et racontant tout ce qui s'était passé, elle conclut en disant que la pauvre enfant était incapable par elle-même de les abandonner; mais que la maudite sœur était parvenue à lui persuader que c'était *son* devoir, qu'elle n'était pas religieuse et qu'elle ne voyait pas comment son séjour dans leur chaumière pouvait être contraire à ce devoir.

L'esprit pénétrant de Louis lui fit mieux comprendre les raisons de la religieuse, que sa mère ne l'avait fait. L'âge avait détruit toutes ces idées de *decorum* qui doit exister entre les deux sexes; peut-être même ne les avait-elle

jamais connues, et sa modestie naturelle lui en avait-elle tenu lieu. Il vit qu'il était l'obstacle qui empêchait la jeune personne de rester près de sa mère, que la distance que le rang et la fortune avaient probablement mis entr'elles, n'aurait pas été des raisons suffisantes pour la faire quitter cette bonne femme, s'il n'avait pas habité le même lieu.

Quelque cruelle que fût cette conviction, il n'eut rien à opposer à une résolution qui lui paraissait raisonnable. Il ne pouvait pas offrir de quitter la chaumière, sa grand'mère n'y aurait jamais consenti, et leur petite fortune ne pouvait être partagée. Il ne doutait pas que la jeune dame ne s'opposât à cet arrangement, quand même il le proposerait.

Le coup qui frappa Louis, fut aussi cruel qu'inattendu; il pénétra son ame, il fut étonné de ses propres sentimens, et découvrit alors, pour la première fois, qu'une passion violente et sans espoir empoisonnerait ses jours.

Agnès qui avait attendu quelque tems sa réponse retardée par les différentes émotions qu'il ressentait, fut frappée de le voir pâlir et s'affaiblir. Elle s'écria, mon cher Louis,

vous êtes malade, très-malade en vérité ; ah ! Madame, Madame, venez à mon secours, je vais perdre mon enfant !

Hermine accourut presqu'aussi effrayée que la bonne femme elle-même ; elle le vit pâle comme la mort, et incapable de parler, regardant sa mère, et combattant pour se remettre de la violence de cette agitation. Elle avait heureusement un flacon dans sa poche ; elle le lui fit respirer, et le rappela bientôt à la vie. Oh ! Madame, lui dit Louis, que vous êtes bonne, que vous êtes obligeante ! mais fuyez-nous, je crains..... A peine ces mots lui étaient-ils échappés, qu'il trembla de leur effet. Hermine rougit et quitta la position qu'elle avait prise pour lui faire respirer les sels, et le soutenir.

La bonne Agnès dont l'attention et l'ame toute entière étaient occupées de son fils, ne remarqua point l'importance des paroles qu'il avait prononcées ; elle n'observa pas davantage leurs mutuelles agitations ; elle ne fut occupée que du bonheur de le voir rendu à la vie. Louis desirant de faire oublier sa témérité, s'empressait de couvrir, par ses remercîmens

et ses expressions de tendresse à sa mère, le peu de mots qu'il avait imprudemment adressés à Hermine. Pour elle, dès qu'il fut mieux, elle se leva pour sortir. Oh ! ma chère dame, s'écria Agnès, que le ciel vous bénisse ! C'est vous qui avez rappelé à la vie le plus digne et le meilleur jeune homme qui soit dans le monde. Grâces à Dieu ! grâces à vous ! mon Louis est rétabli. Je lui disais la mauvaise nouvelle de votre départ, lorsqu'il s'est tout d'un coup trouvé mal. Hélas ! je l'ai cru frappé de mort subite.

Heureusement, dit Hermine, d'une voix douce et altérée, il est actuellement parfaitement bien. Je pense qu'il s'est plus fatigué aujourd'hui que de coutume. Il doit, par égard pour vous, prendre plus de soin de lui. Elle quitta la chambre après avoir reçu de nouvelles bénédictions de la bonne Agnès.

Louis avait vu son émotion, et sentit l'intérêt qu'elle prenait à lui, avec un transport de joie et d'espérance. Il éprouvait un sentiment indéfinissable et relatif à l'état de son ame ; mais, hélas ! qu'était-il ? Un pauvre bû-

cheron, sans naissance, sans fortune, sans éducation. Comment osait-il lever les yeux sur une personne qui lui était si supérieure à tous égards? Quelle présomption! quelle folie! Pouvait-il, avec quelqu'apparence, nourrir l'espoir d'en être un jour aimé?

Non, s'écriait-il, je ne puis le desirer. Je vois quelle est la nature du sentiment qui m'anime. Je ne puis l'anéantir dans mon ame; mais jamais je n'aurai la témérité de le faire connaître à une personne si fort au-dessus de moi. Mon sort obscur m'enchaîne à jamais dans cette forêt. Tant que ma vieille mère vivra, je ne puis l'abandonner.

Pourquoi formerai-je le desir de sortir du laborieux chemin qui me fut marqué par la providence?

Si j'ai été mieux élevé que mes compagnons, je n'en serais que plus coupable de murmurer de ma position. Je dois les surpasser par ma soumission à mon sort. Je ne connais point le monde, et peut-être suis-je plus heureux dans mon ignorance, que ceux qui habitent les grandes villes; je veux en croire mon père, qui me l'a souvent répété.

« Ah! belle Hermine, continuait-il avec » un profond soupir, vous êtes née, sans doute, » pour être riche et heureuse; quelque soit la » nature de vos chagrins actuels, le pauvre » Louis a une autre destinée à parcourir; il ne » doit plus penser à vous! »

Tels étaient les sentimens de cet esprit généreux, que le commerce des hommes n'avait pas corrompu. Il sentait la différence qui existe entre une femme jeune, élégante, bien élevée, et un laborieux bûcheron; et s'il eût la force de renfermer, dans son ame, sa présomptueuse admiration, il ne put pas se défendre d'une vive émotion, en se rappelant la douce pitié qui embellissait les yeux d'Hermine, au moment où, revenant à la vie, il osa considérer cet aimable et dangereux objet.

J'ai pu me permettre cette jouissance; j'ai pu attacher mes yeux sur les siens, sans l'offenser, sans me nuire à moi-même; la source de ce plaisir est dans mon cœur.

Pendant que ces sentimens contraires agitaient l'esprit de Louis, Hermine n'était pas moins perplexe et malheureuse. Elle ne savait pas quel nom donner à ce qu'elle éprouvait.

Elle sentoit seulement, que malgré sa répugnance à vivre dans un couvent, avec des femmes curieuses, intéressées, insensibles, comme la religieuse, tous ces inconvéniens avoient moins de danger pour elle, qu'une plus longue habitation dans la chaumière de Louis.

Ma cruelle destinée, se disoit-elle, ne me permet pas de choisir. Il faut obéir au vœu de mon père, jusqu'à ce que le moment, où j'aurai la liberté d'ouvrir l'important papier, soit arrivé. Il faut, en attendant, supporter avec patience tous les désagrémens que je dois trouver dans ce couvent ; mais sûrement les strictes règles du devoir et de la décence, ne me défendent pas de recevoir les visites d'Agnès, et quelquefois celles de Louis, à qui j'ai de si grandes obligations. Non, la reconnaissance et l'affection que je dois à leurs bontés, ne peuvent mériter de reproches, et le plus rigide censeur ne peut les condamner.

CHAPITRE V.

Les deux jours suivans passèrent comme un éclair, aux yeux d'Hermine et de Louis ; mais la religieuse les trouva apparemment beaucoup plus longs ; car à peine le troisième jour était-il levé, et le crépuscule commençait-il à paraître au travers des arbres de la forêt, qu'elle arriva à la porte de la chaumière, pour réclamer la promesse d'Hermine.

Elle n'avait pas encore quitté sa chambre. Une nuit sans sommeil avait fatigué son esprit et son corps ; et lorsqu'elle apperçut la lumière du jour qui pénétrait au travers de la fenêtre, elle s'attendrit en pensant qu'elle la voyait pour la dernière fois éclairer la chaumière ; et en réfléchissant qu'elle s'était engagée à accompagner la religieuse et à quitter l'humble demeure de ses dignes hôtes, son chagrin fut à son comble, et un torrent de larmes inonda son visage.

S'étant abandonnée pendant quelque tems à une inutile douleur, elle fut honteuse de sa

faiblesse, et travailla à devenir plus courageuse en se rappellant que ses maux étaient sans remède, que le Tout-Puissant qui l'affligeait, exigeait une humble soumission à sa volonté, et une résignation entière aux malheurs qui d'une manière ou de l'autre étaient le partage de tous les humains.

Jettée seule et sans protection sur la terre, dans un âge où les jeunes personnes sont ordinairement entourées de parens et d'amis, pour les guider et les conduire ; elle vit la nécessité d'agir pour elle-même. Elle rappella toutes ses forces à son secours, à fin de pouvoir supporter les deux longues années qu'elle devait encore passer dans l'ignorance sur son sort. Ce tems de retraite pouvait être employé à affermir son courage et former sa raison. Elle en deviendrait plus capable de remplir les devoirs, et de supporter les peines auxquelles la vie était probablement destinée.

Après ces réfléxions, son premier effort fut de se lever, et de tout arranger pour son départ. Elle n'avait pas beaucoup de préparatifs à faire. Le plus difficile était de combattre la répugnance de son cœur. Le petit coffre de

cuir, et un paquet de linge qui n'était pas plus grand, étaient tout ce qu'elle possédait. Elle ne fut pas plutôt prête, que la bonne Agnès frappa à la porte de sa chambre, et d'une voix très-triste, annonça l'arrivée de la religieuse.

Craignant de passer pour indolente et impolie, Hermine se hâta de terminer son paquet, et parut bientôt prête à accompagner sa conductrice. En approchant de la table du déjeûner, elle vit les yeux d'Agnès rouges et humides ; et jettant un regard sur Louis, elle lut dans son triste maintien le profond chagrin qui accablait son ame. Toutes les résolutions de la malheureuse fille l'abandonnèrent à cette vue ; elle ne sentit plus que leur douleur et la sienne. Les paroles qu'elle voulait adresser à la religieuse, mouraient sur ses lèvres, avant qu'elle eût pu les prononcer.

« Ma chère enfant, dit Agnès, voilà un second malheur bien cruel pour nous, c'est actuellement que je vais regretter mon pauvre Joseph ! Quand mon fils retournera à son travail, qui me consolera ? Les heures que je vais passer seule me paraîtront bien longues. Ma chere dame ! la perte que je fais est

grande. Que vais-je devenir sans Joseph et sans vous ? »

Des pleurs coulèrent sur ses joues que l'âge avait flétries, et Hermine trouva toute sa raison insuffisante pour résister à la tendresse de la pauvre Agnès. La religieuse à qui cette scène ne plaisait pas, avait de la peine à cacher sa mauvaise humeur, que le son de sa voix trahissait, et qui perçait au travers de ses paroles affectueuses.

Ma bonne dame Bertier, ne vous affligez pas, ceci ne peut pas être appelé une séparation ; vous pourrez voir cette chère Dame tous les jours, personne ne vous en empêchera ; nous serons toutes heureuses de vous recevoir. Ce changement d'air, cette petite promenade vous feront du bien ; et vous vous y habituerez bientôt.

Avant qu'Agnès eût pu essuyer ses yeux et répondre, Hermine avait repris son courage. Il y a un moyen, ma bonne mère, lui-dit-elle, d'adoucir mon chagrin, de vous rendre plus heureuse, et moi plus tranquille sur votre compte, lorsque je serai loin de vous.

Oh ! quel est-il, interrompit Agnès ? que

puis-je faire pour nous rendre l'une et l'autre plus heureuses.

Il faut, dit Hermine, garder Jeannet près de vous ; je me charge de la dépense que son séjour dans votre maison pourra vous occasionner ; mais je ne puis vous laisser seule sans secours, sans consolation ; je suis très en état de payer la petite somme que Jeannette pourra coûter ; et vous ne devez pas me refuser.

Ste.-Marie ! s'écria la religieuse, qui n'approuvait pas cet arrangement, qu'a-t-elle à craindre ?

Rien, interrompit Agnès ; je n'ai rien à craindre, que d'être subitement appelée dans l'autre monde, comme mon cher Joseph ; si je suis seule alors, Louis ne pourra s'en consoler. « Oui, ma chère Dame, ajouta-t-elle, et baisant la main d'Hermine, oui, je garderai Jeannette avec moi ; mais grâces au ciel, je suis en état de supporter cette petite augmentation de dépense ; je vous remercie, et je conserve dans mon ame, une reconnaissance égale à votre bonté.

Allons, allons, dit la religieuse, à quoi

mènent toutes ces tristes lamentations? vous ne serez séparées que par deux milles seulement.

Je suis prête, dit Hermine, en essuyant ses yeux. Louis prit le coffre, et le petit paquet, sans oser lever les yeux, et dire un seul mot; la religieuse voulut l'empêcher de les suivre, et se charger des paquets; non, dit-il, j'irai jusqu'au couvent. Hermine étoit silencieuse: la sœur le voyant déterminé à les accompagner, partit d'un air mécontent.

Ils entrèrent dans la partie la plus épaisse de la forêt; les branches des gros arbres entrelacés, couvraient d'une ombre impénétrable le petit sentier qu'ils suivaient; à peu de distance, ils trouvèrent une chaumière plus petite encore que celle qu'ils venaient de quitter; lorsqu'ils l'eurent passée, ils ne virent plus aucune apparence de chemin, ni aucune trace de voyageur. Cette partie de la forêt, qui s'étendait jusqu'au couvent, était presque impraticable, et il était rare qu'aucun humain s'exposât à la traverser. Les ronces sauvages, les branches répandues par terre, interrompaient à chaque instant leur marche; et ce fut avec une grande difficulté qu'elles parvinrent à empêcher leurs

vêtemens et leurs pieds d'être déchirés par les épines qui obstruaient le chemin.

Louis regardait Hermine, leurs yeux se rencontraient ; mais elle gardait le silence. A la fin, elle parut si fatiguée, qu'il se hasarda, en tremblant, à lui offrir son bras. Elle l'accepta avec plaisir. Cette route est bien peu fréquentée, dit-elle, à la religieuse.

Il est vrai, mon enfant, nous n'aimons pas la société dans notre maison, et nous voyons très-peu de monde. Le peu de personnes qui viennent nous visiter, prennent une autre route.

En vérité, dit Louis, je m'étonne que vous choisissiez cette partie de la forêt, lorsqu'il y a un autre chemin infiniment moins mauvais.

« Celui-ci est beaucoup plus court; d'ailleurs, Madame a assez vu les épines et les ronces qui croissent dans le chemin de la vie, et qui sont cachées sous une apparence agréable, pour ne pas craindre celles-ci, sur-tout quand elles se trouvent sur la route qui conduit à l'asile de la paix. Là, ce sera bien sa faute, si elle rencontre des peines et des chagrins qui puissent troubler son bonh eur.

Hermine soupira doucement, Louis plus profondément encore. Tous deux gardèrent le silence. Enfin, la première s'écria tristement : Comment, la bonne hôtesse que je viens de quitter pourra-t-elle traverser de pareils sentiers ! Ah ! je ne le sens que trop, je ne la verrai plus.

Rassurez-vous, dit Louis, je la conduirai par des chemins moins rudes, et qui ne sont pas beaucoup plus longs. Je connais parfaitement la forêt, j'espère qu'elle ne se trouvera pas fatiguée, et pour aller vous voir, elle ne se plaindra jamais du chemin.

Un soupir fut sa seule réponse : bientôt après, ils descendirent une petite colline, et ils apperçurent la tour où était suspendue la cloche du couvent. Elle s'élevait au-dessus des arbres, qui, dans ce lieu, n'étaient pas aussi hauts. Le bois était extrêmement épais, et le bâtiment y paraissait comme enseveli.

Hermine sentit à cet aspect un tremblement universel, et les agitations de Louis n'étaient pas moins vives. Ils passèrent un pont qui était jeté sur un petit ruisseau ; et

tournant vers la droite, ils se trouvèrent en un instant à la porte du couvent.

A présent, jeune homme, dit la sœur, après avoir vivement tiré la cloche ; à présent, donnez-moi ce que vous portez, et retournez à votre travail, que vous avez très-inutilement négligé pour venir ici. Rappelez-nous à la bonne Agnès.

La porte s'ouvrit, elle saisit la main d'Hermine, et l'entraîna dans l'intérieur du couvent.

Arrêtez un instant, je dois parler à mon digne, à mon aimable ami, dit la malheureuse fille, avec une voix où le chagrin et la tendresse se faisaient entendre à-la-fois ; et lui tendant l'autre main : recevez l'expression de ma reconnaissance ; puis, s'arrêtant un peu .... Dites à votre mère qu'elle est chère à mon cœur, que je ne l'oublierai jamais. . . . Votre bonté. . . Elle fondit en larmes, et passa dans l'intérieur du couvent, laissant Louis dans un muet désespoir. Il n'avait pas encore pu lui répondre, lorsqu'il vit les portes se fermer entre elle et lui.

Agité par une émotion qu'il n'avait jamais ressentie, il retourna dans la forêt, et

suivit machinalement la route qu'il venait de parcourir. Son esprit était si troublé, qu'il errait sans savoir où aller. Il arriva à une partie du bois où il avait laissé, le jour précédent, un ouvrage commencé ; mais, lorsqu'il voulut travailler, ce fut en vain qu'il prit sa hache, il se coucha sur le gazon, et se mit à réfléchir sur l'état de son cœur.

Il y avait près de deux heures que le jeune bûcheron s'abandonnait à l'excès de sa douleur, lorsqu'il se leva avec vivacité, en disant : Je veux aller à la chapelle, revoir le lieu où je l'apperçus la première fois. Depuis ce moment, j'ai oublié les vieilles tours, leur belle vue et le plaisir que j'éprouvais autrefois à parcourir ces antiques bâtimens.

Il courut au château, examina le chemin plein de décombres, qui conduisait à l'escalier ruiné de la chapelle. Il y entra, et s'assit dans la même place où il avoit vu le père d'Hermine, cherchant à adoucir les chagrins de sa fille bien aimée.

Ce séjour n'était point fait pour calmer les sentimens de Louis. Il y resta fixé pendant quelque tems, et perdu dans la variété de

ses pénibles réflexions. Comment est-il possible qu'elle ait existé ici, disait-il? Combien de tems y a-t-elle été? Il considérait la place où elle avait allumé du feu, après y avoir rassemblé quelques pierres pour y faire une sorte de cheminée. Il regardait d'autres débris de décombres amoncelés, dont il s'était fait une sorte de siège. Le banc seigneurial existait encore; il y entra, et y trouva les restes de deux coussins. C'est peut-être là qu'ils reposaient, dit-il, en appercevant un morceau de vieilles tapisseries, qui avait sans doute été tiré des appartemens.

Il semblait y avoir un petit cabinet à côté de l'autel; il y entra, et trouva, dans un petit panier, des restes de biscuits, de fromage et de confitures, et dans un coin, une petite bouteille remplie d'une eau spiritueuse.

Voilà, dit-il, le magasin de leurs provisions: par quel moyen auraient-ils pu s'en procurer d'autres, le plus proche village étant à sept milles, et ni l'un ni l'autre ne pouvant assurément s'y rendre? Il se rappela que le père avait dit qu'au moment où il était tombé si

malade, il dirigeait ses pas vers le couvent ou vers l'abbaye.

C'est la Providence qui m'a envoyé à leur secours, s'écria Louis, et qui s'est servie de moi dans ce moment critique, pour sauver cette aimable et tendre fille de l'horreur de voir expirer son père, sans être assisté d'aucun humain. Oh ! elle n'aurait jamais pu survivre à cet affreux malheur, accompagné de circonstances aussi cruelles. Pendant qu'il examinait ainsi tous les objets qui l'environnaient, il apperçut quelque chose sur les marches de l'autel, qui lui paraissait briller comme de l'argent ; il le ramassa, et trouva une petite boîte à cure-dents, garnie d'argent, et sur le couvercle de laquelle étaient gravées des armes, avec les lettres initiales H. L. M.

Louis fut transporté : il ne douta point que ce bijoux n'appartînt à Hermine, et sa première pensée fut de retourner immédiatement au couvent pour le lui rendre. Mais, après l'avoir regardé quelque tems, et s'être abandonné au dangereux plaisir de rappeler à son esprit chaque mot, chaque mouvement de cette aimable personne, il sentit un irrésis-

tible desir de garder pendant quelques jours cette bagatelle, qui avait été si souvent dans les mains de cet objet aimé, à présent si loin de lui, et qu'il ne devait peut-être plus revoir.

Cette réflexion était désespérante. Il baisa cent fois cette petite boîte, puis il la mit sur son cœur, bien résolu de n'en point parler à sa mère. Il quitta doucement le château, prenant avec lui le panier, la bouteille, comme des trésors qui avaient appartenu à Hermine, et qu'il ne voulait pas laisser tomber dans d'autres mains.

Pendant ce tems, la jeune orpheline était entrée dans la première cour du couvent, d'où elle avait été conduite dans un petit parloir, où elle fut suivie par toutes les religieuses, étonnées et effrayées de l'abondance de ses larmes. Sa conductrice, qui voulait tenter d'adoucir son chagrin, fit signe à ses compagnes d'aller chercher différens rafraîchissemens; et, restée seule avec elle, elle lui prit la main, et tâcha de la consoler en lui donnant les noms les plus doux et les plus tendres, et affectant un véritable attachement. La pauvre enfant travailla à cacher son

émotion, afin de ne point paraître insensible à tant de bontés, et inattentive à l'extrême politesse des sœurs qui étaient allées lui chercher des syrops, des gâteaux, des confitures. Ses esprits et son courage semblèrent renaître ; elle accepta leurs offres avec un air obligeant et un remercîment qui les charma toutes.

Lorsqu'elle fut remise, sa conductrice, que les autres appelaient sœur Marie, lui demanda si elle était prête à l'accompagner chez l'Abbesse. Hermine sentit qu'il n'y aurait aucun avantage à différer cette visite ; elle lui répondit qu'elle était prête à l'accompagner, ce qui surprit et charma la sœur Marie, qui, sans autre délai, la conduisit au parloir, où la supérieure l'attendoit impatiemment.

Hermine tremblait en s'approchant de celle qui devenait l'arbitre de son sort, et elle l'examina avec un soin qui, pour le moment, suspendit toute autre idée. Ce regard scrutateur déplut à l'Abbesse ; mais elle fut frappée de la beauté, de l'élégance de cette jeune personne. Ce qu'elle voyait lui parut au-dessus de l'éloge qu'avait fait la religieuse, et qu'elle avait taxé d'exagération.

Revenue de sa surprise, elle la reçut de la manière la plus aimable, et l'accabla de complimens. Hermine n'était pas étrangère au langage des couvens. L'air de dignité et de hauteur, le regard de protection, l'idée de l'éminente obligation que lui avait une jeune personne qu'elle admettait dans sa maison, perçoient à travers les expressions tendres et affectueuses ; et la malheureuse orpheline comprit, dans cette première visite, tout ce qu'elle aurait à souffrir, quand le premier moment de politesse et de douceur serait passé, et que le masque, que couvroit l'intérêt et l'hypocrisie, aurait été mis de côté.

La première visite se termina, et chaque parti en attendait impatiemment le moment. Si Hermine était inquiète et affligée, l'Abbesse était déconcertée, par l'air de doute et d'examen qu'elle avait remarqué dans les regards de cette jeune fille, qui semblait lui annoncer le desir de lire dans son cœur.

La sœur Marie confia Hermine à la sœur Thérèse, pour qu'elle la conduisît à son appartement, en la priant de l'instruire des usages

de la maison ; puis, elle retourna chez l'Abbesse.

Quelle peut être cette singulière jeune personne, dit la vénérable Dame ? Je n'ai jamais vu une femme plus agréable ; mais elle a un regard assuré et scrutateur, qui semble vouloir pénétrer les cœurs, et chercher dans leurs plus profonds replis. Je vous assure que je n'ai jamais été plus déconcertée que par ses regards ; et si je n'avais pas une conscience exempte de reproches, et toute dévouée à notre sainte religion, je craindrais cette fille plus que je ne puis l'exprimer. Qui peut-elle être ?

Très-sainte Mère, je ne puis le deviner. Il me semble que c'est un secret impénétrable. Elle est certainement d'un rang élevé ; ses regards, son maintien, annoncent la noblesse de sa naissance ; je me trompe fort si elle n'est pas riche. Mais, quels événemens peuvent les avoir conduits elle et son père, dans cette forêt, et pourquoi refuse-t-elle obstinément de nous apprendre son nom ? C'est un secret dont vous avez seule le droit d'exiger l'aveu.

Nous verrons, nous verrons, répondit l'Abbesse, certainement il ne doit pas être caché

pour moi ; mais, avec elle, je pense qu'il faut s'éloigner de la route ordinaire. C'est une jeune personne singulière. Petit à petit nous essayerons. Il faut aller doucement ; sa réserve sera plus grande si nous précipitons les questions. Il faut gagner graduellement sa confiance ; mais, quelle preuve avez-vous qu'elle soit riche ? Où peuvent-être ses richesses?

La sœur Marie raconta, que, dans une de ses premières visites, elle lui avoit dit, avec un air de hauteur, qu'elle pourroit reconnoître toutes les attentions et les bontés d'Agnès ; et encore ce matin, ajouta-t-elle, elle insistait sur ce que la bonne femme gardât une servante avec elle, en disant qu'elle voulait en payer la dépense.

Ah ! ah ! dit l'Abbesse, voilà des preuves ; cependant, la première fois que vous la vîtes, elle vous dit qu'elle était sans amis et sans argent. J'entrevois de profonds mystères dans tout cela : encore quelques jours, et je les connaîtrai.

Tout est renfermé, à ce que je pense, dans un petit coffre de cuir rouge, repartit la religieuse : il n'est pas bien grand, à la vérité,

mais il est fort pesant. Je l'avais pris, lorsque l'officieux Louis est venu me l'arracher. Elle l'a donné à la tourière, au moment où je l'ai conduite ici, et je suis sûre qu'elle l'a déjà réclamé.

Bon, bon, dit la supérieure, il ne faut pas tant d'impatience ; je verrai, je verrai quels moyens il faudra prendre avec elle.

La sœur Marie se retira peu satisfaite ; elle haïssait les mystères, et il lui semblait que sa complaisance méritait une entière confiance. Son plus grand plaisir était de connaître la première, les choses qui étaient encore secrètes pour le reste de la maison, et elle ne pouvait pardonner à Hermine de la regarder comme une personne sans importance : la curiosité avait été son premier motif en l'attirant dans le couvent, et elle se détermina à ne point se relâcher dans ses efforts pour déchirer le voile, que cette jeune personne s'efforçait de mettre sur son nom et sur les événemens de sa vie.

Hermine, pendant ce tems-là, avait été conduite à son appartement : elle connaissait trop bien l'intérieur des couvens, pour être

surprise de la triste et misérable apparence de celui-ci ; elle regrettait cependant, dans son cœur, sa petite chambre de la chaumière, où l'amitié des hôtes compensait si bien la simplicité grossière des ameublemens. Hélas! ici elle n'avait aucun dédommagement à espérer.

La sœur Thérèse, en observant qu'elle regardait sa chambre avec un air mélancolique, lui dit : Ma chère enfant, que votre courage ne se laisse point abattre par l'obscurité de ce petit appartement ; l'usage vous le rendra moins désagréable, et j'ose espérer que le bonheur de trouver dans cette maison, quelques cœurs dignes du vôtre, vous rendra plus indifférente à ces bagatelles.

La voix de cette religieuse était douce et harmonieuse. Hermine la regarda, et trouva sa figure encore plus intéressante. Je vous remercie, ma bonne mère, lui répondit-elle ; je n'ai aucune raison pour être difficile. La tristesse de cette chambre correspond à celle de mes sentimens ; car je suis l'enfant de la douleur, et la mélancolie s'est pour toujours emparée de moi.

Ses regards étaient aussi languissans que ses

paroles étaient tristes. La religieuse en fut émue ; elle avait un cœur sans détour, et ouvert aux douces impressions de la sensibilité.

Consolez-vous, ma chère fille, dit-elle, gardez-vous du découragement ; le ciel mesure nos épreuves à nos forces. Exercez votre courage et votre raison pour résister au désespoir, et ne ployez pas sous la mauvaise fortune ; endurez patiemment vos maux ; employez contre eux la force que le ciel vous a donnée, rapportez-vous en à sa bonté. La paix suivra le trouble ; et dans le tems marqué par la Providence, ces maux se changeront en bienfaits. Elle envoie souvent le malheur comme une leçon salutaire, pour guider ses enfans dans les sentiers de la religion et de la vertu, et leur apprendre qu'une ferme confiance en Dieu peut seule produire la paix dans ce monde, et l'éternelle félicité dans l'autre.

L'esprit d'Hermine était trop troublé pour qu'elle pût profiter de cette leçon de morale, mais le son de voix et la douce résignation, que tous les traits de la religieuse exprimaient, correspondait si bien avec ses paroles, qu'elles attirèrent son attention d'une manière irré-

sistible ; elle tira même une consolation momentanée de préceptes qui paraissaient appuyés par l'exemple. Elle allait y répondre avec confiance, quand elle fut interrompue par la sœur Marie ; sa compagne sortit quand elle entra.

A mesure que l'une des religieuses gagnait dans l'affection d'Hermine, elle sentait croître son dégoût pour sa première connaissance, et les discours artificieux, les tendres caresses de la sœur Marie ne purent jamais obtenir, pour retour, qu'une froide civilité et une réserve étudiée. Les avertissemens de la bonne Agnès Berthier, sur l'extrême curiosité de la religieuse, lui avaient fermé le cœur de celle qui en était l'objet ; et tous ses plans, ses systêmes, ses artifices, pour obtenir une confidence, étaient devenus inutiles.

Provoquée par la froide réserve et le peu de retour qu'Hermine accordait à toutes ses politesses, la religieuse, un peu fâchée, lui dit : Je dois vous avertir, Mademoiselle, que l'orgueil et la dissimulation ne réussiront pas dans cette demeure. Ces vices, si communs dans un monde corrompu, doivent disparaître ici. La tristesse, causée par l'affliction, mérite d'être

plainte, et trouvera des consolations parmi nous ; mais un caractère dur et disposé à l'honneur, qui repousse l'affection, rejette les caresses, est insensible à son devoir, et ne sait se soumettre ni à Dieu, ni à ceux qui le représentent sur la terre, ne mérite aucune faveur.

Je dois aussi vous dire que l'ingratitude est un crime impardonnable ; que vous devez vous rappeler que c'est moi qui vous ai procuré ce saint asile ; que sans ma compassion pour votre état de misère et d'abandon, vous n'auriez jamais été reçue ici ; et, en un mot, que j'ai des droits incontestables à votre amitié, à la reconnaissance due aux bienfaits, et à votre entière confiance.

Elle s'interrompit pour prendre haleine ; sa volubilité, sa colère, avaient encore déformé ses traits, naturellement désagréables, et la dureté de son regard acheva d'effrayer la pauvre Hermine, qui tremblait si fort, qu'il lui fût impossible de répondre.

La sœur vit son trouble et en prit avantage : elle pensa qu'elle était insensible à la tendresse, mais non à la crainte.

» Oui, continua-t-elle, après avoir pris sa respiration, c'est à moi que vous devez tout ce que vous avez obtenu. J'ai sauvé votre ame du péché, je vous ai préservée du crime, et je vous ai arrachée à la perdition. Demeurant avec ce jeune Louis, vous abandonniez votre ame à ses propres erreurs et aux tentations d'un homme entreprenant; c'est ainsi que vous étiez entraînée dans le gouffre de perdition. Voilà ce que j'ai fait, et pourquoi l'ai-je fait?

« D'abord, vous êtes un être sans nom; personne ne cache son nom et sa naissance, s'il n'a de bonnes raisons pour rougir de l'un et de l'autre. Et quelle est ma récompense? De l'humeur, de la réserve, de l'ingratitude; quand une conduite différente vous aurait attiré mes égards, mon amitié. Vous auriez trouvé en moi les soins et la protection d'une mère.

» Si vous pouvez, en conscience, approuver votre conduite, c'est bien fait à vous. Je regrette seulement d'avoir offert mon amitié à une personne inconnue, qui en est peut-être indigne. En un mot, vous pouvez trouver en moi une bonne amie, ou courir le risque de me déplaire. Choisissez, vous connaîtrez si

j'ai quelque pouvoir dans cette maison. » En prononçant ces derniers mots, elle sortit de la chambre avec l'air de la fureur, et laissa Hermine prête à succomber sous le poids de sa douleur et en proie à toutes les transes qu'un entretien si cruel peut inspirer à un cœur si sensible.

Elle fut soulagée par une grande abondance de larmes. Oh mon père ! s'écria-t-elle, dans quelle position vous avez laissé votre malheureux enfant ! privée du seul appui de sa jeunesse, de la seule protection qu'elle ait jamais connue ; vous avez eu sans doute, de justes et de sages raisons, en m'imposant ce mystérieux silence, qui me rend ici, un objet de soupçon et d'insulte ; c'est par votre ordre, que je me suis arrachée de la demeure obscure des plus charitables des êtres, pour venir me refugier parmi des personnes attachées à leurs seuls intérêts, sévères, hypocrites, et étrangères à tout sentiment de compassion : mon malheur s'aggravera chaque jour par leurs pénibles réfléxions, et la malignité ne cessera de m'accabler, parce que je suis malheureuse, sans protection, et que je resterai inconnue. Ah ! ajouta-t-elle, en frappant ses mains dans

un mouvement de désespoir ; je prévois toutes les persécutions, qui vont tomber sur moi, dans ces lieux ; tous ces maux étaient bien loin de l'idée de mon père, lorsqu'il m'a commandé d'y rester.

La pauvre affligée était encore dans son chagrin, lorsqu'on vint l'avertir de paraître au réfectoire ; elle fut présentée à toutes les personnes qui étaient à table.

Il y avait seulement dix pensionnaires, quoique la maison fût très grande ; et quand la sœur Marie avait dit qu'elle était très-pauvre, et très-remplie, elle s'était un peu ecartée de la vérité : tout y était dans l'abondance. On ne pouvait pas dire que cette maison fût très-riche ; mais elle n'était pas assez pauvre, pour refuser un asile aux infortunés.

A la vérité, cette communauté était connue par son avarice : l'Abbesse et quelques-unes de ses favorites ne manquaient de rien ; et pendant qu'elles prêchaient la modération et l'abstinence aux autres religieuses, elles mettaient fort peu ces vertus en pratique, dans leur petit cercle particulier.

La sœur Marie était une de ces heureuses

religieuses, admise dans le sanctuaire de l'Abbesse, et elle avait été députée à la maison d'Agnès, lorsque Louis vint chercher du secours, comme la personne la plus capable de connaître s'il y avait de l'avantage pour le couvent, à y amener la jeune étrangère.

On peut se ressouvenir que, dans le premier mouvement, elle n'en fut pas tentée, et s'excusa sur la pauvreté de la maison ; mais lorsqu'Hermine eût repoussé ce mot de charité, dont elle se servait sans cesse avec une air de dignité qui la surprit, elle commença à changer d'idées et de langage : elle rapporta à l'Abbesse que cette jeune Dame avait un air de grandeur, qui attestait la haute naissance, et qu'elle avait des raisons pour ne la pas croire aussi denuée de fortune et de relations, qu'elle affectait de le paraître ; qu'il était naturel de penser qu'elle appartenait à des personnes distinguées, qui pourraient par la suite, être utiles à la maison, et qu'à tout événement, si ses idées n'étaient pas justifiées, il y aurait mille moyens de s'en débarrasser.

Il fut donc déterminé qu'elle serait reçue,

et sœur Marie anticipa le bonheur d'entrer la première dans la confidence, et de participer aux avantages que la maison pouvait attendre d'une semblable personne.

Telles furent les vues, les espérances de la bonne sœur; elle n'oublia point de prendre l'air de piété, d'humilité et de charité, qui devait faire penser que toutes ces vertus composaient son caractère.

Le maintien d'Hermine avait une dignité qui, dans les momens de réserve et de chagrin, pouvait lui donner l'apparence de l'orgueil aux yeux des personnes qui ne connaissaient pas la douceur de son caractère. Cette noblesse était plus fortement imprimée sur ses traits, depuis qu'elle avait conçu de l'éloignement pour le caractère curieux de la sœur Marie. Ce fut cette froide civilité qui renversa le projet favori de cette religieuse; et dans le dépit qu'elle en eût, elle se démasqua aux yeux d'Hermine effrayée, et devint à jamais pour elle un objet d'éloignement et de terreur.

Lorsqu'Hermine s'assit à table, tous les yeux se portèrent sur les siens qui étaient obscurcis par une profonde impression de tris-

tesse, et rougis par les larmes. Quelques-unes de ses compagnes se sentirent émues d'une tendre compassion, quoiqu'elles ignorassent son histoire, mais en la considérant seulement comme destinée à habiter cette maison en qualité de pensionnaire. Deux jeunes personnes lui parurent à peu-près de son âge ; elle les regardait toutes, pendant qu'elles lui adressaient la parole. Une seule attira son attention particulière : elle la regarda une seconde fois. L'air doux et réservé de sa contenance, la régularité de ses traits, frappèrent Hermine ; elle lui parut souffrante et malheureuse. Elle pensa qu'il pouvait y avoir quelque similitude dans leur situation, qui les rendrait chères l'une à l'autre, et que si son cœur choisissait une amie, cette belle personne aurait la préférence sur ses autres compagnes.

Quand on sortit de table, elle fut encore sommée de paraître devant l'Abbesse, qui étant remise de sa première surprise, et tourmentée par la curiosité de la sœur Marie, avait résolu de parler d'abord à Hermine avec douceur ; et si elle la trouvait rébelle à ses desirs, de lui déclarer positivement que son

autorité était telle dans sa maison, qu'il n'était permis à personne d'avoir une volonté qui ne fût pas la sienne.

Hermine la salua respectueusement ; elle la fit asseoir, et d'une voix affectueuse lui proposa quelques rafraîchissemens. La vénérable Dame fit un long discours sur la folie et le péché de nourrir une douleur inconsolable pour un malheur sans remède.

Elle s'appuya de tous les lieux communs dont on se sert ordinairement pour consoler, comme si les raisonnemens pouvaient guérir une ame véritablement blessée. Hélas! que peuvent sur un cœur déchiré, les paroles d'une personne indifférente !

Elle lui représenta qu'elle devait remercier le ciel du bonheur singulier, bonheur dû à l'intérêt de la sœur Marie, qu'elle avait eu d'être reçue dans un asile où la paix et l'harmonie remplissaient tous les cœurs. Elle s'étendit très-longuement sur les louanges de la maison, et du cœur excellent de la sœur Marie, ajoutant d'un ton de charité et d'affection : Je crois que vous n'avez plus aucun parent, aucune relation sur la terre; je ne puis

m'empêcher de vous dire que c'est une chose bien étrange que votre position ; cependant, ma chère enfant, si vous le voulez, vous trouverez en moi une mère, et vous recevrez dans cette maison le même traitement, les mêmes égards, que si vous payez une pension égale à la plus forte de celles que le couvent reçoit.

Les différentes émotions d'Hermine, pendant ce discours, se peignirent sur son visage ; lorqu'elle entendit traiter sa douleur de folie et de péché, son cœur se gonfla ; les pleurs qui coulaient le long de ses joues, prouvaient assez que cette manière de consoler, était très-mal choisie.

A mesure que la religieuse parlait, elle éprouvait une grande variété dans ses sentimens ; mais la conclusion de son discours ennuyeux la surprit et l'offensa.

Je ne sais pas, Madame, qui est-ce qui a pu vous persuader que je ne suis pas en état de payer ma pension? Je n'ai jamais eu l'idée d'être reçue par charité dans votre maison. Il est vrai que je n'ai pas encore demandé quelles sont les conditions ; mais j'ai le dessein, et

grâces au ciel ! le pouvoir de m'acquitter envers vous de tout ce que je pourrai vous devoir.

L'Abbesse, malgré son agréable surprise et son art profond de dissimuler, ne put cacher la confusion que le réponse d'Hermine, et surtout la dignité de sa contenance, lui firent éprouver. Elle ne répondit qu'après quelques minutes qui lui suffirent pour reprendre son ton habituel de flatterie.

Ma chère enfant, dit-elle, je me suis simplement trompée sur votre situation, non que j'en aie été informée; mais jugeant, d'après les malheurs qui vous ont accablée, et la place obscure où vous avez été trouvée, je pensais qu'une grande calamité, ou la perte de sa fortune, avait seulement pu conduire votre père dans cette forêt éloignée, avec une jeune personne aussi délicate que vous me paraissez, et sans aucun domestique. D'après ces apparences, avouez, ma chère enfant, que ma conclusion était raisonnable.

Je vous demande pardon, Madame, votre jugement devait vous paraître juste.

Cette réponse n'était pas encore suffisante,

l'Abbesse affectant de soupirer douloureusement, répartit : « Mon doux agneau, je suis aussi charmée de vôtre candeur, qu'affligée des peines qui vous accablent. Regardez-moi comme une tendre mère, ouvrez-moi votre cœur, donnez-moi votre confiance, et soyez assurée que votre secret sera aussi en sûreté dans mon sein que dans le vôtre. »

Cette demande tira Hermine de ses réflexions. « Quelle confiance réclamez-vous, Madame, dit-elle, et quels sont les secrets dont vous desirez l'aveu ? »

L'Abbesse, un peu étonnée, lui répondit : « Vous savez, ma chère ame, que j'ignore votre nom et votre rang, et vous devez sentir que ce n'est pas mon usage de recevoir dans cette sainte demeure, des personnes sans aucune recommandation, dont personne ne connaît ni le rang ni le caractère. »

Je croyais, Madame, dit Hermine, que le malheur et l'abandon étaient des droits suffisans pour réclamer la bienveillance d'une maison religieuse, et pour encourager l'espérance d'y être admise. Mais, permettez-moi de vous observer que j'ai été invitée, priée

de venir ici, sans l'avoir jamais sollicité. J'avouerai cependant avec franchise, que le desir de mon père mourant était que je me retirasse pour quelque tems dans ce couvent.

« Sûrement, dit l'Abbesse, répondant seulement à ses dernières paroles, il avait pour cela des raisons particulières ; il me connaissait ou m'était recommandé. »

Voilà ce que je ne sais pas, dit Hermine : je ne lui ai jamais demandé les motifs de son choix. J'ai quelquefois pensé que la principale raison avait été le voisinage de l'abbaye de Saint-Hubert, où il comptait lui-même se retirer, s'il eût plu au ciel de prolonger ses jours pour le bonheur de sa malheureuse fille! Mais il est heureux, et je bénis, avec une humble soumission, la main qui m'afflige.

Elle s'arrêta un moment, avec une grande émotion. L'Abbesse attendait en silence, croyant qu'elle allait satisfaire sa curiosité, lorsqu'Hermine ajouta : Voilà, Madame l'Abbesse, tout ce que je puis vous dire. Ceci n'intéresse que moi : mon nom, ma naissance, mes malheurs, resteront cachés dans mon sein : ces particularités ne peuvent intéresser personne,

Je desire être considérée ici comme pensionnaire. Si, d'après ce que je viens de vous dire, vous sentez quelque répugnance à m'admettre, ou si je dois être en but à de mortifiantes réflexions, à d'indignes soupçons ; je ne suis engagée à rien, aucun lien ne m'attache ici, et je quitterai ces lieux, si je ne puis y obtenir une opinion favorable de votre part.

L'Abbesse, surprise et humiliée de trouver tant de dignité et de présence d'esprit dans une fille inconnue et sans appui, chercha de quelles expressions elle pourrait se servir, pour cacher ses véritables sentimens, et elle dit enfin : « Dieu me pardonne, ma chère enfant, si jamais je puis refuser un asile à une personne accablée par de tels malheurs. Fussiez-vous aussi pauvre que vous êtes abandonnée, je ne vous en recevrais pas moins, sur-tout sachant que c'était le desir de votre père. Si vous me connaissiez mieux, vous pourriez lire dans mon cœur que j'admire votre conduite, et cette fermeté d'ame dans une personne aussi jeune. Oui, mon amour, j'approuve très-fort votre prudence ; je suis

bien loin d'une ridicule curiosité, sur-tout, lorsque je puis être utile, et prouver ma charité et ma bienveillance. Je ne me tourmente point des affaires purement temporelles, et je prends peu d'intérêt à ce qui concerne les autres. »

Ce discours dissimulé déplut à Hermine : elle fit une profonde révérence, et allait quitter la chambre, quand l'Abbesse lui cria : Sainte Ursule vous protège! mon enfant, conservez vos secrets ; mon amour et ma protection maternelle vous défendront contre une vaine curiosité!

Hermine la salua encore, en se retirant, et se dit à elle-même : J'observerai votre injonction plus strictement que vous ne le voulez. Vous serez exempte, comme les autres, de toute participation à mes secrets.

Depuis ce tems, sa principale étude fut de lire sur les physionomies, et d'étudier les caractères : elle y trouva quelques distractions à son chagrin et à ses cruels souvenirs ; c'était pendant ses longues nuits, sans sommeil, qu'ils pesaient le plus sur son cœur. Son lit était souvent baigné de ses larmes. Elle s'abandon-

nait alors aux regrets sur le passé, aux craintes sur l'avenir; elle n'oubliait ni Louis, ni Agnès dans ses souvenirs: l'image du premier était accompagnée de regrets sur sa position, si peu digne de son mérite.

CHAPITRE VI.

Le départ d'Hermine avait répandu un nuage de tristesse sur l'esprit de la bonne Agnès et de son cher Louis, que leurs efforts mutuels pour se consoler, ne pouvaient pas dissiper. Leur affection pour elle était si véritable et si tendre, leur amitié était liée à des souvenirs si mélancoliques, qu'elle n'était pas un seul instant éloignée de leur pensée. La bonne Agnès ne pouvait pas pardonner à l'officieuse religieuse de l'avoir arrachée de la chaumière.

Il est vrai, disait-elle, que cette belle et douce fille était déplacée au milieu de nous. La noblesse de sa physionomie annonce sa haute naissance, et sa douce familiarité avec nous en est une nouvelle preuve : elle montre par-là, combien elle méprise cet orgueil qui affecte d'humilier les inférieurs. Je suis sûre qu'elle se trouvait bien ici, et qu'elle y serait encore, si cette fausse et curieuse religieuse ne l'en avoit pas arrachée. A présent que je l'ai perdue, que j'ai perdu mon Joseph, me

voilà devenue un fardeau pour mon pauvre Louis qui est si bon et si sensible, que pour ne pas m'abandonner, il refuse de sortir de cette forêt, où il ensevelit ses talens et les beaux jours de sa jeunesse.

Ces réflexions occupaient constamment l'esprit de la pauvre Agnès. En vain Louis l'assurait-il qu'il était satisfait de sa situation, et que son seul bonheur consistait à lui être utile.

Non, mon fils, disait-elle, je ne puis supporter l'idée de voir vos jours s'écouler dans ce lieu sauvage. Le bon prêtre, la jeune Dame, m'ont dit à quel point votre mérite était supérieur à votre état; ma raison me dit aussi que vous devez connaître le monde, et travailler à vous procurer une autre existence. Tant que votre grand-père a vécu, je n'avais rien à dire, parce qu'il avait plus besoin d'aide que moi-même, et son cœur n'aurait pu supporter sa séparation d'avec vous.

Quoi? dit Louis, m'aimeriez-vous moins qu'il ne faisait? Oh! non, reprit-elle, pressant sa main; non, mon très-cher enfant, le ciel sait que vous êtes le seul bien qui m'at-

tache à la terre ; je vous aime plus que moi-même. Joseph est dans le ciel, il n'y a plus que moi qui aie besoin de secours : mes douze louis sont assez pour moi, avec cette petite cabane, ce petit jardin : voilà une jeune fille qui veut bien rester avec moi. J'ai des voisins qui m'aiment et me respectent, et mademoiselle Hermine ne m'oubliera pas. Non, mon cher enfant, je ne veux point avoir à me reprocher de vous faire perdre votre jeunesse, quand il me reste de quoi satifaire à tous mes desirs.

A peine Agnès avait-elle prononcé ces derniers mots, que l'ecclésiastique entra. Elle l'appela, et lui répéta ce qu'elle venait de dire ; il la seconda aussitôt avec chaleur.

Ma mère, et vous, mon bon père, dit Louis, quelle raison puis-je avoir de sortir de la ligne qui m'est tracée par la nature ; je dois travailler pour vivre. Supposons que, par les instructions de mon digne grand-père, et l'exemple de mon excellente mère, je sois mieux élevé que mes compagnons ; ces petits avantages doivent-ils m'entraîner dans un monde, où dénué d'amis et de secours, ils ne pourront

m'être d'aucune utilité. Que puis-je faire? quel emploi pourrai-je remplir, excepté la servitude?

La servitude, s'écria le père François; non, mon fils, non: la servitude est fort au-dessous de vous. Ecoutez-moi, je connais vos moyens et votre capacité; j'ai de l'attachement pour vous, et je ne puis souffrir que tant de bonnes qualités soient perdues. Si vous aviez eu une sainte vocation pour la vie religieuse, je m'en serais véritablement réjoui; mais vous m'avez assuré que vous n'y étiez pas appelé, et je ne veux pas vous importuner davantage; chacun est libre dans son choix.

Que Dieu vous bénisse, bon père, s'écria Agnès, pour votre générosité.

Le prêtre reprit : Quittez votre métier, prenez-moi pour guide, je vous mettrai bientôt en état d'être un excellent précepteur. J'ai assez d'amis dans le monde, pour que ma recommandation puisse vous être utile. Une fois dans ce chemin, je suis sans inquiétude sur votre avenir. Votre bonne mère a raison; elle a assez pour vivre heureuse, venez habiter avec moi.

Oh! dit Aghès, vous êtes le plus excellent des hommes; jamais on ne remontra un meilleur ami. Cher Louis, n'hésite pas.

Ne me croyez pas insensible à vos bontés, mon père, dit Louis; mais il me semble qu'il y aurait de la folie à penser que je puisse devenir instituteur.

Non, non, reprit le prêtre, vous ne savez pas ce que vous valez, parce que vous n'avez jamais exercé vos talens. J'ai long-tems observé que les semences de vertu et de connaissance, renfermées dans votre sein, n'avaient besoin que de la chaleur de l'amitié pour se développer. Enfin, ayez confiance en moi; et si après trois mois d'étude, vous êtes fatigué de mes leçons, vous pourrez retourner à votre emploi de bûcheron; je vous promets alors de vous rendre à votre mère, à votre forêt, et à votre travail accoutumé.

Père François souriait en disant ces derniers mots. Louis, profondément touché de la bonté de cet excellent homme, demanda une nuit pour réfléchir et pour sonder ses dispositions et ses sentimens, et promit que le lendemain il l'accompagnerait à l'abbaye.

Cette demande ne rencontra point d'opposition. Agnès joignit ses mains, en disant : Bon Dieu ! que la jeune Dame sera contente ! Elle m'a dit bien des fois : Quel indigne emploi que celui de couper du bois, pour un jeune homme aussi aimable, aussi intéressant que Louis ! et alors elle soupirait, la douce créature ; et quand je lui disais avec quelle ardeur il avait toujours travaillé pour nous ; que le ciel récompense son amour filial, disait-elle : cet esprit, ce cœur, honoreraient un trône.

Je vous proteste, mon fils, que ce furent-là ses expressions ; c'est ce qui m'a encouragée à vous proposer mes idées : j'avais toujours pensé, comme elle, que vous étiez très-supérieur à vos compagnons.

« Je vous en prie, bonne mère, arrêtez vos louanges, vous allez tout détruire ; si vous me rendez vain et orgueilleux, je ne serai plus capable de rien. »

Il est vrai, dit le père François, et pour changer de sujet, je vous dirai que j'ai reçu hier un message, pour me rendre auprès de la jeune Dame qui est nouvellement entrée au

couvent. Je me suis hâté de lui obéir; nous avons eu une petite conférence; en vérité, elle me paraît charmante.

Oh! je le sais, je le sais, dit Agnès, c'est un ange de perfection; mais poursuivons, mon père. « C'était, continua-t-il, pour connaître quelle avait été la dépense des funérailles de son père. Elle m'a dit que, dans les premiers momens, son esprit avait été trop troublé, pour pouvoir entrer dans le détail des obligations qu'elle devait à notre charité, mais qu'elle désirait actuellement les reconnaître. Je lui ai dit que les choses étaient arrangées de manière que la dépense ne pouvait la regarder; la maison s'en était chargée, et je ne pouvais lui donner aucune information à cet égard. Elle répondit que cela ne pouvait se passer ainsi, et qu'elle s'adresserait au supérieur. Elle me remercia de la manière la plus aimable, pour les petits services que je lui avais rendus, et me pressa d'accepter un présent. Je reçus, avec plaisir, ses remercîmens, mais je refusai son présent, comme absolument inutile pour moi. Alors elle me pria d'accepter deux louis pour la plus malheureuse

famille que je pourrais connaître. J'ai pris l'argent, afin de remplir son vœu à cet égard. Je vous avoue que j'aurais le plus grand desir de connaître cette jeune personne. Il est certain qu'elle n'est pas aussi pauvre que nous l'avons pensé, et qu'il me semble lui avoir entendu dire d'abord : Savez-vous quelqu'autre chose sur son compte ?

« Non, répondit Agnès, tout ce que je sais, c'est qu'elle est la bonté même, qu'elle est infortunée et malheureuse. Je n'ai jamais eu la présomption de lui faire des questions, parce que ses secrets, si elle en a, n'appartiennent qu'à elle, et doivent être sacrés pour ceux qui y sont étrangers ; s'il pouvait être utile aux autres de les connaître, soyez sûr qu'elle ne les cacherait pas. »

« En vérité, j'ai la même opinion, dit le père François ; je me sens attaché à cette jeune fille, non-seulement par l'intérêt qu'inspirent ses malheurs, mais par cette franchise et cette noblesse d'ame qui se montrent dans toutes ses actions.

Mon Père, m'a-t-elle dit, lorsque je refusai son présent, je suis une malheureus orpheline,

ma destinée est enveloppée de mystères que je ne puis divulguer ; que mon silence ne me nuise pas dans votre opinion. Je vois déjà que j'excite la curiosité dans cette maison ; je dois, peut-être même y redouter la malignité et le dédain. — Je ne veux point provoquer l'une, et je ne souffrirai point l'autre. Je me regarderais, si cela arrivait, comme délivrée de ma promesse, et libre d'agir pour moi-même. Je reconnus la justesse de ses sentimens ; et je l'assurai qu'elle pouvait compter sur moi, toutes les fois que mes services lui seroient de quelque utilité. Telle fut notre conversation ; je la quittai, sentant croître le respect et l'estime que j'avais éprouvés pour elle, dès le premier moment où je la vis supporter avec tant de courage une calamité, sous laquelle une personne de son âge devait être accablée. — Rien peut-il être comparé à la mort soudaine d'un père, parmi des étrangers, et dans un pays inconnu ? »

Les émotions de Louis étoient extrêmes pendant le récit du prêtre ; son cœur était rempli de douleur, en pensant que, si cette aimable personne était malheureuse, et persécutée dans

le couvent, elle quitterait le pays et le voisinage de la forêt.

Il aurait volontiers embrassé le bon père, en entendant la justesse de ses remarques sur Hermine ; et charmé de voir qu'elle avait trouvé en lui un véritable ami, il n'hésita pas plus long-tems de confier sa destinée à un homme si bon et si bienveillant, qui n'avait d'autre intérêt, pour lui être utile, que le plaisir de le servir, en cultivant son esprit, et le rendant capable de s'élever au-dessus de l'état dans lequel il avait passé les premières années de sa vie.

Louis passa la nuit qu'il avait demandée pour délibérer sur la proposition du père François, moins à réfléchir, qu'à se livrer aux brillantes espérances qui commençaient à naître dans son ame. Il fit mille projets plus agréables les uns que les autres ; et ne voyant que le beau côté de tous ses plans, il jeta un voile sur tous les obstacles qui pourraient troubler sa félicité.

Quand le jour parut, il sortit de ce songe enchanteur ; et portant les yeux sur sa chaumière, il se rappela sa naissance, ses premières

occupations; et ses idées prirent en un instant une teinte de tristesse. Après avoir réfléchi quelque tems, il s'écria: « Qui a éveillé en moi ce desir de quitter mon travail accoutumé, et ce genre de vie dont je suis, ou plutôt, hélas! dont j'étais content; si j'ai quelquefois égaré mes pensées sur les scènes du monde, que je ne connais pas, je n'avais du moins jamais senti naître cette ambition qui m'arrache aujourd'hui à l'obscurité de ma situation.

Quelle folie s'était emparée de moi! Comment ai-je pu me livrer à des espérances si fort au-dessus de ma naissance? Les flatteuses bontés du père François, ont produit un cruel effet sur ma faible intelligence, puis qu'en un moment j'ai pu oublier l'immense distance qui me sépare de l'objet de mon respect et de mon adoration.

A présent ma tête est troublée, mon cœur oppressé. — Il faut que j'étudie? Mais puis-je profiter des leçons du bon père François, quand toutes mes facultés sont dérangées? — Et pourquoi dois-je étudier? Puis-je jamais espérer de percer l'obscurité qui m'environne? Quels succès, quelle fortune même pourraient

faire disparaître la barrière insurmontable qui s'élève entre la charmante Hermine et le pauvre Louis ? Oh non ! j'ai été entraîné par de flatteuses erreurs ; mais ma raison, mon amour même, cet amour pur et respectueux, me défendent de souhaiter qu'elle puisse s'abaisser jusqu'à moi !

L'opinion favorable qu'elle a témoignée sur mon compte, était seulement l'effet de sa reconnaissance pour les petits services qu'elle a reçus dans cette chaumière ; et c'est à la seule bonté de son cœur, que j'ai dû ces tendres regards et son aimable compassion, lorsqu'elle me crut frappé d'un mal subit. Hélas ! ces marques de sensibilité m'ont fait perdre la raison. Ah ! si elle connaissait ma présomption, et qu'elle pût penser que j'ai encouragé une espérance aussi vaine, combien ma témérité lui paraîtrait méprisable ; elle me retirerait cette faveur et cette bonté qui sont mes seules consolations, puisque j'ai perdu le bonheur.

« Non, ajouta-t-il, en quittant sa chambre, je ne veux pas me livrer à l'étude, je végéterai toute ma vie dans cette forêt ; je passe-

rai mes heures de repos dans le vieux château : là je m'occuperai du seul objet qui puisse jamais toucher mon cœur : ma présomptueuse espérance restera inconnue, et je ne tenterai point de ridicules efforts, pour m'élever au-dessus de l'état que la Providence m'a destiné. »

Après avoir pris cette résolution, Louis parut devant sa grand'mère ; sa joie, ses espérances sur la fortune prochaine de son enfant, avaient occupé son esprit et chassé le sommeil, sans qu'elle s'en apperçût. Mais lorsqu'elle considéra l'expression de chagrin empreinte sur sa physionomie, son cœur fut serré et sa joie se changea en tristesse.

« Mon cher Louis ! » furent les seuls mots qu'elle put prononcer. « Déjeûnons, ma bonne mère, je vous apprendrai ensuite le résultat de mes réflexions de la nuit. »

« Mon Dieu, mon enfant, vous m'effrayez par la gravité de vos regards. Seriez-vous moins sensible qu'hier au soir, aux bontés du père François : si vous refusez ses offres, par considération pour moi, vous rendrez mes jours malheureux, et vous me ferez souhaiter que ma mort vienne bientôt vous délivrer

d'un fardeau , qui vous enchaîne à un travail indigne de vous. »

Louis vivement ému par les paroles et l'altération des traits de son aïeule , s'efforça d'expliquer ses sentimens , et de déclarer que la résolution qu'il avait prise , était l'effet de ses réflexions, et ne la concernait en rien. Elle était le résultat de l'examen sincère qu'il avait fait de ses dispositions , qui ne répondaient en rien aux idées que la partialité d'une mère et l'amitié du bon religieux lui avaient fait concevoir. Et il conclut en disant qu'il ne la quitterait jamais.

Agnès s'appuya sur sa chaise , leva les mains et les yeux au ciel , un nuage de tristesse couvrit tous ses traits , tandis que Louis s'empressait avec affectation de préparer le déjeûner.

Enfin elle lui dit : « Puisque vous ne voulez pas vous conduire par nos avis , et que vous pensez si défavorablement de vous-même , faites-moi le plaisir, mon cher fils, de me conduire aujourd'hui au couvent. — Laissez-moi consulter mademoiselle Hermine , — c'est la bonté même , — elle a plus de sagesse et de connais-

sance du monde que nous ne pouvons en avoir : — quelle juge entre nous deux, et que son avis vous détermine. »

Lisant dans les yeux de Louis combien cette proposition l'agitait, elle répéta sa demande avec tant d'instance et d'affection, qu'il lui fût impossible de résister plus longems à ses desirs, et promit de l'accompagner.

Elle en fut enchantée; et le déjeûner etant ini, elle appella Jeannette, afin qu'elle l'aidât à s'habiller décemment pour une telle visite, qu'elle était trés-pressée de faire, indépendamment des intérêts de son fils. Louis craignait que le chemin ne fût trop-long pour ses forces; mais elle ne voulut entendre aucune objection. « La bonne volonté, mon cher enfant, me donnera la force de suivre une si douce fantaisie. »

Il n'avait rien à opposer à ce desir : ils partirent donc de bonne heure, tous deux agités par des pensées bien différentes; ils souhaitaient également de voir Hermine : l'impatience d'Agnès était causée par une véritable affection sans aucun mélange de crainte; elle était sûre que la jeune Dame appuyerait son

opinion. Louis, au contraire, connaissant la nature de ses sentimens, rougissant de leur témérité, craignait et desirait de la revoir ; il savait trop bien que chaque entrevue ajoutait une nouvelle force à une passion qu'il avait tant de peine à surmonter, et augmentait ses difficultés et ses regrets.

La pauvre Agnès, avant d'arriver au couvent, sentit plus d'une fois que la force ne répond pas toujours à la bonne volonté ; elle disait souvent : « Que ce chemin est long ! » Ou bien : «Est-ce que nous ne pourrions pas aller à travers ce bois ? Quand Louis lui demandait si elle était fatiguée, elle répondait que non, quoiqu'elle pût à peine se soutenir. Enfin, quand ils arrivèrent, et qu'elle fut entrée dans un petit parloir, elle fut obligée de prendre quelques rafraîchissemens pour se remettre.

« Je vous avais bien prévenue de cette fatigue, ma chère mère, » dit Louis. « Me voilà arrivée, » répondit-elle, « tout est oublié.

Hermine entra dans cet instant, et se précipita dans ses bras. « Ma bonne, ma chère mère, que je suis heureuse de vous voir ! »

Agnès la pressa contre son sein ; ses larmes l'empêchaient de parler, Hermine les essuya doucement avec son mouchoir, en disant : Quelle peine vous avez prise ! quel long chemin pour vous ! puis se tournant vers Louis, et lui présentant la main : Mon bon ami, lui dit-elle, j'ai bien du plaisir à vous revoir, j'ai de grandes obligations à votre mère et à vous.

Louis la salua respectueusement ; les vives émotions qu'il éprouvait, ne lui permettaient pas de s'exprimer : elle n'était pas non plus parfaitement tranquille ; l'agitation de son cœur, la rougeur de ses joues, chaque fois que ses yeux rencontraient les siens, l'obligèrent de se tourner vers la bonne Agnès, qui un peu remise de sa fatigue, et charmée de revoir l'aimable Hermine, lui parla bien vîte de ce qui touchait le plus son cœur, les projets de son cher enfant.

Elle lui raconta les bontés du père François, ses vues à elle-même, et la folie de Louis, qui refusait d'y adhérer. « Il veut empoisonner le reste de mes jours, en me rendant impatiente et chagrine. Je desirerai la mort, et je ne prendrai plus aucun soin de mon existence,

car je sais bien que c'est pour rester près de moi, qu'il refuse son bonheur ; son travail ajoute à notre aisance, et il veut attendre ma mort, pour quitter la forêt. »

Louis fut très affecté par la tendresse de sa grand'mère, il demanda à être entendu à son tour. Il redit tout ce que sa modestie et le sentiment de son peu de mérite lui avait inspiré ; il finit par observer qu'il se perdrait un tems considérable en épreuves, avant que le père François fût convaincu de son incapacité à profiter de ses bontés.

C'est à vous, ma chère Dame, dit impatiemment Agnès, à décider entre nous ; vous pouvez juger Louis beaucoup mieux que moi, vous êtes assez bonne pour vouloir bien dire que vous m'aimez, et nous vous choisissons tous deux pour arbitre

Hermine fut aussi surprise que satisfaite d'apprendre qu'il s'offrait une aussi heureuse occasion d'arracher Louis à son obscurité, et de développer ses talens naturels, qu'elle avait jugés très-distingués. Elle leur dit qu'elle se regardait comme peu capable de prononcer sur une pareille matière, manquant elle-même

des connaissances et de l'expérience nécessaire pour en juger ; que cependant, la conformité de ses opinions, et de celles du religieux, l'encourageait à dire à Louis, qu'il ne devait pas refuser des avantages qui pouvaient lui être très-utiles, et qui, dans aucune circonstance, ne pouvaient être nuisibles.

Je crois que vous êtes dans l'erreur, quand vous regardez comme perdu, le tems employé à vous instruire ; je suis persuadée que, pendant ces heures passées à étudier avec le digne père François, vous travaillerez utilement pour vous et vos amis. Les difficultés que votre modestie regarde comme insurmontables, ne naissent que du peu d'habitude que vous avez eue jusqu'ici d'exercer vos talens ; et quant à votre bonne mère, vous pouvez la voir chaque jour, et n'ayez pas d'inquiétude, elle ne manquera pas des douceurs que votre travail pouvait lui procurer. Non, soyez assuré que cela ne peut être, et qu'elle a une bonne amie qui s'occupera d'elle.

Ah ! Madame, dit Louis, vous êtes bonne, trop bonne ; et l'opinion que vous avez de mes faibles talens, est beaucoup trop forte,

Je vous promets de me laisser diriger par vous ; je ne m'oppose plus aux soins généreux du respectable père François, puisque vous avez décidé que je dois les accepter.

Il est loin de moi, dit Hermine, en rougissant, de m'arroger le droit de décider, ou de diriger même un choix qui pourrait vous déplaire. J'exprime simplement mes idées ; elles s'accordent avec les vœux de votre mère, et les avis de vos amis ; mais qu'elles n'influent en rien, je vous en prie, sur votre conduite ; et si votre cœur se révolte contre un projet imaginé pour votre bonheur, personne n'a le droit de décider pour vous.

Mon cœur, Madame, répondit Louis, ne peut se révolter contre votre jugement uni au desir de mes amis. Je n'ai plus d'objections à faire, et je me soumets implicitement à tout ce que le bon père ordonnera.

Que le ciel soit béni, s'écria Agnès ! mes vœux sont accomplis. Vous ne savez pas, mon cher Louis, combien de fois votre grand-père et moi avons déploré l'obscurité de votre vie ; mais, que pouvions-nous faire ? Aujourd'hui tout est bien, bénissons-en le saint prêtre ; le

ciel lui a inspiré l'idée de nous rendre service.

Les transports d'Agnès surprirent également Hermine et Louis ; ce dernier était très-affecté Ma bonne mère, dit-il tendrement, quelque soit ma future destinée, jamais vous ne me trouverez ingrat à tant de bontés et de tourment, pour assurer mon bonheur.

Tout était arrangé à leur mutuelle satisfaction. Agnès fit mille questions relatives à sa jeune amie : elle était inquiète de savoir comment elle se trouvait dans cette maison ? Hermine répondit avec réserve et avec l'air de contentement : elle ne voulait point chagriner Agnès, en lui disant la vérité, ni troubler la joie dont son ame etait remplie, en pensant au bonheur futur de son cher enfant.

Louis qui avait remarqué plus attentivement la jeune personne, avait distingué qu'elle faisait effort pour paraître satisfaite de sa situation : cette découverte remplit son ame d'une tristesse, qui se peignit dans ses traits. Hermine s'en apperçut : elle le regarda, et lui parla avec une bonté qui pour un instant le rendait heureux.

Il était tems de se retirer : on se sépara avec répugnance ; mais les lois de la maison, ne permettaient pas de prolonger plus longtems cette douce conférence, et après de tristes adieux, et de nouvelles assurances d'attachement, Agnès s'avança vers la porte, essuyant des larmes qu'elle ne pouvait retenir ; Louis la suivait lentement, quand il se retourna subitement, cédant à un sentiment impérieux, il arracha de dessus son cœur, la petite boite si précieuse pour lui, et dit avec un profond soupir : Je crois, Madame, que ce bijou vous appartient, je l'ai trouvé dans la chapelle.

Hermine remarqua son émotion, et la place d'où il l'avait tiré ; puis avec un doux sourire elle repoussa, en rougissant, la main qui lui présentait la boite, et dit : Elle m'a appartenue ; mais si vous voulez accepter une semblable bagatelle, vous m'obligerez en la gardant.

Mille, mille remercimens, s'écria-t-il, en la couvrant de baisers et la replaçant dans son sein, je ne la veux plus quitter tant que je respirerai ; et la saluant avec respect, il rejoignit sa mère.

CHAPITRE VII.

HERMINE, en sortant du parloir, rencontra la jeune personne qui avait attiré son attention, lorsqu'elle fut admise, pour la première fois, dans la communauté; elle l'avait souvent considérée depuis avec un intérêt toujours croissant; mais elle n'avait jamais pu trouver le moment de lui parler, étant sans cesse suivie et veillée par la sœur Marie, qui épiait tous ses mouvemens.

Elles se saluèrent; l'air d'agitation d'Hermine, que les transports de Louis avait émue, attira les yeux de la jeune novice. Cette jeune personne portait déjà le voile et, devait prononcer ses vœux dans peu de mois.

Etes-vous incomodée, lui demanda-t-elle, doucement? Non, repondit Hermine, mais je suis affligée d'avoir quitté une bonne et digne femme qui m'aime à ce que je crois; car pour une infortunée comme moi, sans parens, sans amis, une personne sensible est un trésor inestimable, qu'on ne peut quitter sans un sincère regret.

« Je pense comme vous, répondit la novice ; un bon cœur est d'un prix inestimable. Vous êtes, dites-vous, sans amis, sans parens ! quelle similitude dans nos situations. --- Je vous crois Française. -- Je suis Anglaise. -- Hélas ! Je ne reverrai jamais ma patrie.

Hermine attendrie prit sa main en la regardant tendrement ; en ce moment la surveillante sœur Marie arriva.

Sainte-Marie ! qu'est-ce que tout cela ? Des pleurs, des embrassemens, de la mélancolie, voilà de belles scènes en vérité. Allez dans votre chambre, mademoiselle Hermine ; et vous, dit-elle à la tremblante novice, suivez moi ; je suis heureusement venue mettre fin à ce triste drame.

L'esprit d'Hermine se révolta contre cette impertinence. Est-on criminelle dans ce couvent, dit-elle en élevant la voix, pour se parler lorsqu'on se rencontre ? Par quel motif nous défendez-vous une conversation innocente ? et devons-nous supporter l'insulte sans l'avoir méritée ?

L'Abbesse répondra à cet interrogatoire, dit la religieuse en colère. Allez-vous en plaindre

à elle ; et saisissant la main de la pauvre novice qui tremblait de crainte , elle l'entraîna dans les cloîtres , et laissa Hermine surprise , fâchée et extrêmement affligée d'avoir été la cause du traitement fait à cette jeune personne, pour laquelle elle se sentait un véritable intérêt. Sa répugnance pour le couvent , et son dégoût pour l'insolente et hypocrite sœur Marie s'acrurent extrêmement par cette scène. Elle n'alla pas néanmoins se plaindre à l'Abbesse ; elle avait déjà éprouvé , dans plusieurs occasions , l'influence que la sœur Marie avait sur elle , la parfaite conformité de leurs sentimens et l'intelligence qui régnait entre elles. Elle savait qu'il n'y avait rien à espérer de sa justice ; elle détestait sa tendresse affectée , et la duplicité qui se lisait dans chacune de ses paroles et de ses actions.

Elle voyait croître à tout instant la curiosité des deux religieuses. Leurs efforts redoublaient pour pénétrer dans ses secrets. Sa réserve , sa froideur , l'avait rendue un objet de soupçon , de haine et de jalousie. Il était évident qu'on avait interdit aux autres sœurs et aux pensionnaires toute société avec elle. On ne l'avait

pas encore laissée un instant seule ; et la vigilante sœur Marie, suivait tous ses pas, soit dans la maison, soit dans les jardins.

Il paraissait très-extraordinaire à Hermine, qu'une jeune Anglaise fût envoyée au couvent de Sainte-Ursule, dans la forêt des Ardennes, pour y être religieuse. Ses pleurs, le ton d'affliction dont elle avait prononcé le peu de paroles qu'elle lui avait adressées, la persuadaient que le sacrifice qui se préparait, n'était pas vivement desiré par l'infortunée novice ; mais qu'elle cédait à la nécessité ou à la force.

Profondément occupée de ces tristes pensées, Hermine marchait lentement le long des cloîtres, lorsqu'elle rencontra la sœur Thérèse, dont elle avait remarqué les manières douces et polies. Elle lui paraissait bien différente de l'Abbesse, et du reste de la communauté. Vous me semblez troublée et affligée, lui dit la sœur ; ma chère enfant, prenez courage : vos malheurs, de quelque nature qu'ils puissent être, ne sont pas sans remède. Observez mon avis, paraissez plus sereine, et repoussez par-là les soupçons de la méchanceté. Vous recevrez ma visite quelque soir ;

soyez discrète et obligeante ; cet effort vous coûtera peu, et il peut être essentiel à votre repos.

Avant qu'Hermine eût pu répondre, la religieuse était loin d'elle, et la sœur Marie la joignit, en disant : Je vous croyais dans votre chambre. Qu'attendez-vous donc ici ? Hermine se rappela les paroles de la sœur Thérèse, et répondit doucement : Je ne cherche rien, je n'attends personne, je me promène dans ces cloîtres, et je n'imaginais point qu'on pût le trouver déplacé. J'obéis à votre desir ; et, la saluant, elle retourna dans sa chambre.

Egalement étonnée et charmée par cette douceur inattendue et cette soumission apparente, la sœur se complimenta intérieurement d'avoir à la fin subjugué cette orpheline, cette fille sans appui, qui montrait un esprit si orgueilleux.

Ah ! se dit-elle, d'un ton triomphant, la sévérité est, je le vois bien, la meilleure méthode pour réduire un cœur obstiné. Cette simple novice lui aura raconté quelqu'histoire propre à la disposer à la crainte ; et

la manière dont j'ai usé de mon pouvoir sur la tremblante fille, aura produit son effet sur celle-ci. Oui, ma chère petite, je ne négligerai rien pour augmenter vos craintes, jusqu'à ce que vous compreniez que votre véritable intérêt est de me confier tous vos chers secrets.

Elle était charmée, en contemplant le succès de son adresse, et jouissait d'avance de l'heureux moment où elle obtiendrait la confidence si desirée. Elle résolut, pour atteindre ce but, d'établir dans l'esprit d'Hermine, par cet adroit mélange de douceur et d'autorité, l'idée du pouvoir et de l'empire qu'elle avait dans la maison, et de lui persuader qu'il était important pour elle de se faire une amie de la sœur Marie.

Hermine s'était retirée dans sa chambre, très-reconnaissante des bontés de la sœur Thérèse, et extrêmement occupée de la jeune Anglaise ; mais, ni l'une ni l'autre ne pouvaient lui faire oublier les adieux de Louis.

Ses transports l'agitaient et la confondaient. Ses propres sentimens lui paraissaient inexplicables ; elle rougissait, et sentait un se-

cret plaisir qui était combattu par l'inquiétude et le chagrin, en pensant à leurs positions mutuelles. Son amour-propre se révoltait contre l'indulgence qui lui rendait agréables l'admiration et la tendresse de Louis.

Cependant, dit-elle, en soupirant involontairement, la bonté de son cœur, la juste estime que j'ai pour ses talens, et la reconnaissance que je lui dois, justifient mon intérêt pour son bonheur, et mon desir de le voir cultiver son esprit.

Je puis m'affliger de sa basse naissance, de l'état de bûcheron, qui lui convient si peu; et sûrement, je ne suis pas répréhensible, quand j'éprouve un véritable plaisir, en pensant que ses talens naturels vont se développer par l'instruction, et qu'ils lui donneront alors la faculté de quitter sa vie obscure, pour en mener une plus heureuse et plus honorable. Non, certainement; je ne fais pas le moindre mal, en me plaisant à ces douces idées, et je dois cette reconnaissance aux bontés que sa mére et lui ont eues pour moi.

S'étant tranquillisée sur la nature de ses sentimens, en les attribuant à la reconnais-

sance, elle ne s'examina pas aussi scrupuleusement sur le motif qui l'avait engagée à rendre à Louis la petite boîte, qu'il replaça sur son cœur, ni sur les émotions qu'elle avait éprouvées, en voyant le transport de joie qui avait accompagné ce mouvement. Était-ce la reconnaissance qui agissait sur leurs deux cœurs? et pouvait-on condamner un sentiment si louable ?

C'est ainsi que les jeunes esprits, qui ne connaissent pas encore le monde et ses artifices, se trompent trop souvent eux-mêmes, en encourageant leurs sentimens, comme un tribu dû au mérite, ou comme un acte de justice rendu à des vertus qui n'éxistent souvent que dans leur propre imagination.

Hermine ne vit point son danger ; elle avait été instruite dès son enfance, à connaître les avantages d'une haute naissance, et a regarder comme immense, la distance qui sépare un paysan, d'une personne de qualité.

L'orgueil de la naissance, et le mépris pour les classes inférieures de la société, avaient été imprimés dans son esprit par les serviles gouvernantes qui avaient élevé son enfance ;

le rang distingué de sa famille, et l'adulation dont elle avait été l'objet au couvent, l'avaient confirmée dans ce préjugé. L'Abbesse et les religieuses, que son père comblait de présens, à qui il payait une forte pension, lui montraient une distinction flatteuse, faite pour égarer un esprit jeune, et sans expérience.

Hermine avait heureusement reçu de la nature, une douceur de caractère qui détruisit les mauvais effets d'une indulgence aussi mal placée, et d'une préférence si dangereuse.

Elle sentait les avantages d'une grande naissance, et en soutenait la dignité : elle put quelquefois paraître haute, mais elle n'offensa jamais personne : sa gaieté, sa bonté, et l'aimable desir de voir tout le monde heureux, tempérait cette disposition à la fierté, et semblait annoncer, quoique sans familiarité, que la dernière personne du couvent, pouvait réclamer ses secours, si elle était malade, opprimée ou malheureuse.

Elle était généralement aimée pour sa générosité et sa bienveillance, en même-tems qu'elle excitait la jalousie de quelques-unes de ses compagnes, que la préférence

marquée des religieuses pour Hermine, mortifiait trop sensiblement. Cette injuste distinction accordée trop souvent dans les maisons d'éducation, à la richesse et à la naissance, est la source de mille passions, et est ordinairement suivie des effets les plus fâcheux.

Elle fait naître l'orgueil, la vanité, l'indolence : elle engendre la haine, la malice et l'envie : elle engourdit toutes les facultés, abat les cœurs sensibles, éteint la vivacité, et tue l'émulation. Car, quel est l'enfant qui s'efforcera de mériter l'approbation, si le rang et la fortune obtiennent seuls les louanges et l'attention.

L'éducation d'Hermine lui avait donné une si haute idée de l'importance des rangs et des titres, que les malheurs de sa famille, son abandon, son dévouement absolu, ne lui avaient pas fait oublier les distinctions et les honneurs qu'elle était habituée à recevoir.

Dans le premier moment, où, accablée de douleur par la mort de son père, elle se trouva seule parmi des étrangers, dans un pays inconnu, ignorant même si elle avait quelques moyens d'y subsister, l'orgueil de sa nais-

sance et tous les honneurs du monde disparurent à ses yeux. Atterrée, humiliée par de tels coups, elle ne sentit plus que l'affliction la plus tendre. Nous l'avons vue, à peine rendue à la vie, par les attentions d'Agnès et de son fils, reprendre son caractère de dignité pour répondre aux offres fastueuses d'une hypocrite charité, et forcer ainsi la religieuse à changer de langage.

La fierté et l'esprit d'Hermine vinrent à son secours, pour réprimer l'indulgence qu'elle avait d'abord accordée aux sentimens que son cœur commençait à éprouver pour Louis.

Elle fut d'abord alarmée de la favorable impression qu'il avait faite sur son esprit; car son cœur, elle en était bien sûre, était parfaitement libre; mais s'étant réconciliée avec la nature de ses sentimens, et les ayant attribués à la reconnaissance, elle fut entièrement rassurée, et pensa qu'elle porterait l'ingratitude au comble, si elle mettait moins d'intérêt au bonheur d'une personne qui en méritait autant.

Combien de jeunes personnes sont disposées à se tromper elles-mêmes, en suivant le

penchant de leur cœur ? Lorsqu'il est sans expérience, il en impose facilement à leur jugement. Combien on doit plaindre celles qui joignent à ce malheur, celui d'être privé d'une bonne mère, le guide le plus sûr pour conduire les femmes à la sagesse et au bonheur !

La pauvre Hermine avait été privée des soins maternels, dès ses plus tendres années: elle ne pouvait se rappeler, sans le plus sincère regret, cette tendre mère qui la pressait souvent sur son sein, et l'inondait de ses larmes ; elle se souvenait du jour où elle fut arrachée de ses bras, et laissée presque sans vie. Elle tressaillait encore, en se retraçant celui où on vint lui apprendre qu'elle l'avait perdue pour jamais. Ces scènes étaient gravées dans sa mémoire. Le tems avait diminué sa tristesse : la tendresse de son père lui avait depuis rendu sa sérénité ; mais sans détruire ses souvenirs.

Hermine rassurée sur sa situation, à l'égard de Louis, tourna ses pensées sur elle-même. L'avis de la sœur Thérèse avait eu son effet momentané, lorsqu'elle rencontra la surveillante sœur Marie ; mais à peine fut-elle seule,

que pensant à sa déplaisance pour cette femme à qui elle avait bien de la peine à montrer de la civilité, et qui exigeait du respect, elle blâma sa faiblesse, et fut fâchée contre elle-même d'avoir supporté si patiemment son insolence. Non, dit-elle, je déteste la duplicité ; je ne puis la traiter avec respect, ni même avec une complaisance apparente. Tout ce que je puis faire, c'est de l'éviter. S'il faut absolument lui parler, ce sera avec une froide politesse, et en tâchant seulement de ne pas l'offenser.

Un soir, lorsqu'elle croyait toute la communauté endormie, après avoir passé plusieurs heures dans de tristes réflexions, la cloche du couvent sonna la dernière heure, et elle se préparait à se coucher, lorsqu'un petit bruit à sa porte la frappa. Elle n'en fut point intimidée, et l'ouvrant avec précaution, elle vit entrer la sœur Thérèse. Oh ! ma chère mère, dit-elle, que vous êtes bonne !

« Mettez-vous dans votre lit, mon enfant, dit tout bas la religieuse, je veux vous parler un moment ; Hermine obéit, et la sœur continua. »

« Dès le premier moment où je vous ai vue, vous m'avez inspiré un véritable intérêt ; vos malheurs que j'ai, par hazard, entendu raconter à l'Abbesse, de la manière la plus sinistre, m'ont touchée. Il me parait que vous êtes obligée de rester deux ans dans cette maison, et je voudrois que vous pussiez passer ce tems de la manière la moins désagréable ». Hermine voulut l'interrompre pour la remercier. Ne dites rien, ma fille, continua la religieuse, écoutez-moi :

Il n'y a que deux ans que nous sommes gouvernées par l'Abbesse que vous voyez ici ; celle qui la précédait était un ange : elle avait toutes les vertus qu'une créature humaine peut posséder. C'était une française, d'une noble naissance ; mais c'était le moindre de ses titres à nos respects et à notre amour. Elle était adorée de tous ceux qui pouvaient la connaître, et apprécier sa bonté et la sainteté de sa vie ; révérée et crainte de toutes celles même qui se sentaient incapables de l'imiter. Hélas ! quel changement ! c'est notre devoir de nous soumettre à la volonté du ciel.

Ici la bonne religieuse prit son chapelet,

et fit le signe de la croix, puis reprit son discours. Notre supérieure actuelle fut tirée d'un autre couvent : on lui permit d'amener avec elle trois religieuses, ce qui était une innovation aux règles de la maison ; mais la volonté de l'évêque interdit toute réclamation.

La sœur Marie est une de ces religieuses, et la première confidente de l'Abbesse ; son pouvoir est à-peu-près le même par son influence sur son esprit.

J'ai appris que vous aviez offensé cette puissante religieuse, et je suis fâchée de vous dire qu'elle est sévère, méchante et vindicative. Ce sont d'affreuses passions, ma chère, même parmi les habitans du monde ; mais dans une maison religieuse, elles sont aussi intolérables que dangereuses.

Ne me demandez pas comment je suis si bien informée ; qu'il vous suffise de savoir que je connais tous leurs desseins contre vous.

« Des desseins contre moi, s'écria Hermine ! »

« Ecoutez-moi, ma chère fille, elles sont

déterminées à pénétrer dans vos secrets. — Elles trouvent, qu'enveloppée dans une froide réserve, vous êtes aussi insensible aux reproches qu'aux caresses. Elles sont résolues d'employer la force. — On vous intimidera d'abord sous divers prétextes, et elles n'en manquent jamais. Qui oserait ici mettre en question, ou s'opposer à la volonté de l'Abbesse?»

« Malheureusement vous leur avez dit que les ordres de votre père vous fixaient ici; ce sera une raison pour vous y retenir, quelque soit votre volonté pour en sortir. Elles ne vous accordent pas la libre disposition de votre personne. Je sais que vous paraîtrez demain chez l'Abbesse, et qu'en vertu d'une autorité qui n'admet point d'appel, on vous demandera une confidence entière. Si vous la refusez, on doit se saisir d'un petit coffre qui vous appartient; il sera porté chez l'Abbesse, visité avec soin, et probablement mis en sûreté. »

« Grand Dieu! s'écria Hermine! cette maison est-elle l'asile de la piété, ou l'antre de la fourberie et de la persécution. »

« Ecoutez, dit encore la religieuse; cette conférence aura lieu demain en sortant du

réfectoire ; je l'ai entendu dire ce soir. Le père François doit venir dans la matinée : il est pieux et humain, et je suis sûre qu'il sera bien aise de vous rendre service. A dix heures, il sera ici : trouvez-vous sur son chemin, et demandez à lui parler en particulier ; il ne vous refusera pas, et l'Abbesse elle-même ne peut vous défendre de communiquer avec ce révérend père. »

« Si vous avez quelques papiers importans ou quelqu'autre chose que vous vouliez soustraire à la vue ; mettez-y votre cachet et remettez-les au père François, sans exprimer aucune crainte, aucun doute, sans lui parler de l'Abbesse, ni du conseil que je vous donne. Si elle pouvait jamais savoir que j'ai découvert son secret, ma punition serait sévère, et je ne doute pas que vous n'eussiez beaucoup à souffrir. »

« Adieu, mon enfant, je ne puis rester plus longtems ; regardez-moi comme votre amie, comme l'amie des malheureux : ne provoquez jamais la méchanceté de vos ennemis, supportez et dissimulez. La politesse ne coûte rien : soyez réservée, mais douce et

respectueuse. — C'est ainsi que vous confondrez leurs desseins. Adieu, que la protection du ciel vous accompagne ! Elle sortit doucement de la chambre, et laissa Hermine étonnée et occupée à réfléchir sur cette confidence.

Elle vit qu'il n'y avait pas de tems à perdre ; qu'il fallait agir plutôt que de réfléchir, et travailler à tromper l'impertinente curiosité qui la poursuivait. Elle sortit du lit, s'habilla à la hâte, et tira l'important petit coffre, le dépôt sacré que son père y avait déposé, quelques autres papiers et effets précieux, fit un paquet du tout et le cacheta, pour le remettre dans les mains du père François, afin qu'il ne pût être ouvert et réclamé que par elle seule.

Elle écrivit ensuite quelques lignes à Agnès pour lui apprendre ce qu'elle avait fait, et la prier d'en informer Louis, et de conserver sa lettre comme une nouvelle preuve du dépôt qu'elle avait confié au bon prêtre. Elle fut presque fâchée, lorsqu'elle eût écrit cette lettre. Elle semblait annoncer une sorte de défiance dans la vertu du père François ; cependant elle vivait avec des personnes si intéressées, si

artificieuses, qu'elle crût devoir prendre toutes les précautions que la Providence lui suggérait.

Après avoir fini cette lettre, elle se remit dans son lit, mais elle ne put dormir. Elle attendait le bon père longtems avant qu'il arrivât.

Elle commençait à être inquiète et impatiente lorsqu'il parût. Il n'y avait que deux religieuses lorsqu'il passa près du lieu où elle était. Elle s'approcha, en lui disant : Je desire vous parler actuellement, mon père. Il la regarda avec surprise ; et prenant sa main, il la suivit dans sa chambre.

Elle ne perdit point de tems. Vous voyez, dit-elle, une malheureuse orpheline, qui réclame, au nom de Dieu, votre compassion et votre protection. Mes droits sont sacrés pour votre ordre, et je me confie entièrement à votre foi et à votre justice. En présence de ce Dieu qui est le père des orphelins et le juge de tous les hommes, je vous remets ce dépôt pour qu'il reste entre vos mains dans l'état où il est, sans que personne en ait connaissance jusqu'à ce que je le réclame. Que répondez-vous, mon père ?

Le père aussi étonné de l'air solennel qu'elle avait pris en prononçant ses paroles, que de la chose en elle même, resta un moment sans parler; mais se remettant, il prit les papiers d'une main, et plaçant l'autre sur son cœur, il leva les yeux au ciel, en disant : En présence de l'Éternel, je m'engage solennellement de ne rendre qu'à vous ce sacré dépôt. Oui, ma fille, telle est ma confiance en votre honneur et vos principes, que je ne me fais pas de scrupule de le recevoir et d'engager ma foi pour votre service.

Le ciel vous récompensera, dit Hermine; permettez-moi de compter sur vous, comme sur un parent, sur un ami. Que personne ne sache ici, la confiance que j'ai mise en vous; je crois, mon père, que ma conduite justifiera votre favorable opinion, et méritera votre protection.

Je n'en doute pas, répondit-il.

Alors elle lui donna sa lettre pour Agnès, et eut le plaisir de l'entendre parler vivement en faveur de Louis; il ne put pas s'arrêter bien-long-tems, il desirait cacher le paquet à tous les yeux; cette difficulté avait échappé à

Hermine : il était trop gros pour être mis dans sa poche, ou caché sous son habit.

Elle lui avait appris qu'une nécessité impérieuse la forcait à s'en défaire avant l'heure du réfectoire : il n'y avait pas d'autre moyen que de le mettre sous son manteau, et de retourner bien vîte à l'Abbaye de St.-Hubert, comme s'il se rappelait qu'il avait un devoir important à remplir, et de revenir aussi-tôt.

La portière se contenta de cette raison, et comme elle ne s'apperçut pas qu'Hermine le suivait de loin jusqu'à la porte, cette excuse passa pour bonne et personne ne fit d'observation.

Quand le dîner fut fini, la sœur Marie vint d'un air important avertir Hermine de se rendre chez l'Abbesse. Elle ne put cacher son émotion, en recevant cet ordre qu'elle attendait cependant ; et la religieuse la voyant inquiète, fut charmée de penser que cette fierté allait être subjuguée ; elle lui indiqua le chemin avec un malicieux sourire, pendant qu'Hermine bénissait la bonne sœur qui l'avait préparée à cette désagréable entrevue, et détruit les espérances de ses cruelles compagnes.

La Supérieure la reçut avec toute la dignité

possible, quoiqu'en lui rendant sa révérence ; elle affectât un air d'affabilité et de protection.

« Asseyez-vous, mon enfant, vous savez que mon desir est que vous me regardiez comme une tendre mère, dans le sein de laquelle vous venez déposer vos secrets avec une parfaite confiance. — Considérez d'ailleurs qu'il n'est pas de la dignité de cette maison, d'y admettre une personne étrangère, dont le nom, la famille, les relations, sont absolument inconnus. » Elle s'arrêta, Hermine garda le silence ; alors elle continua.

« Ne vous y trompez pas, il est parfaitement inutile que toute la communauté soit instruite de vos secrets. — Il est suffisant pour nos sœurs, que je prononce que je suis parfaitement satisfaite sur tous les points ; — et que je puisse leur dire que vous avez communiqué à moi, comme à une personne faite pour en connaître, toutes les particularités de votre histoire ; oui, mon enfant, vous devez me dire tous les événemens de votre vie, m'expliquer votre singulier séjour dans les ruines du château, qui a été suivi de votre heureuse réception dans ces lieux, où vous pouvez jouir d'un bon-

heur et d'une tranquillité parfaite, tant que la volonté sacrée de votre père vous commandera de rester dans cette sainte retraite. »

Parlez, mon enfant, parlez. Que votre candeur et votre confiance me donnent les moyens de réfuter les malignes observations que votre étrange histoire vous a, je n'en doute pas, généralement attirées.

Cette longue harangue ennuyait beaucoup Hermine ; enfin, elle répondit d'une manière ferme, mais respectueuse.

« C'était l'intention, le desir même de mon père, Madame, que je puisse résider dans ce couvent ; mais ce n'a jamais été un commandement de sa part ; cependant, un vœu formé par lui a eu sur moi la même force, qu'un ordre absolu de sa part. »

« Je n'en doute pas, ma chère enfant, vous avez raison. Le simple desir d'un père doit être sacré, et on ne peut s'y soustraire. »

C'est ainsi que je l'ai considéré, et c'est par cette raison que je suis obligée par le devoir et par l'inclination, à refuser toute explication qui puisse instruire personne de mon nom et de mes affaires, jusqu'à ce que j'aie atteint

l'âge de vingt-un ans : ces secrets ne peuvent pas être connus ; et même à cette époque, je ne promets pas ma confiance ; je serai guidée alors par les circonstances; et, comme vous l'avez très-bien observé, Madame, la volonté d'un père, exigeant une obéissance implicite, vous approuverez, j'en suis sûre, ma réserve, lorsque je vous assurerai qu'elle est l'effet de l'ordre absolu du mien.

Jamais l'artificieuse Abbesse n'avait été si déconcertée ; tous ses plans étaient renversés : elle fut incapable de parler pendant quelques minutes, tant elle fut humiliée de voir ses sophismes et ses propres artifices tournés contre elle, et devenir pour Hermine un moyen de justifier cette réserve qu'elle avait si fermement résolu de faire cesser.

La jeune orpheline, voulant prendre avantage de son silence, se leva pour sortir, en faisant une grande révérence.

L'Abbesse rappelée à elle même par ce mouvement, céda aux émotions de rage et de méchanceté qu'elle ne pouvait plus contenir.

« Arrêtez, arrêtez ! s'écria-t-elle, d'une voix de tonnerre. Elle tira une sonnette qui

attira dans la chambre sœur Marie, et deux membres de la redoutable Junte. « Reprenez votre place, Mademoiselle, je ne veux point vous forcer à désobéir à votre père ; mais aussi je ne veux pas ignorer plus long-tems ce qu'il m'importe de connaître. Sœur Marie, allez dans l'appartement de cette jeune personne et apportez ici tout ce qui lui appartient, et vous, mes chères sœurs, restez à cette porte pour empêcher Mademoiselle de s'échapper. Par compassion pour votre position je me suis écartée de la règle générale ; lorsque vous êtes entrée dans cette maison, je devais faire la visite de tout ce que vous y avez apporté. Je vais y procéder avec la plus grande exactitude, et vous aurez peut-être lieu de regretter d'avoir perdu l'occasion de trouver en moi une véritable amie. »

La sœur Marie revient, et avec un regard de triomphe et de méchanceté, dit en entrant dans la chambre : « Sur ma conscience ! cette cassette a bien perdu de son poids, depuis que le bûcheron l'a apportée ici, ce n'est pas pour rien que la vieille Agnès est venue faire sa visite. »

Serait-elle vide ? dit l'Abbesse avec effroi.

« Non , répondit-elle en la secouant , elle n'est pas vide ; mais je me souviens qu'elle était parfaitement pleine , quand Mademoiselle est entrée dans la maison. Quant à ce paquet , je pense qu'il ne contient rien de bien important , seulement quelques parures. Voilà tout ce que j'ai trouvé dans sa chambre , quoique j'aye tout bouleversé jusqu'au lit.

La fierté naturelle d'Hermine s'exprimait par ses regards. « Par quelle autorité , dit-elle , en s'adressant à la sœur Marie , avez-vous cru pouvoir prendre une telle liberté ? Comme pensionnaire dans cette maison , ma chambre m'appartient ; personne n'a le droit d'y entrer, encore moins d'y faire des recherches sans ma permission. Assurément , Madame , je ne vous l'ai jamais donnée. »

« C'est par mon autorité , répondit l'Abbesse hors d'elle même , une autorité incontestable , qui s'étend sur tous les appartemens , aussi bien que sur toutes les personnes confiées à mes soins. »

« Vous oubliez , Madame , que je ne suis pas confiée à vos soins , je suis très-volon-

airement dans ce couvent, et mon séjour y dépend de ma volonté. »

« Nous verrons cela, mais en attendant donnez-moi la clef de ce coffre. »

« Sans reconnaître le droit qui vous le fait exiger, Madame, je vais l'ouvrir devant vous, et vous allez satisfaire en ma présence, cette curiosité que rien ne peut justifier. »

Elle prit la clef, ouvrit le coffre et en tira un paquet ; l'Abbesse le défit, elle y trouva une quantité de très-belles dentelles, quelques pièces de superbe batiste, un petit écrin qui contenait trois belles bagues, une paire de boucles d'oreilles en diamans et un nécessaire en or ; une très-belle pièce de mousseline brodée pour faire une robe, et une grande bourse, qui pouvait contenir deux cents louis : cette somme, dit Hermine, avec indignation, cette somme n'est-elle pas suffisante pour payer tout ce que cette maison peut me fournir ; sans elle je n'y serais jamais entrée, après avoir entendu tant de lamentables complaintes sur sa pauvreté. »

« Pauvreté, Mademoiselle, reprit l'Abbesse, quel est l'impertinent qui a pu parler ainsi de

ce couvent. Dire qu'il est pauvre, c'est une abominable fausseté. »

Il est très-possible que ce soit un mensonge, dit froidement Hermine ; mais à présent, Madame, je pense que je puis reporter ce qui m'appartient dans mon appartement ; où, à l'avenir, j'espère que personne ne prendra la liberté d'entrer, excepté la fille chargée de le nétoyer.

« Je dois premièrement vous demander, dit l'Abbesse, si vous avez d'autres propriétés que ce que vous venez de nous montrer ; en un mot, si vous avez soustrait quelques-unes des choses importantes qui étaient dans ce coffre, lors de votre entrée dans cette maison. »

« Je dédaigne toute fausseté, répondit Hermine, et je crois fermement que je n'en commettrais pas une en refusant de répondre à une question, que vous n'avez pas le droit de me faire ; cependant, je vous avoue, avec franchise, que depuis mon arrivée chez vous, j'ai déposé dans des mains sûres, des papiers et des effets dont la conservation est nécessaire à ma destinée. »

« Pourquoi avez-vous jugé cette précaution

nécessaire ? Ces importans papiers peuvent-ils être mieux qu'en vos mains et dans cette maison ?»

« Vous me pardonnerez, Madame, si je vous dis que je ne crois pas vous devoir le compte de mes motifs : permettez-moi de sortir. Elle replaça dans la cassette tout ce qui en avait été tiré, salua l'Abbesse, et sortit. »

Nous ne rapporterons pas la conversation qui eût lieu entre les religieuses ; elles conclurent que le dépôt avait été confié à la vieille Agnès et à son fils, et se déterminèrent à rompre cette liaison.

Hermine se retira dans son appartement, assez satisfaite de s'être jouée de la curiosité de l'Abbesse et de son conseil, et de les avoir un peu mortifiées.

CHAPITRE VIII.

Agnès et son fils avaient pris, à regret, le chemin de la forêt, tous deux également affligés d'avoir quitté Hermine ; mais tous deux remplis d'une secrète joie, quoique par des motifs différens.

Agnès était enchantée que le jugement de sa jeune amie eût déterminé son fils à accepter la protection du père François. Ce plan avait été bien souvent formé par elle, et par le bon Joseph ; mais ils n'avaient jamais espéré de le voir s'exécuter : ils connaissaient peu l'ecclésiastique, et la faiblesse du vieillard demandait la présence et les soins continuels de son petit-fils. Comment, sans lui, auraient-ils supporté la vie ?

Le succès de ses vœux rendit tant de courage et d'espoir à Agnès, qu'elle fût presqu'insensible à la fatigue d'une course aussi longue ; mais en arrivant à la cabane, elle tomba presqu'extenuée dans son fauteuil.

L'esprit de Louis était absolument occupé

d'Hermine : la douceur, la noblesse de ses manières, l'aimable intérêt qu'elle avait pris à ce qui le concernait ; et plus que tout cela, la bonté avec laquelle elle lui avait permis de garder le précieux bijou, déjà en sa possession ; tant d'agréables souvenirs le rendirent silencieux pendant tout le chemin ; il savait à peine où il était, et ne s'appercevait pas que sa grand'mère s'appuyait sur son bras.

Lorsqu'elle fut assise, et qu'il la vit fatiguée, il sortit de sa rêverie pour lui prodiguer ses soins. Après lui avoir fait prendre quelques rafraîchissemens qui lui rendirent ses forces, ils louèrent tous deux leur aimable amie. Agnès était persuadée que cette heureuse connaissance prolongerait sa vie, au moins de sept ans, et je pourrai vivre assez pour voir mon cher Louis devenir un habile homme. Je n'ai jamais que soixante-sept ans, Joseph en avait soixante-dix-neuf ; à présent que mon cœur est content, qui sait si je ne puis pas vivre encore sept ans ?

Plaise au ciel, ma bonne mère, que vous puissiez vivre assez long-tems pour voir tous vos desirs satisfaits ! mais, modérez votre in-

térêt pour ce qui me touche : soyez seulement assurée que si mes succès ne répondent point à vos espérances, vous ne me trouverez jamais ingrat envers vous. Je pourrai manquer d'habileté ; mais je ne manquerai point de bonne volonté et d'activité.

« Non, dit Agnès vivement, non, tu ne manqueras pas de talent, et je vois que tu seras l'orgueil de ma vieillesse ; tout mon désir est de vivre assez pour te voir dans un état bien au-dessus de celui de bûcheron.

Louis sourit, sans faire aucune réponse, ses espérances n'étaient pas si brillantes ; mais il ne voulait pas renverser le projet favori de sa bonne grand'mère.

Il la quitta, pour s'occuper des préparatifs nécessaires à son établissement à Saint-Hubert.

Le lendemain, pendant qu'il donnait à Jeannette, les instructions nécessaires, afin qu'elle pût le remplacer auprès d'Agnès, qu'il se proposait de quitter le soir même ; il fut agréablement surpris par l'arrivée du père François. « Je vous apporte une lettre, » dit-il, en entrant, j'ai vu votre jeune amie du couvent. »

« Une lettre, » dit Agnès, nous l'avons vue hier, serait-ce quelque malheur ? que peut-elle nous écrire ? Louis, ouvrez-la, la frayeur fait trembler mes doigts. »

« Ne soyez point alarmée, » répondit le père, « je l'ai laissée très-bien, soyez sans inquiétude. »

Louis lut la lettre avec précipitation. « Ah ! mon père, s'écria-t-il tout ému, » vous êtes l'ami, le confident de cette charmante personne ; je remercie le ciel, elle n'est plus délaissée, elle a un ami ! un ami tel que vous !

« Qu'y-a-t-il ? mon cher Louis, » demanda Agnès, « qu'est-ce que tout cela ? est-il arrivé quelque chose d'heureux à cette chère enfant ; vous paraissez enchanté ; mais que dites-vous, sans amis ? et nous donc !

Louis lui donna la lettre, et le père raconta ce qui s'était passé le matin ; il ajouta qu'il avait placé le dépôt, dans un lieu sûr, qui ne serait connu que de Louis, d'Hermine, et de lui, et ce lieu était dans la chapelle.

Agnès fut enchantée que la curiosité des religieuses eût été trompée, et plus encore de penser que par les bons offices du prêtre ; elle

pourrait souvent avoir des nouvelles de sa jeune amie.

Louis se prépara à suivre le père François ; mais avant de quitter la cabane, il s'engagea à y revenir deux fois la semaine, et fit promettre à Jeannette de l'envoyer chercher par son père, si sa présence était nécessaire.

Enfin il prit congé d'Agnès avec une tendresse et un respect filial. Elle sentit un moment de chagrin qui altéra la joie dont son cœur était rempli, sans que ses espérances pussent être affaiblies ; ses pleurs coulèrent, et ne lui permirent pas d'articuler sa bénédiction ; elle joignit ses mains, et se retira dans sa chambre emportant la lettre d'Hermine, qui lui offrait de douces consolations.

Louis suivit en silence le bon père François, il repassait dans son esprit ce qu'il avait éprouvé, ce qu'il éprouvait encore ; il prenait la résolution de travailler avec persévérance, et remettait son sort futur entre les mains de Dieu, rempli du sentiment que Portius exprime.

« L'is not i n mortals to command success,
» We may do more. — Endeavour to deserve it. »

Ce n'est point aux mortels à commander le succès, ils doivent faire plus, s'efforcer de le mériter.

Pendant que Louis se livrait à l'étude, que son jugement devenait plus sûr, et son esprit plus étendu, la situation de la pauvre Hermine devenait de jour en jour plus désagréable ; la sœur Marie ne la quittait pas, elle semblait être devenue son ombre, et elle lui interdisait toute conversation avec la jeune novice, et la bonne sœur Thérèse : cette dernière avait été la voir encore une fois pendant la nuit, et lui avait donné plusieurs avis pour l'engager à supporter patiemment les désagrémens de sa position. Mais Hermine ne pouvait se résoudre à souffrir, sans se plaindre, un traitement indigne d'elle: elle ne voyait dans cette maison, qu'une seule personne dont elle désira la société ; c'était la jeune Anglaise, dont le cœur sympatisait avec le sien ; elle était résolue de trouver le moyen de la voir librement.

Elles avaient souvent tenté de s'aborder, mais la sœur Marie était venue les séparer ; ni la froideur, ni les reproches, ni la raillerie la plus piquante, n'avaient pu engager la sœur

à quitter son rôle de surveillante. La patience d'Hermine était à son comble, et ne pouvait plus contenir l'ennui et l'inquiétude qui la tourmentaient. Enfin un jour où son ressentiment était plus fort que jamais, elle demanda une audience à l'Abbesse.

Nous sommes naturellement disposés à croire ce que nous desirons. L'adroite religieuse crut que l'heure était venue, où, par une confidence sans réserve, Hermine allait solliciter plus d'indulgence, et la permission de cultiver l'amitié de l'intéressante Fidelia. Elle jouissait déjà du bonheur de savoir tant de secrets; et elle cherchait dans son esprit, comment elle pourrait ensuite refuser à Hermine la grâce qui en devait être le prix.

Lorsque la jeune personne entra, ses yeux étaient animés par le ressentiment, et la plus froide dignité paraissait sur sa physionomie. L'Abbesse vit qu'elle s'était trompée dans ses conjectures; elle lui rendit légèrement son salut, en cherchant si elle devait paraître hautaine ou gracieuse. Hermine la tira bientôt d'embarras : elle savait que toute discussion avec la supérieure d'un couvent était inutile,

que ses sentences, comme celles du destin, étaient toujours sans appel ; elle chercha un autre moyen d'arriver à ses desirs. Elle avait observé que l'intérêt influençait toutes ses actions, et ce fut sur lui qu'elle fonda l'accomplissement de ses vœux.

Je viens, madame, dit-elle, d'une voix assurée, vous informer que mon intention est de quitter votre maison. J'ai obéi au desir de mon père en venant ici ; mais il n'a pas desiré que j'y fusse aussi cruellement traitée que je l'ai été. Je suis résolue à ne plus me soumettre à ce joug, et je partirai la semaine prochaine. L'Abbesse fut pétrifiée : le ton, l'air imposant de cette jeune personne, avaient fait disparaître toute son importance affectée.

Pendant qu'elle se travaillait pour chercher une réponse à cette déclaration, l'infatigable sœur Marie parut.

Un peu encouragée par un tel auxiliaire, elle reprit sa hauteur naturelle. Vous voulez quitter ma maison, dit-elle, vous vous plaignez d'y être maltraitée. Puis-je savoir, mademoiselle, les personnes qui vous ont manqué?

Oh ! s'écria la sœur, de qui cette jeune personne se plaint-elle ? Elle ose faire des remontrances, et parler de quitter le saint asile où on la reçut avec tant de bienveillance et de tendresse : voilà un joli procédé, en vérité !

C'est à madame l'Abbesse que je m'adresse, reprit Hermine, avec un regard de mépris ; et c'est de votre officieuse persécution et de votre impertinente conduite que je prends la liberté de me plaindre ; ou plutôt, j'explique à madame les motifs qui me font quitter cette maison, les plaintes étant absolument superflues, puisque j'ai le pouvoir de me soustraire à une autorité qui me déplait.

La rage, la méchanceté et la vengeance, se peignaient sur le visage de la sœur ; mais un regard de l'Abbesse réprima un torrent de paroles qui allait s'échapper. Elle voyait croître à tout moment la fermeté d'Hermine, et elle commençait à penser que la douceur était une arme plus puissante que la crainte, sur un caractère aussi prononcé.

Les conditions d'après lesquelles elle avait été reçue dans le couvent, étaient connues

du père François. Il était attaché à la communauté, un peu susceptible de curiosité ; mais il était pieux, bienfaisant, et parfaitement juste ; il paraissait s'intéresser à la pauvre orpheline, et prendrait indubitablement son parti, s'il était consulté. D'ailleurs, la vieille Agnès et son fils étaient actuellement sous la protection du père, et toutes ces personnes pourraient faire quelque bruit, si on essayait de la retenir par force, ou de la traiter trop durement.

Toutes ces considérations passèrent rapidement dans l'esprit de l'Abbesse, qui, après avoir fait plusieurs signes à la sœur pour lui expliquer sa pensée, jugea à propos de changer de mesure, et suivit l'exemple de beaucoup d'autres chefs qui renoncent à leur puissance, lorsqu'ils n'ont plus la force de l'exercer.

« Expliquez-vous, mademoiselle, lui dit-elle, et dites-moi quels sont vos desirs ? Sainte Ursule me pardonne, si je vous refuse jamais ce qui n'est point incompatible avec les règles de notre sainte maison. »

« Je vous demande, madame, de me délivrer de la surveillance continuelle de

la sœur Marie, dont la société ne m'est point agréable. »

« Comment ! ma société ne vous est point agréable ? vous êtes difficile, en vérité, Mademoiselle. Je vous demande en quoi je puis vous déplaire, ingrate que vous êtes? »

Sans lui faire aucune réponse, Hermine poursuivit froidement : « Je me regarde comme parfaitement libre de disposer de ma personne, de mon tems, et de choisir ma société. Tant que je serai dans cette maison, je n'enfreindrai aucune des règles qui la gouvernent; mais si j'y reste, personne n'entrera dans ma chambre sans ma permission, et personne ne suivra mes pas, comme pour épier mes paroles et mes actions. Je demande la liberté de choisir mes amies, et qu'il me soit permis de les voir dans tous les tems qui ne sont point interdits par la règle que le bon ordre a rendu nécessaire. »

« Sous ces conditions, madame, je m'engagerai à rester ici, jusqu'au moment fixé par mon père, et s'il m'est permis de jouir du genre de vie qui me convient, j'ajouterai

volontiers dix louis par an à la somme que vous m'avez demandée ; mais je me conserve toujours la liberté de quitter ce couvent, si je ne puis m'y trouver heureuse. »

« Bien, ma chère fille, dit l'Abbesse, que la proposition des dix louis avait singulièrement adoucie ; bien, mon enfant, je ne vois rien de déraisonnable dans vos desirs ; mais je ne puis vous voir sans chagrin, interprêter si mal le zèle et la tendresse de a sœur Marie, dont l'affection vous a introduite dans cette maison. Vous auriez dû ttribuer ses soins à leur véritable motif ; et a reconnaissance pour ses attentions, est ertainement un devoir.

« Sans doute, Madame, et lorsque la œur Marie la fera naître par ses obligeantes ttentions, je ne la lui refuserai pas. »

« Très-bien, très-bien en vérité, mais uelles sont les personnes que vous voudriez oir plus particulièrement, Mademoiselle?

« La jeune Anglaise, Fidélia, est la peronne avec qui je desirerais le plus de me er. »

« Mais, c'est une novice, et il y a quelqu'impropriété et un peu de danger dans cette intimité. »

« Je ne crois pas que vous puissiez y rencontrer ni l'un ni l'autre de ces inconvéniens; je vous promets que je ne me permettrai jamais d'examiner si la destinée qui semble la fixer dans cette maison, est un acte de nécessité ou de choix. Elle est d'âge à décider pour elle-même, et mes sentimens, quels qu'ils soient, ne tendront jamais à diminuer son bonheur, en lui donnant des regrets sur le passé, ou des craintes sur l'avenir. »

« Vous vous exprimez fort judicieusement, dit l'Abbesse, et je crois, sœur Marie, que nous pouvons prendre confiance en de tels principes. »

La sœur approuva d'un signe de tête. Elle ne pouvoit parler, tant la colère et l'humeur l'oppressaient, elle aurait voulu de même réprimer la rougeur qui couvrait son visage.

Hermine ayant obtenu ce qu'elle desirait, sortit fort contente du succès, mais très-dé-

goûtée de l'Abbesse et de sa méprisable confidente.

Elle résolut, le même jour, de profiter de la permission qu'elle avait reçue. Quand elle rencontra Fidélia au réfectoire, elle l'aborda librement et l'invita à venir chez elle. La pauvre novice fut muette de surprise, et jetta les yeux sur la sœur Marie qui était présente.

Me refuserez-vous la grace que je vous demande ? dit Hermine, c'est avec la permission de madame l'Abbesse, que je vous invite à une société plus intime.

Ah ! avec le plus grand plaisir, répondit Fidélia, avec un regard où s'exprimait sa joie ; comment ! Madame a-t-elle été assez bonne pour donner cette liberté !

« Vous avez raison, dit la religieuse, c'est une singulière indulgence. Mettez bien cela dans votre esprit, et méritez une bonté si particulière.

Fidelia salua respectueusement la sœur, et sans sortir de sa surprise, elle suivit Hermine dans sa chambre. Dans le moment où elle y entra, elle fondit en larmes, et l'embrassant tendrement, voilà, s'écria-t-elle, le premier

moment de bonheur que j'éprouve depuis trois ans !

Hermine la consola ; et pour la distraire de ses tristes réflexions, elle lui raconta sa dernière entrevue avec l'Abbesse, finissant par la promesse qu'elle lui avait faite de ne pas détourner Fidelia de ses projets futurs. Ah ! s'écria-t-elle, vous ne hazardez rien par cette promesse. Ma destinée est irrévocablement fixée, voilà le seul asile que la mauvaise fortune m'ait laissé ; et afin que vous puissiez connaître la malheureuse à laquelle vous vous intéressez, je veux vous raconter ma simple histoire, quoique je n'en aie jamais parlé à personne, depuis que je suis ici.

« Arrêtez, ma chère amie, dit Hermine, ne me supposez pas la curiosité de vouloir connaître ce qui vous regarde, ou de desirer que vous preniez la peine de me raconter vos malheurs. Je dois aussi vous prévenir que cette confidence ne peut être réciproque. Je ne puis vous communiquer ni mon nom, ni mon histoire. Un ordre cher et sacré me le défend. J'ignorerai moi-même une partie de ma destinée, jusqu'à ce que j'aie atteint l'âge de

vingt-un an. Il ne m'appartient donc pas de vouloir pénétrer les secrets des autres, quand je dois leur paraître si réservée et si mistétérieuse sur mes propres affaires.

Vous êtes également délicate et généreuse, lui répondit Fidelia, et je suis plus que jamais décidée à vous raconter le peu d'événemens de ma vie, parce que je suis persuadée que vous avez autant de justice que de bonté, et que vous ne rejetterez, ni ne mépriserez l'innocente victime d'une loi trop sévère, imposée pour le bon ordre de la société, mais qui détruit la paix et l'honneur d'une créature aussi innocente que malheureuse.

« Vous mépriser, vous rejetter ! s'écria Hermine, mon cœur ne cherche qu'à s'attacher au vôtre. Vous m'avez intéressée du premier moment où je vous ai vue ; et quelque puisse être la nature de vos malheurs, mes sentimens pour vous sont déjà si profonds, que je suis convaincue que ni le blâme ni le reproche ne peuvent vous atteindre.

Chère madame, dit Fidelia, que cette noble générosité soit toujours justifiée comme elle l'est dans ce moment ; mais permettez-

moi de vous dire, que les bons cœurs sont faciles à séduire.

Que de pièges ne tend-on pas sur les pas des créatures innocentes! elles deviennent, sans le savoir, victimes de la duplicité; et souvent les vertus de leur cœur ne servent qu'à les égarer davantage. Mon histoire prouvera cette vérité.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le Tome premier.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION de la forêt des Ardennes. — Famille inconnue, vivant sous les ruines d'un vieux château, découverte par le fils d'un bûcheron, que la curiosité avait amené dans ces lieux. — Etrange surprise, mêlée de frayeur, du jeune bûcheron et de cette famille à leurs points de rencontre. — Asile offert par le bûcheron à cette même famille. — Mort de l'infortuné inconnu, dans la cabane de Joseph Bertier, père du bûcheron. — Hermine, dernier rejeton de l'inconnu, en proie aux plus violentes convulsions.

CHAPITRE II.

Charité chrétienne implorée par la jeune orpheline pour l'inhumation des restes précieux de son père. — Arrivée d'un vieux religieux et d'une religieuse des Ursulines, que le bruit d'une telle mort avait amenés à la chaumière. — Questions

curieuses faites par ces derniers au jeune Louis (c'est le nom du bûcheron) sur la découverte d'une famille aussi intéressante. — Mort de Joseph, causée par la fin soudaine de l'étranger. — Consternation complète dans la chaumière. — Intrigue des deux religieux pour attirer Hermine dans le couvent. — Mécontentement d'Agnès veuve de Joseph Bertier, dont le fils a donné asile à Hermine dans la chaumière. — Preuve de sensibilité de la part d'Hermine. — Passion secrète de Louis pour Hermine.

CHAPITRE III.

Entretien sensible et consolant d'Agnès et d'Hermine, sur la perte qui les affectait toutes deux. — Eloge qu'Agnès fait de son fils à Hermine. — Confidences ouvertes entre Hermine et Agnès. — Arrivée de la religieuse, venant de la part de l'Abbesse, pour faire consentir Hermine à accepter asile au couvent. — Délai demandé par cette dernière, avant d'obtempérer à la demande de la religieuse. — Mécontentement de la religieuse à ce sujet. — Entremise du prêtre auprès d'Agnès, pour chercher à la dégoûter d'Hermine. — Desir curieux de ces deux religieux pour connaître l'extraction d'Hermine, et ses moyens d'existence. — Nulle satisfaction donnée à ce sujet.

CHAPITRE IV.

Lieu de sépulture de Joseph Bertier et du malheureux père d'Hermine. — Conférence astucieuse de la religieuse avec Agnès pour connaître l'origine d'Hermine. — Affliction de Louis, à l'aspect de la religieuse, qui fait mouvoir tous les ressorts de l'intrigue, pour arracher Hermine de la chaumière. — Entretien d'Hermine avec Agnès et Louis sur les anciens possesseurs du vieux château. — Effort de Louis pour cacher aux yeux d'Hermine, une passion qui maîtrisait tous ses sens, et dont il se jugeait indigne; son dégoût pour tout ce qui l'attrayait avant de la connaître. — Nouvelles instances de la religieuse auprès d'Hermine, pour l'attirer au couvent. — Discours séduisant de cette première, dans lequel elle lui dépeint tout le danger, l'indécence et le soupçon, auxquels est exposée une jeune personne dans un endroit habité par le jeune Louis. — Sensibilité embarrassante d'Hermine à cet entretien. — Promesse d'Hermine de se rendre au desir de la religieuse. — Discours d'Agnès à ce sujet. — Chagrin inexprimable de Louis de savoir qu'Hermine doit abandonner sa chaumière.

CHAPITRE V.

Retour de la religieuse dans la chaumière pour réclamer la promesse d'Hermine. — Réflexion de cette dernière sur sa position présente ; son humble soumission à la volonté de la religieuse. Discours attendrissant d'Agnès à Hermine, au moment où elle est prête à quitter l'humble toît de ses dignes hôtes. — Mauvaise humeur de la religieuse, à qui cette scène ne plaisait pas. — Moyen qu'Hermine propose à Agnès pour adoucir son chagrin, et la rendre plus heureuse et plus tranquille. — Départ d'Hermine de la chaumière pour se rendre au couvent ; Louis l'y accompagne. — Emotion secrète de ce dernier, lors sa séparation d'avec Hermine. — Tableau de l'intérieur du couvent. — Hermine occupe tous les esprits religieux du cloître. — La supérieure en proie à toutes les conjectures sur son événement. — Intrigue de tout genre pour tâcher de découvrir sa naissance et sa fortune. — Refus d'Hermine de satisfaire la curiosité de la supérieure. — Discours séduisant de cette dernière pour arracher à Hermine le secret de son cœur, et vaincre sa rebellion. — Même refus de la part d'Hermine. — Principale étude d'Hermine à lire sur les physionomies, et à connaître le caractère des religieuses.

CHAPITRE VI.

Réflexion d'Agnès sur la position d'Hermine. — Antipathie de cette première pour l'hypocrite religieuse qui avait arraché Hermine de la chaumière. — Remontrances affectueuses d'Agnès à son fils Louis, pour l'engager à quitter l'état de bûcheron. — Intervention du père François aux instances de la mère Agnès. — Louis, sensible et reconnaissant à l'offre généreuse du père François, demande un court délai pour réfléchir sur ce qu'on lui propose. — Conversation intéressante entre le père François et Hermine. — Emotion secrète de Louis entendant le prêtre faire un si bel éloge d'Hermine. — Résultat des réflexions de Louis ; il se juge incapable de remplir les fonctions honorables, auxquelles le père François veut le destiner. — Agnès, jugeant mieu des dispositions de son fils, fait valoir d'autres moyens pour l'engager d'accepter la proposition avantageuse du père François — Elle réclame les conseils d'Hermine à ce sujet. — Louis, satisfait d'avoir Hermine pour arbitre de son sort, accompagne sa mère au couvent. — Emotions senties de part et d'autre, au moment où Agnès, Hermine et Louis se sont vus. — Douces conférences

d'Agnès avec Hermine sur les projets et le sort de Louis. — Discours attendrissant d'Hermine pour engager Louis à suivre les avis de sa mère, et à accepter les offres obligeantes du père François. — Louis, se laissant diriger par Hermine, adhère aux propositions du père François, à la satisfaction de sa mère.

CHAPITRE VII.

Tendre émotion d'Hermine, causée par la présence de Louis. — Rencontre d'une jeune novice, qu'Hermine avait souvent vue dans la communauté avec un intérêt toujours croissant. — Conversations intéressantes de ces deux aimables personnes, troublées par la visite importune de la surveillante sœur Marie, qui épiait toutes leurs démarches. — Interdiction faite à Hermine par cette dernière de communiquer avec qui que ce soit au couvent. — Rencontre inattendue de la sœur Thérèse, en qui Hermine avait remarqué des manières plus douces et plus honnêtes. — Conférences amicales tenues ensemble. — Réflexion d'Hermine sur le sort de la jeune novice, en qui elle voyait tant de conformité à ses malheurs et à son caractère. — Avis donné à Hermine par la sœur Thérèse, tendant à ce que cette première se prémunisse

contre les artifices astucieux que la mère Abbesse doit employer pour lui arracher le secret de son cœur. — Moyens donnés à Hermine, pour tromper l'impertinente curiosité de l'Abbesse. — Dépôt précieux, confié par cette première au père François, pour rester conservé sous le sceau du plus grand secret. — Serment du père François, par lequel il s'engage solennellement à ne rendre qu'à Hermine seule le dépôt confié à sa réserve. — Hermine appelée au réfectoire par la mère Abbesse. — Longue et ennuyeuse harangue tendant à lui arracher ses secrets. — Réponse ferme mais respectueuse d'Hermine — Tous les plans de l'artificieuse Abbesse renversés.

CHAPITRE VIII.

Agnès ravie de joie et de contentement de voir que son fils, par les conseils d'Hermine, va s'ouvrir une carrière qui doit le mettre bien au-dessus de l'état de bûcheron. — Louis s'occupe des préparatifs nécessaires à son nouvel établissement à Saint-Hubert. — Arrivée du père François dans la chaumière, apportant une lettre d'Hermine. — Contenu de cette lettre. Récit fidèle du père François sur l'heureux événement qui a précédé et suivi la sortie du

précieux dépôt, confié à ses soins et à sa réserve. — Lieu où le dépôt a été caché. — Départ de Louis de la chaumière. — Scène attendrissante à ce moment. — Louis recommande sa mère aux soins et à l'attention de Jeannette, fille d'un hameau voisin qu'Hermine avait fait entrer dans la chaumière, lors de son entrée au couvent. — Mécontentement d'Hermine, causé par les mauvais procédés de la sœur Marie; sa résolution de demander une audience à l'Abbesse à ce sujet. — Hermine se plaint avec fermeté des mauvais traitemens qu'elle éprouve au couvent, et demande à l'Abbesse la liberté d'en sortir. — Entrée de la sœur Marie à la chambre de l'Abbesse au moment qu'Hermine établissait ses plaintes. — Altercation vive entre cette dernière et la sœur Marie. — L'Abbesse, trompée dans ses conjectures et pétrifiée de la contenance ferme d'Hermine, rabat son importance affectée, et prend un air de douceur qu'Hermine n'avait pas jusqu'alors trouvé en elle. — Proposition faite par Hermine de se choisir au couvent les personnes qui seront de son goût. — Adhésion de l'Abbesse à la demande de cette première. — Rencontre d'Hermine et de la jeune novice au réfectoire.

Fin de la Table du Tome premier.

LE PAYSAN
DE LA FORÊT
DES ARDENNES.

jura qu'il mettrait le feu au couvent,

LE PAYSAN

DE LA FORET

DES ARDENNES,

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

DE MRS. PARSOUS,

Auteur des Anecdotes de deux familles bien connues, et autres Ouvrages.

TOME SECOND.

A PARIS,

A L'IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MILITAIRES,
Rue des Saints-Pères, n°. 61 et 65.

1803.

LE PAYSAN
DE LA FORET
DES ARDENNES.

CHAPITRE IX.

Je suis née en Angleterre; le nom de ma famille, M. Douglas. Mon père descendait de la branche cadette de cette illustre maison, qui est toujours restée attachée à la religion catholique, et qui conserva soigneusement l'orgueil, la dignité et jusqu'aux préjugés de ses ancêtres. La fortune de mon grand-père était peu considérable; et comme son attachement à l'église romaine lui interdisait tout service dans la marine, l'armée ou l'église étant les ressources ordinaires des cadets de famille, il passa sa vie dans la retraite, et contracta une haine du monde et des hommes, qui paraissait dans toutes ses actions, et repoussait également l'amour et la confiance.

Ma grand'mère ne pouvait pas se glorifier d'un si grand nombre d'ancêtres, mais sa famille était respectable ; son père était un bon gentilhomme qui, n'ayant ni rang ni dignité, s'occupa constamment à améliorer son patrimoine, et laissa à sa fille unique vingt mille livres sterlings. Ce bon père était aussi catholique, et demeurait dans le voisinage de lord Douglas : il était aimé et respecté de tout le pays ; les deux familles avaient eu de fréquentes occasions de se lier, et mon grand-père s'attacha à miss Webbe, autant qu'il était en lui d'aimer. Quand son père mourut, elle n'avait que dix-sept ans, et un ami commun des deux familles, fut choisi pour être son tuteur. Sa fortune était extrêmement tentante pour un cadet; et lord Douglas, après avoir eu de grands combats à soutenir contre son orgueil, consentit enfin que son fils et cette jeune héritière fussent unis. L'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre, était très-modéré, et leurs caractères entièrement opposés.

Ma grand'mère était aimable, bonne, et naturellement sensible et bienfaisante. L'homme auquel elle s'était liée, était vain, difficile et

sévère. Le plaisir de voir accompli le seul desir qu'il eût jamais formé, eut, pendant quelques mois, une heureuse influence sur son caractère; mais il retourna graduellement à ses anciennes habitudes, et reprit bientôt l'humeur qui lui était naturelle et trop fortement enracinée, pour que les efforts de sa femme pussent jamais l'en corriger.

Quant à elle, la vie triste et retirée à laquelle il fallut se soumettre, eut l'effet qu'on devait en attendre sur une jeune femme vive et aimable.

Ses bonnes qualités étaient heureusement inaltérables; et malgré sa tristesse, son esprit ne perdit rien de son activité. Toutes ses vertus ensevelies dans la solitude, n'en subsistèrent pas moins; et la douceur de son caractère lui attira le respect et la compassion de tous ceux qui la connurent, et dans la suite, l'adoration de ses enfans.

Mais elle devint habituellement mélancolique; son cœur supportait difficilement la sévérité et la froideur de son mari envers ses enfans; toutes ses affections étaient réunies sur ces chers objets de sa sollicitude mater-

nelle. Sa faiblesse, son indulgence pour eux, furent extrêmes, et devinrent la source des plus grands malheurs pour ceux qui lui étaient plus chers que la vie, et des plus amères regrets pour elle. Excusez-moi, Madame, dit Fidelia, si je fais remonter aussi loin l'histoire de mes malheurs; mais il était nécessaire d'annoncer le caractère de mes parens, pour vous instruire des tristes conséquences que cette indulgence déraisonnable eût sur l'esprit de mon père, qui était le plus jeune des trois fils qui naquirent de cette union mal assortie.

Mon grand-père entreprit lui-même d'élever les deux derniers, pour lesquels il ne voulait pas faire la plus petite dépense; tandis que l'aîné, qui était destiné à soutenir la famille et à hériter de la fortune, fut envoyé dans un collége, où les premières familles catholiques du royaume pouvaient seules faire élever leurs enfans : tant cette éducation était dispendieuse. Pour y suffire, il retrancha à sa femme et à ses deux autres enfans jusqu'au simple nécessaire.

Ces privations aigrirent encore les chagrins de ma pauvre grand'mère, qui ne trou-

vait de consolation que dans son indulgence pour ses pauvres petits enfans.

Avant que l'aîné des deux eût atteint l'âge de treize ans, ils eurent la petite vérole; James y succomba, Edouard qui est mon père, se rétablit en peu de tems.

Cet événement qui déchira le cœur de leur mère, causa très-peu d'émotion à l'ame inflexible et sévère de mon grand-père. Toute la tendresse que sa malheureuse femme avait partagée entre ses deux fils, se réunit sur un seul. Sa faiblesse et son indulgence s'accrurent encore : elles énervèrent et achevèrent de gâter le caractère de mon père. L'effet de cette mauvaise éducation s'est fait sentir dans toutes les actions de sa vie, et je crains qu'elle n'en empoisonne les restes.

Mon grand-père mourut subitement d'une attaque d'apoplexie. Lorsque cet événement arriva, son fils aîné, qui avait vingt-deux ans, voyageait sur le continent : il fut aussitôt rappelé. Il montra peu d'égards à sa mère et à son frère qui pouvait avoir dix-neuf ans, prit possession de ses terres et de toutes ses économies. Deux cent cinquante

livres sterlings furent le douaire de sa veuve, et quinze cents livres sterlings une fois payés, la part de son fils cadet. Son fils aîné acquitta le tout sur le champ, et ensuite pria son frère de quitter, le plutôt possible, une maison qui désormais était la sienne.

Il n'osa pas en agir aussi durement envers sa mère, mais il ne l'invita pas à y rester; et trois mois après la mort de mon grand-père, elle quitta son propre héritage, et fut s'établir avec son second fils, dans un petit village près de Londres.

Mon père qui était extrêmement attaché à cette excellente mère, fut près d'un an sans la quitter; pendant ce tems, elle ne fut occupée qu'à former des plans pour l'avantage de son enfant.

Il avait des parens très-importans en Ecosse et en Angleterre, ce fut à eux qu'elle s'adressa d'abord. Hélas! elle connaissait peu le monde. Elle aurait su combien les personnes en place trouvent peu de plaisir à introduire dans le monde, un parent dont ils n'ont aucun avantage à espérer.

Les réponses qu'elle reçut furent froides

et d'une politesse évasive. L'un ne pouvait offrir aucune protection, l'autre avait déjà employé tout le crédit qu'il pouvait avoir. Un dernier déclarait que les avis qu'il pourroit donner, n'auraient aucune utilité, et que si le jeune homme avait du mérite, la fortune, le nom et le crédit de son frère pourraient lui être plus utiles que des relations éloignées avec des personnes qui ne connaissaient ni ses moyens ni son caractère.

Ces réponses inattendues affectèrent son cœur maternel. Elle n'avait plus d'espérance que dans les talens et le mérite de son fils, qui pouvait devenir l'ornement de la société et l'orgueil de ses derniers jours. Sa tristesse devint extrême. Une profonde mélancolie affaiblit sa santé et menaça ses jours.

Mon père était au désespoir. Les médecins lui conseillèrent de la conduire à Londres, où elle en trouverait de plus habiles encore. On espérait aussi que le changement d'air, la dissipation, la nouveauté des scènes d'une grande ville, pourraient la distraire de cette tristesse accablante.

Elle y consentit après avoir tâché d'attendrir son fils aîné sur le sort du cadet; mais ce fut en vain; il répondit qu'Edouard possédait une fortune très-honnête pour un second fils, et que la tendresse de sa mère avait sans doute pris soin de l'augmenter, en lui assurant après elle ce qui lui restait.

Cette lettre cruelle la détermina à conserver une vie si précieuse à Edouard, et elle se soumit à quitter son asile.

Peu de tems après son établissement à Londres, sa santé parut meilleure, par les efforts qu'elle fit pour paraître moins triste. Elle se lia bientôt avec deux ou trois aimables familles, et mon père eut aussi quelques amis parmi des jeunes gens qui s'amusèrent de sa tournure campagnarde, et s'empressèrent de le façonner aux manières élégantes, de railler sa tendresse filiale, ses vieilles idées de devoir, de probité, et surtout cette ridicule bonne conduite.

Son esprit avait été énervé par l'indulgence d'une mère trop tendre, pendant que son éducation avait été négligée par son père. Son cœur, que le monde n'avait pas encore cor-

rompu, mais qui en ignorait les périls, était prêt à s'ouvrir à toutes les impressions.

Le monde se montrait à ses yeux, sous l'aspect le plus dangereux. Ses compagnons ne lui en présentaient que les plaisirs, si faits pour séduire un jeune homme. Ils eurent bientôt les dangereux effets que ses indignes amis avaient cherché à produire.

Ce n'est point à moi à retracer les torts de mon père : il tomba de bonne heure dans une cruelle erreur qui devait remplir son existence de malheurs et de regrets.

Il fut introduit par un ami : quel abus on a fait de ce nom ! chez une jeune orpheline qui possédait toutes les grâces, tous les attraits qui peuvent captiver un cœur. Elle n'avait pas plus de seize ans, et vivait sous la protection d'une de ses tantes.

Mon père eut à peine vu cette charmante personne, qu'il en devint éperdument amoureux. Ses assiduités ne parurent pas lui déplaire ; il la voyait tous les jours, et ils étaient presque toujours seuls ; la tante paraissait très-rarement. Ils s'avouèrent leur amour mutuel, et mon père résolut d'annoncer à sa mère

que son intention était d'épouser la belle Anna.

Elle avait cependant avoué qu'elle était sans fortune ; il n'avait pas encore pensé à la modicité de la sienne. L'amour semblait suffire à son bonheur : il lui paraissait impossible qu'avec Anna il pût sentir le malheur ou l'indigence.

Pendant qu'il s'abandonnait tout entier à cette passion dangereuse, sa mère fut négligée; il se la rappelait à peine chaque soir, en quittant l'objet de son adoration, pour aller la retrouver. Elle commença à le sentir et à s'en affliger : elle lui en parla avec douceur, et s'informa de sa société et de ses actions ; mais il connaissait alors l'extrême ridicule de se laisser conduire par sa mère, et ne fut point tenté de lui avouer sa passion. Arraché à sa tendresse par les conseils des prétendus amis qui avaient gagné sa confiance, et conduisaient son esprit, il s'étudia, pour la première fois de sa vie, à la tromper par un faux récit : elle n'en fut pas satisfaite ; sa confiance dans la sincérité de son fils, ne lui permit pas cependant de douter de sa vérité. Elle se con-

tenta de lui faire quelques petites réprimandes sur le danger de la mauvaise compagnie, et sur la dépense où elle entraînait. Ma pauvre grand'mère connaissait elle-même très-peu le monde, et les dangers auxquels un caractère sans énergie était exposé ; elle s'en rapportait absolument aux principes de son fils, et à son affection pour elle.

Cependant mon père continuait le même genre de vie : sa belle maîtresse et lui passaient leurs journées ensemble. Un soir, entraînés par une passion mutuelle, ils oublièrent tout, excepté leur amour, et malheureusement ils oublièrent jusqu'à leur innocence, et ces principes qui doivent toujours diriger un homme d'honneur, et lui faire respecter l'objet de sa tendresse.

Des reproches cruels, un amer repentir, suivirent cette fatale soirée. La jeune personne déclara qu'elle avait été trahie par son cœur, en s'écartant du plan qui lui avait été tracé pour engager mon père à l'épouser ; que sa tante l'avait conduite à la ville pour l'offrir à quelque personne riche ; que dans l'idée de la faire connaître, elle l'avait menée deux fois

seulement en public, lorsqu'un ami lui avait parlé d'Edouard comme d'un jeune homme faible et d'une bonne famille, et qui aurait une fortune honnête, et qu'on pourrait aisément engager à épouser une belle personne, sans faire d'informations sur sa naissance et sa fortune.

Cet aveu de la jeune Anna ne diminua en rien l'affection de mon père ; mais il perdit l'espérance de faire jamais consentir sa mère à une alliance avec une famille qui mettait, par sa conduite, un plus grand obstacle à cette union, que ne l'auraient fait le manque de fortune et l'obscurité de la naissance.

Les deux jeunes amans déploraient leur imprudence, sans savoir comment ils devaient se conduire. La tante s'apperçut de leur chagrin, et ne fut pas long-tems sans être instruite d'un secret qu'ils n'avaient pas l'art de dissimuler.

Sa colère passa toutes les bornes, et elle maltraita sa pauvre nièce si cruellement, que mon père jura qu'il l'épouserait, et s'engagea, par un serment solennel, à se charger de l'existence de la malheureuse Anna, à condition

qu'elle ne la chagrinerait, ni ne la maltraiterait pas davantage.

L'indigne tante était trop habile pour mettre sa confiance dans les sermens d'un amant. Elle envoya chercher un papier timbré, le contraignit à écrire dessus son engagement d'épouser Anna Wealthy, à la mort de sa mère, ou de lui donner deux mille livres de dédommagement. Ce papier fut signé par des témoins qui se trouvèrent tout prêts, et par mon père qui ne fit pas la plus petite difficulté. Son inclination et son devoir semblaient lui commander également de faire à cette pauvre fille toutes les réparations qui étaient en son pouvoir.

Si elles avaient demandé que le mariage fût aussitôt célébré, il n'aurait pas hésité à les satisfaire. Mais la tante était trop habile pour insister sur ce point. Elle n'avait en vue que son intérêt. Tant qu'Anna vivrait avec elle, il les soutiendrait l'une et l'autre. Elle savait qu'Édouard éprouverait une grande répugnance à présenter à sa mère une femme faite, à tous égards, pour la déshonnorer. D'après ses propres paroles, elle savait que

cette bonne mère était en langueur et terminerait probablement sa carrière, avant que l'année fût révolue. Elle voulait profiter de ce tems, pour tirer de lui tous les avantages qu'il lui était possible d'en espérer. Telles étaient les vues de cette indigne créature, comme elle l'a avoué dans la suite. Cependant mon père retourna chez lui véritablement affligé, mais ne se repentant point d'une promesse qu'il regardait comme un acte de justice pour un homme d'honneur.

Il était très-tard quand il rentra ; cependant il trouva sa mère qui l'attendait. Elle ne lui fit aucune question ; mais elle lui exprima une juste inquiétude sur sa santé. Elle craignait que son amour pour le plaisir, et ses veilles poussées si avant dans la nuit, ne la dérangeassent. Il fut affecté de sa tendre indulgence et promit de rentrer de meilleure heure à l'avenir.

Il passait toutes ses journées avec Anna, et donnait à l'indigne tante tout ce qu'il possédait. Il apprit que l'ami qui l'avait sacrifié à cette femme, était parti pour la France, et il ne regretta pas son absence. Chaque jour il deve-

nait de plus en plus attaché à Anna, et délibéra souvent s'il ne devait pas solliciter l'approbation de sa mère. La tante l'en dissuada toujours : la crainte d'affliger et de hâter la mort de celle qui lui aurait sacrifié sa vie, l'en empêcha.

Un jour sa mère l'informa qu'un ancien ami de son père, un respectable banquier étant venu la voir, elle lui avait exposé avec candeur les inquiétudes que le peu de fortune de son fils lui causait. Ce bon Monsieur, continua-t-elle, m'a indiqué deux partis à prendre pour vous. L'un est d'acheter avec ce que votre père vous a laissé, une commission dans l'armée, ou de vous prendre dans sa maison pour travailler avec des appointemens avantageux. J'ai refusé le premier parti. La faiblesse de votre santé ne vous permet pas de prendre le métier de soldat ; à présent, mon fils, voyez ce que vous voulez faire, parlez librement ; si je vous vois bien placé, le reste de ma vie s'écoulera en paix.

Mon père demanda deux jours pour délibérer. Il voulait consulter Anna. Le jour suivant, il lui raconta ce qui s'était passé, et il

'informa que quinze cents livres sterlings étaient tout ce qu'il pouvait espérer après la mort de sa mère, ce qui surprit également la nièce et la tante. Elles furent l'une et l'autre très déconcertées de cette nouvelle, mais elles étaient trop fines pour laisser connaître qu'elles avaient été trompées dans les idées qu'elles s'étaient faites de la fortune d'Édouard, et elles décidèrent qu'il fallait accepter les offres du banquier.

N'ayant aucune opinion par lui-même, aucune fermeté d'esprit pour rejetter ou accepter un plan qui lui était proposé, mon père se laissa guider par leur desir ; et deux jours après, il fit une visite au banquier, accompagné de sa mère. Elle était contente de ce que son choix s'accordait avec ses desirs secrets ; mais elle craignait qu'un reste de l'ancienne hauteur de sa famille n'empêchât son fils de se livrer uniquement aux affaires. Elle ignorait que l'amour avait dégradé, affaibli le vain orgueil de ses ancêtres, qu'elle croyait subsister encore dans son cœur, et elle attribua à la raison et à la supériorité de ses lumières, ce triomphe des préjugés qui n'é-

tait dû qu'à sa complaisance et à sa faiblesse. C'est ainsi que trop souvent nous apprécions les motifs qui règlent les actions du genre humain, en jugeant suivant l'apparence.

La plus tendre des mères, qui semblait ne vivre que pour voir son enfant placé suivant ses desirs, mourut trois mois après qu'elle l'eût établi dans la maison du banquier, et moins de cinq mois après son fatal engagement avec Anna. Sa tendresse excessive pour un objet qui n'en était pas digne, affaiblit ses regrets, et le consola en peu de tems de la perte de celle qui l'avait tant aimé, et dont la faiblesse, en contradiction avec l'injuste sévérité d'un père, lui avait porté un si grand préjudice. Les derniers jours de cette respectable femme avaient été empoisonnés par le repentir et le regret d'avoir donné à son fils une si mauvaise éducation.

A cette époque, sa chère Anna était très-avancée dans sa grossesse; mais comme le banquier était l'exécuteur testamentaire de sa mère; qu'il avait entre ses mains toutes les épargnes qu'elle avait pu faire; que sa fortune paternelle y était aussi déposée, il ne voulut

point lui déplaire, en se mariant indécemment aussi-tôt la mort de sa mère ; il ne voulait pas non plus lui présenter sa femme dans l'état où elle était. Il fut convenu que le mariage ne se célébrerait qu'après ses couches.

Je passerai rapidement sur cet intervalle de tems, pendant lequel je vins au monde pour être un opprobre à mes parens et un fardeau pour la société. Ah ! quel injuste, quel cruel préjugé ! Un être innocent devrait-il souffrir pour une faute qu'il n'a point commise ? Sans avoir fait aucun mal devrait-il se voir dévoué à l'opprobre, exposé au mépris du monde, et ordinairement privé des affections naturelles, auxquelles il devrait avoir un double droit pour compenser les malheurs et les mortifications que le sort lui réserve ?

« Pardonnez-moi, Madame, dit Fidelia, en essuyant les larmes qui coulaient le long de ses joues, si, victime des préjugés du genre humain et du criminel orgueil d'injustes parens, je sens vivement pour moi-même et pour tous les malheureux qui partagent la même infortune, et qui ont à pleurer sur la même destinée.

» Mon père, à ma naissance, sentit des émo-

tions de tendresse et de joie ; il m'aurait reconnue, s'il l'avait osé : mais hélas ! il était sans aucun caractère, et sa faiblesse l'avait rendu l'esclave de la femme qu'il aimait. On me donna une nourrice qui n'avait jamais connu ma mère ni ses relations.

» On lui dit que j'étais une orpheline, que ma mère, veuve d'un officier qui avait été tué sur le Continent, était morte en me donnant le jour, et qu'une tante aurait soin de moi.

» Cette histoire ne parut pas extraordinaire, et ma véritable mère contribua à lui donner du crédit, en ne s'inquiétant jamais de ce qui me regardait. J'avais cinq ans, quand je la vis pour la première fois.

» Ma naissance était un malheur qu'elle ne pouvait me pardonner, quoique j'en fusse bien innocente.

» Cinq mois après la mort de ma grand'mère, M. Douglas présenta sa femme, et ce fut avec surprise et chagrin que son ami le banquier la reçut. Il était occupé à arranger une union entre son jeune ami et une fille d'une bonne famille et d'une grande fortune, dont il était tuteur.

» Le mariage était fait, mon père était in-

dépendant, et ne devait compte à personne de sa conduite ; il ne put donc pas se plaindre de n'avoir pas été consulté, quoiqu'il pensa que cette confiance était due à son ancienne amitié pour la famille.

» Mon père prit une maison, et la tante de ma mère continua à demeurer avec sa nièce, ou plutôt à tout gouverner. J'ignore encore qu'elle était la famille de ma mère, et de quelle province elle venait. Mon père a gardé un silence absolu sur ce point.

» Peu de tems après son mariage, et avant qu'il fût généralement connu, il perdit un parent éloigné, qui, touché de l'injustice de mon grand-père et de mon oncle, laissa à mon père cinq mille livres sterlings, quoiqu'il eût constamment refusé, pendant sa vie, de lui prêter un schelling. Cette augmentation de fortune, et l'avantage qu'il tirait de sa place chez le banquier, donna aux nouveaux mariés la facilité de paraître dans le monde avec éclat, et la beauté, les grâces de ma mère attirèrent l'admiration générale. Pendant qu'oubliée de mes parens, je passois mes premières années chez une nourrice, trois enfans leur naquirent,

et furent reçus avec orgueil et plaisir. Ils furent soignés et traités avec tendresse et indulgence, tandis que l'être infortuné qui avait les mêmes droits sur leurs cœurs, fut regardé comme une tâche dans la famille, et un malheur pour ses parens.

« J'avais à-peu-près cinq ans, lorsqu'un événement pensa déranger tous leurs systèmes, et couvrir de honte mon insensible mère. »

CHAPITRE X.

La femme qui prenait soin de moi, avait une sœur à Brompton, qu'elle allait voir quelquefois; après de longues importunités, elle avait obtenu de la tante, qui soutenait si charitablement la pauvre orpheline de son amie, un nouveau foureau blanc et un petit chapeau assez propre; il me souvient qu'alors, j'étais généralement regardée comme une jolie petite fille; ma nourrice glorieuse de ma beauté et vaine de ma parure, m'aimait tendrement; elle me conduisit avec elle à Brompton, où elle devait rester chez sa sœur, depuis le samedi jusqu'au lundi.

Le dimanche, nous allames promener à Kensington, beau jardin, dépendant d'une maison royale, et qui par son voisinage de Londres, est devenu le rendez-vous des personnes les plus élégantes de la cour et de la ville; nous parcourumes les allées, pour regarder tout ce beau monde; je courais devant ma nourrice, mon pied glissa sur le gazon, et je

tombai entre les jambes d'un Monsieur, qui se promenait en donnant le bras à deux Dames ; d'autres personnes de leur société les suivaient, les dames firent un cri, le Monsieur me ramassa, et dans le même moment, ma nourrice vola à mon secours ; en levant les yeux, elle apperçut la Dame, ma charitable protectrice. Oh ! Madame, s'écria-t-elle, en faisant la révérence : « Ne soyez pas fâchée contre moi, vous êtes surprise de nous voir ici, mais j'espère que la pauvre petite Fiddy n'est pas blessée. Fiddy, me dit-elle, en prenant ma main, pendant que celui qui m'avait ramassée tenait l'autre, et me regardait attentivement. Fiddy, faites la révérence, et remerciez votre bonne protectrice, pour votre joli fourreau ; avant qu'elle eût pu finir sa phrase, ma mère était tombée évanouie. »

Cela attira l'attention de mon père, et du reste de la société ; elle fut portée sur un banc peu éloigné, et la nourrice ignorant l'accident qu'elle avait causé, suivit pour offrir ses services, pendant que j'étais pendue à son tablier.

Comme nous avancions, une des Dames se

retourna pour me regarder : Quelle belle petite fille, dit-elle, comme elle ressemble à madame Douglas ! Cette exclamation fit tourner la tête à ma tutrice et à mon père ; il me prit involontairement la main. « Que faites-vous? lui-dit la première, allez et secourez votre femme, c'est bien le moment de vous occuper d'un enfant dont la maladresse l'a si fort effrayée. »

Elle me mit de côté en disant : « Bonne femme, emmenez cet enfant, nous n'avons pas besoin de vous, retournez à vos affaires. »

La pauvre nourrice encore plus effrayée des regards que des paroles de ma tante, m'éloigna ; mais elle avait déjà remarqué l'extrême ressemblance qui existait entre la Dame évanouie, et sa petite Fidelia ; elle ne manquait pas de finesse dans ses observations. La faiblesse subite d'une des Dames, la colère et même l'effroi de l'autre, firent naître dans son esprit le soupçon que sa chère enfant n'était pas une orpheline, comme on le lui avait dit. Elle rapporta à sa sœur qu'elle croyait avoir vu la mère de Fidelia.

Cela est possible, répondit l'autre ; mais je jurerais que le Monsieur est son père ; il la

regardait comme s'il était prêt à la manger. La conversation continua entr'elles; et quelque petite que je fusse, j'entendis assez bien ce qu'elles disaient, pour me convaincre que les personnes à qui j'avais parlé, étaient mon père et ma mère.

D'après cette idée, je fis cent questions auxquelles elles répondirent avec innocence et liberté. J'avais entendu les autres enfans s'entretenir de leurs parens, et on m'avait toujours dit que je n'en avais pas. J'avais pensé souvent que cela était bien malheureux. Actuellement j'entendais parler d'un père et d'une mère pour la petite Fidelia, et j'en étais toute occupée.

Ma nourrice paraissait enchantée d'avoir découvert un secret; mais elle était un peu offensée qu'on ne le lui eût jamais confié. Elle n'en donnait pas moins toutes les conjectures pour des choses certaines.

Tant il est imprudent de faire des demi-confidences sur des choses qui peuvent se découvrir à tout instant, soit par le hasard, soit par l'ignorance même de la personne à qui on en a imposé par un faux récit.

Oui, oui s'écriait-elle, en m'embrassant. « Ma chère petite, mon trésor, tu as retrouvé tes parens; mais, pauvre enfant, je crains qu'elle ne soit pas légitime; voudront-ils la reconnoitre? C'est une honte, un crime, s'ils ne le font pas! elle est si jolie, que le premier lord du royaume en serait orgueilleux. »

Aucun mot ne fut perdu pour moi, je lui demandai pourquoi je n'étais pas légitime, et comment je ne serais pas reconnue? elle supposait que la loi ne m'admettait pas, et elle eut quelque difficulté à me faire comprendre comment un enfant, quelle que fut sa naissance, pouvait être sans père et sans mère. Je n'entendais point ces distinctions de mariage ou sans mariage, et j'étais charmée de pouvoir répéter continuellement, j'ai un père et une mère.

Le lundi au soir, ma nourrice me ramena chez elle, et le mercredi, ma tutrice parut. Je fus la première qui la vis, je courus à elle, en disant: Ah! Madame, j'ai un père et une mère! Elle se jetta sur une chaise : la nourrice fut appelée, et on me renvoya dans une autre chambre. Leur conversation dura

quelque tems, et la suite m'en apprit le sujet.

Quand la dame fut partie, la nourrice me dit : « Ma pauvre petite, vous n'avez ni père ni mère, la dame qui s'est trouvée mal, lorsque vous êtes tombée, ne vous est rien, quoiqu'elle vous ressemble beaucoup; mais, ce qui nous affligera bien plus toutes deux, on va venir vous prendre ici pour vous mettre dans une pension. » Elle fondait en larmes, et moi je protestais que jamais personne ne pourrait me séparer de ma bonne nourrice.

Plusieurs scènes attendrissantes se passèrent entre elle et moi ; mais peu de jours après, arriva la cruelle tante dans une voiture ; et en dépit de mes pleurs, de mes combats, elle m'arracha à ma nourrice, que je n'ai jamais revue depuis. J'ai toujours conservé un tendre souvenir de sa bonté.

Nous nous éloignâmes de plusieurs milles, la voiture alors s'arrêta devant une auberge. Là, ma surprise et ma joie furent égales, en voyant le même Monsieur qui m'avait ramassée dans le jardin. « Est-ce vous, m'écriai-je? est-ce vous? je voudrais bien que vous fussiez mon papa. Il fut également étonné, me

prit dans ses bras, et des larmes inondèrent ses yeux.

« Quelle absurde faiblesse, lui dit durement la Dame; il prit un maintien plus composé, en me caressant toujours. « C'est la véritable image de ma chère Anna, elle lui ressemble dix fois plus que les autres. »

« Quelle idée, lui dit-elle encore, votre imagination vous égare ; votre jolie fantaisie doit être satisfaite : j'espère que vous allez retourner chez vous. »

« Appelez-vous fantaisie un sentiment, un devoir si naturel? »

« Donnez-lui le nom que vous voudrez ; mais il faut que vous partiez; vous n'avez pas de tems à perdre.

Pendant ce dialogue qui fit une profonde impression sur mon esprit, je baisais tendrement la main qui tenait la mienne ; et quand il s'arrêta pour m'embrasser, et que je vis ses larmes, je m'écriai: « Oh ! je veux aller avec vous ; si vous voulez m'emmener, je serai bien sage, et je vous aimerai de tout mon cœur. »

Il tressaillit. « Je ne puis supporter cela ;

dit-il, ce que je fais est également injuste et cruel. » Il sortit de la chambre, et la Dame parut très-troublée. J'ai appris dans la suite, que mon père avait insisté pour me voir, avec une telle vivacité, qu'elle n'avait pu le contraindre à y renoncer. Mais la condition de cette complaisance avait été qu'il ne me donnerait aucune raison de croire que je pusse lui appartenir.

Quand il fut parti, on nous servit à dîner, et nous poursuivimes notre voyage.

» Nous marchâmes tout le reste de la journée et une grande partie du lendemain.

» Mon cœur était bien oppressé, mais je gardais le silence, pensant à ma nourrice et au bon Monsieur qui m'avait embrassé en pleurant.

» Plus j'étais occupée de lui, et moins j'aimais la personne avec laquelle il m'avait laissée. Elle avait beau me dire que je devais la chérir comme la seule amie qui s'intéressât à mon sort, et à qui je devais ma nourriture et mes habits; comme elle ne m'avait jamais donné des preuves d'attachement, je n'en sentais par pour elle; et la manière avec laquelle

elle avait blâmé la tendresse que son compagnon avait voulu me montrer, son empressement à le faire sortir, me donnèrent un secret dépit qui me rendit triste et chagrine. Comme elle n'avait pas plus d'envie que moi de rompre le silence, mon petit air d'humeur ne fut pas remarqué.

Nous arrivâmes à-la-fin à un petit village, et nous arrêtâmes à la porte d'une grande et antique maison qui me glaça de terreur. C'était un ancien monastère, le vieux bâtiment, les tours, les créneaux couverts par le lierre qui croissait le long des murs, donnaient à cet édifice un air sombre et imposant qui m'effraya si fort, qu'en descendant de voiture je me mis à pleurer.

Mes larmes n'eurent d'autre effet que de m'attirer les reproches de ma conductrice. Je fus entraînée par elle dans un parloir, où nous fumes reçues par deux dames d'un âge mûr.

On me dit que ce lieu était celui de ma résidence, et quelques jeunes personnes me menèrent dans le jardin, me donnèrent des fruits, me firent jouer et me dissipèrent tellement, que je m'apperçus à peine du départ

de ma tutrice. Je la vis s'éloigner sans aucun chagrin, mais je pleurais, en pensant que j'étais bien loin de ma nourrice et du bon Monsieur.

Je fus connue, dans cette pension, sous le nom de Fidelia Stanmore, et j'y restai jusqu'à l'âge de quatorze ans.

J'étais souvent affligée en entendant mes jeunes compagnes parler de leurs parens, en recevant des lettres, des petits présens, s'entretenir avec délices du plaisir qu'elles éprouveraient en allant passer les vacances avec eux. Hélas ! je n'avais ni parens, ni asile ; je ne connaissais pas d'autre maison que celle que j'habitais. Que ces pensées étaient tristes pour un esprit intelligent et déjà sensible.

En avançant en âge, j'interrogeais souvent mes institutrices pour savoir où vivaient mes protecteurs, pourquoi ils ne m'envoyaient jamais chercher ? Je ne pouvais obtenir aucune réponse satisfaisante. Je n'avais pas d'amis qui songeassent à moi ; j'étais une pauvre orpheline protégée par une parente de ma mère, qui elle-même n'avait point de maison à elle, mais qui ne m'abandonnerait jamais, et qui paierait toujours ma pension et mon éducation.

A mesure que mon esprit se développait, l'idée de mon dénuement me rendait sérieuse et mélancolique, et cette tournure d'esprit était encouragée par les principes religieux de cette maison, qui était une pension catholique. Le bonheur de la vie domestique était sans cesse présenté à mes yeux. On me faisait considérer que j'étais orpheline, délaissée, sans parens, sans amis, et absolument dépendante de la volonté d'une personne qui pouvait d'un moment à l'autre changer de sentiment à mon égard. Je commençai à former le desir de goûter cette vie sainte et tranquille, à regarder le couvent comme le véritable asile que je devais choisir pour ma future résidence.

Cette inclination était fortifiée par les plus séduisantes peintures de la joie, du bonheur dont je jouirais loin des soins, des chagrins du monde; et tous mes vœux tendaient à être reçue dans ce paradis, où mes jours s'écouleraient dans le bonheur.

Il y avait neuf ans que je n'avais vu ma protectrice, quand elle me fut annoncée. A son entrée dans la chambre, notre surprise fut mutuelle. Les années qui s'étaient écoulées,

avaient changé ma tante, et mes traits n'étaient plus ceux d'un enfant. Je me présentais avec tout l'éclat de la jeunesse ; elle au contraire avait perdu tous ses agrémens, elle était pâle, maigre, ses sourcils paraissaient contractés par la mauvaise humeur, sa voix haute et dure était devenue cassée et monotone.

« Est-il possible, dit-elle, que cette grande fille soit Fidelia Stanmore ! »

» Etes-vous, Madame, la personne qui m'a conduite ici ? Ah ! qu'est devenue ma bonne nourrice et ce cher, ce bon Monsieur qui nous a quittées à l'auberge? Ces mutuelles interrogations furent l'affaire d'un instant.

Une des maîtresses répondit à celles qui m'étaient faites. En approchant de ma tutrice, de pénibles souvenirs m'arrachaient des larmes. Elle me prit froidement la main : » Que dois-je penser de vos pleurs? Est-ce la joie ou le chagrin qui les fait répandre ? »

« En vérité, répondis-je ingénûment, je n'en sais rien. Mes sentimens sont indéfinissables. — Sentimens ! reprit-elle avec mépris — Allez-vous parler de sentimens, et peut-être aussi de sensibilité ? — Sachez, ma

petite, que je déteste les filles romanesques. Les sentimens et la sensibilité rendent malade, ne parlez donc plus de semblables sottises. »

Elle fit une multitude de questions à la maîtresse, sans avoir l'air d'y mettre le moindre intérêt ; tandis qu'indignée d'une réception si choquante, et de reproches si peu mérités, je m'efforçais de réprimer mon chagrin, et de fortifier mon cœur contre la haine que ma tutrice m'inspirait. Il me parut que l'affection avait peu de part dans les soins qu'elle me donnait, et cette idée affaiblit ses droits à ma reconnaissance.

Elle m'ordonna de sortir : je fus plusieurs heures sans la voir ; enfin, elle vint à moi et me dit : « Fidelia, comme je me suis fait un devoir, d'après l'attachement que j'avais pour votre mère, de m'occuper de votre sort, j'ai fait de grands sacrifices pour satisfaire vos desirs, en épargnant sur mon modique revenu, la somme nécessaire pour vous placer dans un couvent, où vous ne pouvez être reçue, et devenir un membre heureux de la communauté, qu'en payant une dot à la mai-

son. Mais, mon enfant, je dois remplir le devoir que je me suis imposé ; votre bonheur en sera la récompense, et je serai satisfaite. Nous partirons demain matin, allez vous préparer, et soyez diligente à faire vos paquets.

Sans me laisser le tems de répondre, elle quitta la chambre. Je ne savais si je devais me réjouir ou m'affliger de voir ma destinée remplie. Une des pensionnaires vint pour m'assister : elle avait sans doute sa leçon ; elle s'étendit en félicitations sur le bonheur qui m'attendait. Elle désirait vivement que son sort fût pareil au mien : elle déplora si fort la destinée de ces malheureuses filles, qui sont condamnées à vivre dans un monde turbulent, trompeur, où la richesse et la naissance sont les seuls titres au respect et aux égards ; en un mot, elle cita tant d'exemples, et nomma tant de victimes parmi les filles sans dot, obligées à mendier leur subsistance, que je commençai à me regarder comme heureuse d'être arrachée à de si grands malheurs, pour habiter une douce retraite, parmi des personnes bonnes et pieuses, dont tout le pouvoir du monde ne peut altérer la joie et la paix.

Ainsi réconciliée avec mon sort, je pris congé de mes gouvernantes et de mes compagnes, sans aucun sentiment de regrets, et sans montrer aucune émotion pénible. Trouvant ma compagne de voyage enveloppée dans une grande réserve, j'essayai de l'en tirer, en faisant beaucoup de question; et sur-tout lui demandant instamment des nouvelles de ma nourrice et du Monsieur.

Vous êtes importune et bavarde, me répondit-elle. « Je ne sais rien sur cette femme, et quant à la personne que vous avez vue avec moi, vous la verrez encore avant que de passer la mer, quoiqu'en vérité, il pût mieux employer son tems qu'à cette conférence.

Je ne pris pas garde à cette remarque, que je ne pouvais pas comprendre alors; mais l'idée de voir la seule personne qui, excepté ma nourrice, m'eût jamais montré quelque tendresse, fut un soulagement pour mes esprits abattus. Je pensai que si les paroles m'étaient défendues, je pouvais me livrer à mes rêveries; et j'établis les plus douces espérances sur cette conversation qui m'était annoncée.

Nous arrivâmes à Margate, où nous de-

vions nous embarquer pour Dunkerque. Je ne sais si c'était vraiment cette ville où nous descendimes. Jamais, pendant ce voyage, je ne parlai à personne qu'à ma conductrice, qui me disait ce qu'elle voulait.

Il m'est impossible de vous donner une idée du transport qui m'agita, quand j'aperçus celui dont l'image était gravée dans ma mémoire et dans mon cœur. Je le reconnus aussi-tôt, malgré son changement; et à peine l'avais-je apperçu, que j'étais déjà dans ses bras. Un sévère reproche échappa à ma conductrice, qui essaya de nous séparer. Contentez-vous, Madame, lui dit-il, de l'exécution de votre plan; mais n'essayez pas de contraindre les mouvemens de la nature, et ne me privez pas de ce dernier plaisir.

Elle mordit ses bras, fronça le sourcil, et me regarda avec une expression de méchanceté, que je ne lui avais pas encore vue. Sa mauvaise humeur n'empêcha pas celui qui paraissait s'intéresser à moi, de me montrer la plus vive tendresse; et des pleurs coulaient de ses yeux, en remarquant combien ma figure avait gagné. Cédant à mon attendrissement,

je baisais ses mains, en m'écriant involontairement : Oh ! que ne puis-je vivre avec un cœur comme le vôtre !

Vous en trouverez de très-bons dans le couvent, observa ma conductrice ; « mais il est singulier qu'une fille de votre âge soit aussi libre avec un homme. » Je rougis de ce reproche, et je voulais retirer ma main : il la retint avec force.

« Comment pouvez-vous avoir la cruauté? — Mais ! quelque chose qui puisse en arriver, s'écria-t-il en faisant un effort comme pour rompre le silence, elle connaîtra qui je suis, qui elle est ! »

« Pensez à ce que vous allez faire, dit-elle avec un regard effrayé, souvenez-vous de votre serment. »

« Hélas ! je me le rappelle trop bien, répondit-il, d'une voix triste, il me fait assez souffrir. Mais ce serment a des bornes ; je ne la verrai plus, et je veux qu'elle sache qu'elle a un tendre et malheureux père. »

« Un père, m'écriai-je, grand Dieu ! un père ! »

« Oui, ajouta-t-il, en m'embrassant ; et des

larmes brûlantes coulaient de ses yeux. Oui, ma Fidelia, je suis ton père, tu es mon enfant; mais un cruel préjugé, une loi injuste nous condamnent à une éternelle séparation pendant cette vie. Ma faiblesse, ma folie, ont rendu mon enfant illégitime. »

Je ne pouvais pas articuler un seul mot; j'étais appuyée sur sa poitrine, contre laquelle il me pressait à tout moment.

« Vous avez raison de parler de faiblesse; oui, de faiblesse impardonnable. A quoi sert cet aveu? disait la cruelle tante, en nous regardant avec fureur; à quoi peut tendre cette imprudente déclaration? elle ne peut que vous causer de mutuelles inquiétudes. »

« Mon cœur a parlé, dit mon père, je n'ai pu résister à son émotion. Ah! s'il est vrai que vous aimiez mon Anna, regardez son image, et soyez cruelle si vous pouvez! »

« Cruelle, reprit-elle, n'est-ce pas son bonheur, son repos à elle-même que je desire, et que je recherche comme celui des autres. »

« Je le souhaite, dit-il, en soupirant; mais j'ai été emporté trop loin pour m'arrêter. Il faut que je lui raconte sa propre histoire : elle

verra que le choix qu'elle a fait, est le plus heureux que sa destinée puisse admettre : il faut qu'elle sache que son père se repent de sa faiblesse et de son injustice; et si je ne dois plus voir ma fille, je veux avoir au moins la consolation de correspondre avec elle. »

« Vous rompez votre serment, dit-elle, sous le prétexte qu'elle va quitter le monde. »

« Laissez-moi seul avec mon enfant, répondit-il, d'une voix ferme. Mon serment est et sera sacré; mais je veux, pour un seul moment, goûter le bonheur d'être père, bonheur qui m'a été si cruellement interdit. »

Elle quitta la chambre avec l'air de la fureur. J'étais restée pressée contre le cœur de mon père, muette d'effroi, et croyant à tout moment, pendant leur contestation, qu'elle viendrait m'en arracher.

Après de tendres caresses et de tristes souvenirs, mon père me raconta en détail tout ce que je viens de vous dire sur sa fille et les événemens de sa jeunesse; ajoutant que, pour cacher la faute de ma mère et ma naissance infortunée, il s'était soumis à tous les arrangemens faits par ma tante; mais il me jura

qu'il avait toujours regardé l'époque de leur mariage, comme celle où je serais rendue à sa tendresse. Depuis le moment où je vis le jour jusqu'à la mort de sa mère, il avait été reçu chez miss Wheatly, comme une personne qui la demandait en mariage ; elle avait quitté la maison où elle était accouchée, et l'appartement qu'elle occupait alors, était dans un quartier très-éloigné du premier.

Mon père était plus amoureux, plus faible que jamais ; et attendait impatiemment le moment où il pourrait unir son sort à celui de son Anna si tendrement aimée.

Quelque tems avant le jour qu'il souhaitait si ardemment, elle lui parut triste et mélancolique ; ses soupirs, ses larmes, le désespéraient ; il la pressait de lui ouvrir son cœur, lui protestait qu'il était capable de tout faire pour rendre le calme à l'esprit de sa bien-aimée.

Dans un moment où elle le vit attendri, son cœur s'échappa de ses lèvres ; elle lui avoua qu'elle ne donnerait sa main qu'à une seule condition, -- qu'elle exigerait qu'il s'engageât à la remplir par un serment solennel. Il fut ex-

trêmement surpris. Que pouvait-elle demander qu'il pût lui refuser ? Parlez, lui dit-il, est-il possible que je n'accomplisse pas tous vos desirs quels qu'ils soient ? Ce fut alors que cette mère orgueilleuse et dénaturée exigea de la faiblesse de mon père ce fatal serment, par lequel il s'engagea à ne jamais me reconnaître aux yeux du monde pour son enfant, à ne point m'admettre dans sa maison, à ne prendre aucun intérêt à ce qui me concernerait et à m'abandonner entièrement aux soins de sa tante, qui se chargerait de me faire donner une éducation qui m'accoutumât dès l'enfance à me croire destinée à la vie religieuse ; et afin que mes inclinations ne pussent jamais contrarier ce desir, ma tante devait me séquestrer du monde, et m'éloigner de toute liaison, en me faisant élever dans une pension catholique. S'il voulait jurer d'observer ces conditions, elle consentait à l'épouser : s'il hésitait à faire le serment qu'elle exigeait, elle lui protestait qu'elle allait m'enlever, disparaître avec moi, quitter l'Angleterre, et qu'il n'entendrait plus parler ni de l'une ni de l'autre. Jamais rien ne

pourrait la faire consentir à reparaître dans le monde, si sa réputation était flétrie, ou si j'avais la possibilité de la reclamer un jour comme ma mère.

telles furent les volontés d'une femme cruelle. Mon père lui proposa de supposer que leur mariage avait été célébré avant la mort de sa mère, et tenu secret afin de ne pas l'offenser.

Cette idée suggérée par la tendresse paternelle, ne servit qu'à l'irriter davantage. C'était vouloir persuader à tout le monde, qu'elle était indigne de lui, et que madame Douglas n'aurait pas consenti à la regarder comme sa fille. Elle ne voulut rien changer à son plan, disant qu'elle ne pourrait jamais supporter la vue d'un enfant dont l'existence lui reprocherait éternellement sa faiblesse, et qui lui serait toujours odieux.

Enfin elle triompha ; et cette mère dénaturée obtint de l'homme le plus faible et le plus amoureux, la promesse solennelle qu'il ne recevrait jamais son enfant et ne le reconnaîtrait point aux yeux du monde soit directement, soit indirectement.

Le mariage se célébra, et je fus sacrifiée. Si le ciel avait voulu m'enlever l'existence quelque tems après, lorsque je fus attaquée de la petite vérole, combien il eût épargné de regrets et de chagrin à mon pauvre père et à moi-même. Mais les voies de la Providence sont justes, sages et impénétrables. Tous les plans de ma mère avaient été au moment d'être renversés par la rencontre imprévue au jardin de Kensington. L'innocente maladresse de ma nourrice, la ressemblance extraordinaire entre ma mère et moi, avaient attiré l'attention de mon père et de sa société. De ce moment elle fut désespérée et elle insista sur ce que je fusse conduite immédiatement à la maison d'éducation qui était depuis long-tems désignée, mais qui ne recevait ordinairement les enfans qu'à l'âge de sept ans. Une plus forte pension leva ces obstacles, et je fus admise dans la maison.

Ma mère eut trois enfans depuis son mariage, ils furent aimés et caressés, tandis que moi qui n'avais aucune faute à me reprocher, moi sa parfaite image, j'étais méprisée, rejettée, et regardée comme une

tache dans la famille. Quelle injustice ! Quel préjugé !

Quand mon père apprit que j'allais être enlevée à ma nourrice, il voulut me voir et venir sur ma route à ma rencontre. En vain ma mère employa-t-elle les menaces, les pleurs, les reproches ; pour la première fois de sa vie, il voulut faire sa volonté ; il lui promit que son serment ne serait pas violé, mais il l'assura qu'il me verrait. Je vous ai parlé de notre entrevue dans l'auberge. Mon père m'apprit aussi que tous les petits désagrémens qui avaient accompagné mon éducation, et le peu d'indulgence que j'avais éprouvé, étaient dus aux récommandations de ma tutrice.

Le tems où je devais partir pour achever mon sacrifice, ce tems si long-tems desiré par ma mère et ma tante, était enfin arrivé ; rien ne put détourner mon père du projet qu'il avait formé de me voir pour la dernière fois ; et malgré leurs remontrances et leurs prières, il vint à Margate ; il n'avait pas l'intention de se faire connaître : ma joie, l'expression de mon attachement, lui firent oublier ses projets, et

eurent un si grand empire sur ses sentimens, que son secret lui échappa ; alors il résolut de me montrer combien je lui était chère, et de s'accuser devant moi, de l'impardonnable faiblesse qui l'avait porté à prononcer le serment le plus dénaturé et le plus cruel que l'amour eût jamais exigé.

Tel fut, Madame, l'affligeant récit d'un père infortuné et repentant, qui se condamnait lui-même, pendant que mon cœur lui pardonnait bien sincèrement, en voyant sa sensibilité et ses regrets.

Je compris aussi que mon existence était véritablement un déshonneur pour ma mère, et la priverait de sa réputation, si elle était connue ; que malgré cette innocence et le peu de part que j'avais au malheur de ma naissance, ce même déshonneur retomberait sur moi ; et que si je paraissais dans le monde, j'y serais nécessairement méprisée et malheureuse. Ces réflexions pouvaient difficilement être attendues d'une personne de mon âge ; la mélancolie de mon esprit m'avait portée à l'observation et à la méditation, d'une manière qui n'est pas ordinaire à l'âge de quatorze ans. Quand

mon père cessa de parler, il parut accablé dans sa douleur ; je l'embrassai vivement, mais avec une résignation qui l'étonna ; je le priai de se tranquilliser, et de considérer la destinée qui m'était reservée, comme la seule qui pût me rendre heureuse, et contribuer en même-tems à sa consolation. Je l'assurai que j'aimerais doublement l'asile qui m'était destiné, si mon séjour au couvent le délivrait des cruelles altercations, et des soupçons toujours renaissans, auxquels ma présence dans le monde l'exposerait ; tout ce que je lui demandais, tout ce que je desirais, était la permission de correspondre avec lui ; qu'il serait le maître d'apposer à cette indulgence toutes les restrictions qu'il jugerait convenable, et je lui donnai l'assurance solennelle que mes lettres ne paraîtraient jamais écrites à un père, mais à mon protecteur, à l'ami du père que j'avais perdu. Hélas ! Ne serez-vous pas perdu pour moi, quand je serai séparée de vous par les grilles d'un couvent.

Il m'accorda ma demande en versant un torrent de larmes. Une heure s'était passée dans cette conversation ; cette heure a été la

plus douce et la plus pénible de toute mon existence ; à la fin, la tante de ma mère entra, son maintien était si agité, que malgré la haine véritable qu'elle m'inspirait, voyant qu'elle était à la fois fâchée et humiliée, je lui parlai doucement, et sans changer le ton que j'avais toujours eu avec elle.

Mon père lui raconta vivement notre conversation, et parla de ma conduite et de mes sentimens, avec un enthousiasme qui parut l'alarmer ; mais quand elle entendit la conclusion, et ma parfaite résignation à tous ses plans, elle reprit sa bonne humeur, et me complimenta sur ma raison et ma sincérité ; elle ne fit point la moindre objection sur notre correspondance, et ajouta qu'en y mettant les restrictions convenables, elle ne doutait même pas qu'elle ne fût très-agréable à madame Douglas.

Mon cœur ne put souscrire à cette dernière assertion ; je ne sentais ni respect, ni tendresse pour une femme qui m'avait absolument fermé son cœur ; j'éprouvais au contraire un sentiment pénible, en pensant à son injustice ; j'étais heureuse en me sacrifiant à la paix

intérieure de mon père ; mais il me semblait que je ne devais rien à l'orgueil cruel de ma mère ; je plaignais l'un, l'idée de l'autre me faisait tressaillir.

Je ne vous dirai point quels furent nos adieux. Mon pauvre père semblait prêt à violer son serment, et à me conduire chez lui, au risque de compromettre la réputation de ma mère, et de détruire à jamais la paix de sa maison. Je suis persuadée que sans la présence de mon adroite conductrice et la fermeté de ma résolution, le faible cœur de mon père aurait cédé à la nature.

Enfin je partis, et ce moment sera toujours gravé dans ma mémoire. Il fit triompher la tendresse paternelle sur l'injustice des préjugés, et me réconcilia avec la nature humaine.

Je dois seulement ajouter que mon père a défendu que je prisse le voile avant l'âge de dix-neuf ans. Quelles sont ses vues? Quelles sont ses espérances? Je ne puis le savoir, il ne me l'a jamais fait connaître, et je ne doute pas que toutes mes lettres ne soient lues par madame Douglas.

Quant à moi, après m'être bien convaincue que je ne suis pas faite pour le monde, que le monde me mépriserait, j'ai tâché de me faire à ma destinée. Je suis actuellement dans mon noviciat, dans quatre mois je prendrai le voile. Sans attendre aucune consolation sur la terre, je porte mes regards sur cet heureux séjour des bénédictions, de la paix, de la justice éternelle, où je trouverai un père céleste qui ne repousse pas un enfant innocent.

Voilà, ma chère Hermine, l'histoire de ma triste existence. Je n'en parle jamais; excepté la sœur Thérèse, vous êtes la seule personne à qui je l'aie racontée. Je pense que ce couvent éloigné a été l'objet des recherches de ma persécutrice; sa situation au milieu d'une forêt, dans un lieu si peu fréquenté, doit empêcher qu'il ne soit connu, ce qui, sans doute, répond à ses intentions. Ne pensez pas qu'il y ait aucune curiosité dans la surprise que j'ai exprimée, en apprenant que votre volonté vous avait conduite ici. Vous m'avez imposé silence, et je respecte ce commandement comme sacré et inviolable.

Hermine qui avait écouté attentivement cette triste et intéressante histoire, prit la main de l'aimable Fidelia, et la pressa contre son sein avec une tendre sympathie : son attendrissement se lisait dans ses yeux. « Chère amie, lui dit-elle, quoique je déteste les artifices de deux femmes orgueilleuses, intéressées et cruelles, je vous avouerai que, dans votre situation, je n'ai rien à opposer à l'impérieuse nécessité qui vous oblige à renoncer au monde. Je plains cette destinée que rien ne peut changer. Le ciel seul connaît ce que la mienne me réserve. Peut-être envierai-je votre sort, et souhaiterai-je cette douce paix, dont vous pouvez espérer de jouir loin d'un monde trompeur. Mais quelle que soit mon existence, j'ose solliciter votre amitié; et si je ne peux en jouir, qu'au moins votre correspondance me console de votre absence? »

L'une et l'autre feront mon bonheur, dit Fidelia, et soyez assurée que mes vœux et mes prières seront sans cesse offerts au ciel pour votre paix et votre félicité.

Ces deux aimables jeunes personnes, par

une délicate considération, se promirent de ne plus se parler de malheurs irréparables. Elles s'entretinrent de tous les objets qui pouvaient occuper agréablement les heures qu'il leur était permis de passer ensemble. Leur tems s'écoulait dans de douces conversations qui leur faisaient oublier le passé, et les empêchaient de penser aux épreuves qui les attendaient encore; elles devinrent plus heureuses et plus tranquilles, en se donnant mutuellement l'exemple de la résignation.

CHAPITRE XI.

Louis était devenu l'élève et le compagnon favori du père François, qui était charmé de la douceur de son caractère, de son activité et de son intelligence, qui, en deux mois de tems, lui fit faire des progrès si extraordinaires, qu'il fut étonné lui-même de sa facilité. Elle ne pouvait être surpassée que par sa tendresse et sa reconnaissance pour son excellent mentor.

Pendant cet espace de tems, il avait accompagné une seule fois le bon Père chez Hermine. Elle avait admiré en silence la décence de son maintien et la propriété de ses expressions; elle le félicita sur l'heureux changement de ses occupations et sur la satisfaction qu'il paraissait sentir en remplissant le vœu de son aïeule. Louis lui témoigna avec grâce la reconnaissance dont il était pénétré en pensant à l'intérêt qu'elle voulait bien prendre à son bonheur. Rien n'était plus propre à l'engager dans de nouveaux efforts pour mériter son approbation. Il ajouta qu'il espérait, par son

assiduité et ses progrès, offrir à son respectable bienfaiteur le seul témoignage de gratitude qui fût en son pouvoir.

Agnès, accompagnée par Jeannette, fit aussi deux visites au couvent. Mais elle trouva que le desir était insuffisant quand la force manquait, et qu'elle ne pouvait plus supporter d'aussi longues courses. A son retour de la dernière visite, elle fut malade pendant deux jours, et obligée d'avouer que c'était trop fort pour elle; qu'elle craignait de ne pouvoir plus entreprendre cette route. C'est alors qu'elle accusa la religieuse intéressée et curieuse qui avait persuadé à la jeune Dame de la quitter. Jeannette lui rappela que Mlle. Hermine lui avait promis de venir bientôt la voir, et avait exprimé son chagrin de ce qu'elle entreprenait pour elle de si longues courses.

« Il est vrai, répondit Agnès, elle me l'a dit; mais si ma force égalait mon desir, je regarderais le chemin comme rien. Je sens que je m'affaiblis chaque jour, et je crois qu'il ne s'écoulera pas beaucoup de tems avant que j'aille rejoindre mon bon Joseph et mes pauvres enfans. Que la volonté de Dieu soit faite! je

mourrai avec ma bonne conscience ; c'est là mon seul mérite ; je me suis efforcée de remplir tous mes devoirs. Je remercie le Ciel, Louis actuellement a trouvé un ami dans le digne père François, et je suis sûre que la bonne jeune Dame ne l'oubliera pas. »

Cette excellente femme avait un juste pressentiment de sa fin prochaine. Quelques jours apres cette conversation, elle perdit l'appétit ; sentit une lassitude universelle. Sa faiblesse augmenta tellement, qu'elle pût à peine quitter son lit.

Louis, qui la voyait trois fois par semaine, apperçut cette langueur progressive. Il envoya, malgré elle, chercher un médecin au prochain village. Cet homme le confirma dans ses craintes, et annonça qu'il pensait que son existence pouvait se terminer dans quelques jours. Agnès le sentait elle-même, et desirait ardemment de voir encore une fois Mlle. Hermine, avant que de mourir. Le père François, toujours prêt à consoler les malheureux, lui promit de la lui amener le lendemain.

Agnès, un moment auparavant, avait desiré d'être seule avec lui ; cette conférence dura

près de deux heures. Quand il sortit, le bon Père dit à Louis : Ne vous affligez-pas, mon cher fils, de ce que le Tout-Puissant, le père des humbles et des malheureux est sur le point de vous enlever votre respectable mère : elle jouira bientôt d'un bonheur que rien ne peut enlever ; elle a accompli son devoir envers vous, et vous a confié à mes soins. Je m'engage ici, devant Dieu, à remplir ses desirs autant qu'il sera en ma puissance, et de faire tous mes efforts pour vous être utile à l'avenir.

Louis fut profondément affecté de la sensibilité et de l'amitié du vieillard ; il serra ses mains dans les siennes, sans avoir la force de parler : mais les larmes de reconnaissance qui coulaient en abondance, furent entendues de son bienfaiteur. Louis passa la nuit près du lit de sa mère ; et le jour suivant commençait à peine, qu'Hermine entra dans la chaumière.

Elle courut auprès d'Agnès, à qui le plaisir de la voir semblait donner de nouvelles forces : elles étaient toutes deux attendries. Hermine croyait toucher au moment d'être une seconde fois orpheline ; elle était prête à perdre le seul être qui l'aimât véritablement ; et si son

sort cruel l'obligeait à quitter le couvent, la seule personne près de laquelle elle pût trouver un asile et la tendre protection d'une mère. Agnès, après avoir surmonté sa première émotion, la supplia de ne point trop s'affecter pour elle ; mais de mettre sa confiance dans le père François, et de compter sur son amitié et son honneur. Elle lui recommanda Louis dans les termes les plus forts : Il a, ma chère Dame, le plus grand respect pour vous, et le cœur le plus pur, le plus sincère. J'espère, et je crois qu'il méritera vos bontés et votre approbation.

Le père François a été envoyé par le ciel, pour répandre la paix et le bonheur sur mes derniers jours ; il sera le père de l'orphelin. Je n'ai rien à laisser à mon enfant, qui puisse lui être utile, je le confie à la divine Providence : s'il continue à être bon et vertueux, elle ne l'abandonnera pas. Ah ! ma très-chère Dame, ne laissez point le chagrin accabler votre ame : bientôt le trouble et l'affliction qui vous environnent, disparaîtront. Jamais l'orphelin, qui a mis sa confiance dans le dieu des miséricordes, ne s'est trouvé sans soutien.

Agnès, fatiguée de l'effort qu'elle venait de faire pour parler, tomba dans un doux sommeil. On espéra qu'il lui serait favorable ; il dura plus de trois heures ; mais, quand elle s'éveilla, Hermine qui n'avait pas quitté le chevet de son lit, crut remarquer une grande altération dans ses traits. Ses yeux étaient fixes et creux, sa respiration courte, entrecoupée et pénible. Elle regardait sa jeune amie, pressait sa main, s'efforçait de parler, et ses paroles n'étaient pas articulées. Louis s'approcha du lit : elle jetait alternativement les yeux sur lui et sur Hermine. Un léger sourire semblait encore répandre une douce sérénité sur sa figure ; enfin, après quelques soupirs, elle ferma ses yeux pour toujours, sans pousser un cri, sans que la nature parût combattre la mort.

Telle est la fin du juste, s'écria Hermine, baisant encore cette main privée de sentiment, qu'elle tenait dans les siennes. « Oh ! mon ami, dit-elle à Louis qui gardait le silence, prions le dieu des miséricordes, de nous accorder la même paix, la même sérénité dans nos derniers momens ; que nos ames, aussi

innocentes que la sienne, puissent s'envoler sans douleur vers le séjour céleste. »

Ses yeux étaient baignés de larmes : elle se retira dans une autre chambre ; où elle fut suivie par Louis et le bon père. Ce dernier les exhorta à la résignation, suivant le langage et l'esprit de la religion ; mais il avait le sens trop juste pour essayer de parler de consolations, dans les premiers momens de leur douleur. Il savait que les sentimens profonds demandent de l'indulgence, et ne doivent pas être combattus par des sentences de morale, ou des raisonnemens tirés d'une froide philosophie. Un esprit bon et vertueux reprend de lui-même son courage, son énergie, et se soumet avec patience et résignation à la volonté de Dieu.

Agnès avait fermé les yeux de son cher Joseph : ses jours avaient été prolongés pour voir ses projets, ses plus chers desirs remplis. Son Louis commençait une nouvelle carrière, et ce fut sans regret, sans chagrin, qu'elle quitta la vie, en portant ses regards vers le bonheur éternel, qu'elle espérait avec une sainte confiance.

Hermine passa la journée à la chaumière ; elle envoya chercher la mère de Jeannette ; elle se reposa sur elle, et sur le père François, de tous les devoirs qui devaient être remplis. Elle demanda à Louis d'accompagner quelques fois le digne prêtre dans les visites qu'il ferait au couvent, et le pria de la considérer comme une amie qui s'intéresserait vivement à son bonheur. Ces paroles firent une forte impression sur le cœur du jeune homme : il eût à peine la force d'y répondre, il baisa respectueusement la main d'Hermine, et partit. Leur mutuelle émotion fut extrême ; mais on doit l'attribuer à la cruelle affliction qu'ils partageaient tous deux, sans examiner davantage la source qui la faisait naître.

Accompagnée par le père François, l'aimable orpheline retourna à son couvent. La mort d'Agnès ne fut pas un grand sujet de regrets pour la sœur Marie. Elle pensa que cette importune amie d'Hermine n'étant plus, cette liaison allait se rompre. Louis ne restera pas long-tems ici, il ira chercher fortune. -- Il n'y a aucun doute à cela. -- Le père François est vieux. -- Sa santé très-faible. -- Il ne

peut vivre long-tems. Toutes ces choses peuvent très-bien arriver, avant qu'Hermine ait atteint vingt-un ans. — Alors, ma chère petite, pensait-elle avec un malin plaisir, vous verrez; — vous verrez la différence ! Quand vous n'aurez plus personne à qui en appeler, ce sera un grand miracle, si vous pouvez sortir de cette maison sans ma permission.

L'Abbesse partagea la satisfaction de la vindicative sœur Marie. Elle haïssait et craignait Hermine. La dignité de sa personne, la régularité de sa conduite, lui donnaient une si grande supériorité sur sa duplicité intéressée, qu'elle en rougissait intérieurement. Son vœu le plus ardent était d'humilier cette jeune personne, et de disposer de son sort et de ses secrets.

« La sœur Marie lui dit un jour, à présent qu'Agnès est morte, à qui peut-elle avoir confié ce qu'elle a soustrait à nos yeux ? Sûrement ce n'est pas à ce jeune Louis. D'ailleurs tout ce qu'il a, tout ce qu'il sait, est connu du père François, et certainement ce révérend père nous est trop attaché pour nous cacher quelque chose. »

« Sûrement il ne le voudrait pas, répondit l'Abbesse, quoiqu'il se soit déclaré l'ami d'Hermine ; mais elle s'en sera probablement chargée elle-même. » « Non, je ne crois pas, reprit la sœur, qu'elle ait rien gardé ici. Elle est trop rusée pour courir le risque d'une seconde recherche dans sa chambre. Je soupçonne le père d'avoir cédé à cette singulière partialité qu'il a conçue pour elle et pour Louis, et d'être devenu son confident. C'est à moi, reprit l'Abbesse, à l'engager à nous l'avouer, si cela se peut. »

Plusieurs plans furent concertés entre elles ; et leur premier effet fut un changement dans toutes leurs mesures.

Elles comblèrent Hermine des plus tendres attentions, et les étendirent sur Fidelia. Mais cette adresse n'eut pas d'autre succès que de tenir les deux jeunes personnes sur leur garde. Elles connaissaient trop bien les religieuses pour ne pas sentir que cette officieuse complaisance cachait quelque secret dessein.

Agnès jouissait depuis quelques jours, de la paix du tombeau, quand Louis, conduit par le bon père, vint voir Hermine. Ces

visites étaient dangereuses pour tous deux. Aux yeux de la jeune personne, la reconnaissance sanctionnait tout, et le pauvre Louis satisfaisait son cœur, quoique sa raison lui apprît qu'il aimait sans espoir.

Fidelia voyait approcher le moment de renoncer pour jamais au monde. Le peu qu'elle en avait vu, le petit nombre de personnes qu'elle y laissait, ne lui causaient aucun regret sur le sacrifice qu'elle allait faire. Il assurait la paix intérieure de son père, le faible instrument de l'orgueil et de l'injustice de sa femme, et la mettait elle-même à l'abri du mépris du monde, qui, à ce qu'on lui avait dit, l'accablerait inévitablement, si elle osait y paraître.

Soit pour la réconcilier avec son sort, soit d'après le commandement impérieux de sa mère, monsieur Douglas avait tacitement souscrit à la réprobation que sa naissance lui paraissait mériter ; et quoique l'esprit juste et pénétrant de Fidelia lui eût fait vivement sentir l'inhumanité de la conduite de ses parens, elle se soumettait à souffrir de l'injuste opinion du monde, tandis qu'elle se révoltait contre la cruauté de sa mère.

Tels étaient ses sentimens lorsqu'elle devint l'amie d'Hermine : c'était la première personne qui lui montrait des égards et de l'affection. Elle en fut vivement touchée et commença à prendre d'elle-même, une opinion qu'elle n'avait jamais eue. L'idée d'être probablement privée de son amie qui devait quitter le couvent, lui parut cruelle, et commença à altérer ses premiers sentimens, et à faire naître de pénibles réflexions sur son sort. Sa répugnance augmenta journellement ; elle trouva la volonté qui lui commandait de prendre le voile, injuste et arbitraire.

La patience, la résignation de son caractère s'altérèrent ; sa mélancolie augmenta, son inquiétude fut visible à tous les yeux : des larmes obscurcissaient souvent ses regards, de profonds soupirs s'échappaient de son cœur, la pâleur de son teint annonçait assez que son ame et son corps souffraient.

Hermine fut alarmée ; cette altération faisait de trop grands progrès pour feindre de ne pas s'en appercevoir. Elle s'était promise à elle-même, elle avait promis à l'Abbesse, qu'elle ne parlerait jamais à Fidelia de l'engagement

qu'elle avait pris de quitter le monde ; -- qu'elle n'influerait en rien sur une destinée fixée par elle-même, et choisie par l'impérieux commandement de ceux qui avaient le droit d'ordonner de son sort. Cependant, elle ne put la voir succomber sous le poids d'un chagrin qui la consumait, sans vouloir en découvrir la cause, pour en chercher le remède.

CHAPITRE XII.

PENDANT que le cœur d'Hermine partageait les chagrins qui consumaient la pauvre Fidelia, et qui paraissaient s'accroître chaque jour, l'Abbesse et son conseil remarquaient aussi l'altération de la santé et du caractère de cette jeune personne; l'inquiétude de son amie n'échappait pas davantage à leur attention.

« Vous avez eu tort, très-sainte mère, dit la sœur Marie à l'Abbesse, de permettre qu'une intimité si grande s'établisse entre ces deux jeunes personnes, également romanesques; la novice, si elle n'était pas contente de son sort, y était au moins résignée; cette impérieuse et adroite étrangère, a certainement abusé de la confiance que vous avez mise en elle, pour inspirer à l'autre le dégoût du couvent et une forte répugnance pour prendre le voile.

« Je ne suis pas absolument de votre opinion, répondit l'Abbesse, je n'aime assurément point Hermine, mais j'ai confiance dans

sa parole, et je la crois incapable de violer ce qu'elle a promis d'observer. Je ne puis décider si ses actions sont dirigées par l'orgueil ou par la force des principes ; mais je ne pense pas qu'elle ait manqué à la promesse très-volontaire qu'elle m'a faite relativement à Fidelia. Si nous sommes sages, nous n'aurons pas l'air de nous douter du changement opéré dans l'esprit et la santé de cette dernière ; nous redoublerons au contraire de douceur et d'indulgence, en y mettant cependant assez d'adresse pour ne point éveiller les soupçons de l'une ni de l'autre.

« Pour ma part, reprit la sœur, je ne vois pas du tout la nécessité de tous ces systêmes étudiés. Fidelia n'a aucune ressource qui puisse encourager son changement de résolution ; à quoi cela pourrait-il la conduire ? sa destinée est entre nos mains. J'aurais donc souhaité qu'elles eussent été séparées.

« Mes vues, dit la supérieure, en élevant la voix pour montrer qu'elle était étonnée qu'on doutat de l'infaillibilité de son jugement, mes vues sont fort au-dessus des idées communes, ou des observations d'un esprit ordi-

naire. J'ai desiré de resserrer leur amitié, quand j'ai vu commencer leur attachement. Comme vous l'observez très-bien, Fidelia ne peut pas nourrir l'espérance de quitter jamais ce couvent, la vive affection qu'Hermine semble éprouver pour elle, peut la conduire à prendre aussi le voile, pour jouir de sa société et de son amitié. Je vous charge donc toutes d'éviter avec soin tout ce qui pourrait avoir l'air de la persuasion. Soyez douces et attentives; mais paraissez très-indifférentes sur son séjour dans cette maison; ne ralentissez pas vos soins pour l'une et pour l'autre, et voyez leurs émotions, leurs regards, sans avoir l'air de vous en appercevoir.

Les dociles religieuses promirent une stricte obéissance, et leur conduite fut si uniforme, si réservée, si polie; elles interrompirent si peu les relations des deux jeunes amies, qu'Hermine commença à penser plus favorablement de la plus grande partie de la communauté; elle n'en déplorait pas moins cependant le triste sort de Fidelia, et le tems où elle allait renoncer à toutes les espérances de la vie, lui paraissait s'avancer bien rapidement.

Un matin en la rencontrant, elle fut extrêmement frappée de sa pâleur et de la langueur qui semblait s'être emparée de tous ses sens. Elle paraissait à peine capable de quitter sa chaise ; Hermine lui prit la main : « Ma chère Fidelia, vous êtes malade, dit-elle tendrement. Ah! je vais sur le champ envoyer chercher un médecin ! pourquoi n'avez vous pas encore consulté?.... « Arrêtez, ma très-chère Hermine, ce ne sont pas des remèdes qui me sont nécessaires, et les médecins ne peuvent guérir les maux de l'ame. »

Vous êtes donc malheureuse. Hélas ! je n'ose vous le demander, et cependant, depuis quelque tems, ma langue a de la peine à retenir mon cœur. Je suis liée par une promesse qui me condamne au silence. — J'ai manqué au devoir de l'amitié, de l'humanité même ; j'ai combattu, j'ai contraint mon attachement, en réprimant le desir que j'ai de vous demander la cause du chagrin qui vous dévore. Pardonnez-moi, chère Fidelia ; et si vous me croyez digne de votre confiance, parlez, dites-moi quelle est la nature de la

peine secrette qui me trouble presque autant que vous.

« Je ne puis rien vous refuser, dit Fidelia, ce que je vais vous dire causera cependant un nouveau chagrin à votre cœur. Hélas! je sens que je suis une victime dévouée, un sacrifice à une faiblesse criminelle, une oblation offerte sur l'autel de l'orgueil, pour contenter une mère dénaturée. Ma chère amie, depuis que je vous ai connue, que j'ai joui des charmes de votre société, j'ai appris à estimer la valeur d'une semblable amie! Vous avez ouvert mes yeux, vous avez étendu mes idées, et donné naissance à des sentimens étrangers à mon cœur, jusqu'au moment où je vous ai connue. Oui, vous êtes la seule cause.... »

« Moi, je serais la cause! . . . Est-il possible que mon affection ait été la source de vos chagrins ? Oh ciel ! expliquez-vous. »

« Je vais le faire, dit Fidelia ; vous êtes innocente, et vous ignorez l'effet que votre amitié produirait sur mon faible cœur ; en un mot, chaque jour accroît mon estime et mon admiration pour vous ; chaque heure ajoute à mon regret, mon inexprimable regret,

de voir approcher le moment, où les devoirs de l'état que je vais embrasser, m'arracheront à votre société, à cette charmante conversation, qui est le seul bonheur que j'ai connu depuis que je suis au monde. Pardonnez, mon Dieu, dit-elle, en s'agenouillant, si celle qui est dévouée au service de vos autels, vous offense par cette tendresse involontaire : on me dit qu'une totale indifférence pour toutes les créatures terrestres, est essentielle à mon salut ; mais j'ose espérer que le créateur de la nature, dont tous les principes reposent sur l'amour et la charité, ne condamnera pas mon innocente amitié pour un être, l'ouvrage de ses mains, et qui suit tous ses préceptes ! Non ma tendre amie, ma chère Hermine, le ciel ne me condamnera pas, quoique je m'écarte des lois de ce couvent ; je ne puis pas donner à mon cœur cette insensibilité qu'on me dit nécessaire à la pureté d'une vie religieuse ; vous m'avez donné de si douces leçons du bonheur qui se trouve dans la société et l'amitié, que je vais devenir le martyr de mes propres sentimens : quand je serai religieuse, je ne pourrai jouir que rarement du plaisir de

vous entretenir, et dans peu de tems vous nous quitterez pour toujours ; la pauvre Fidelia pourra-t-elle, même dans le silence du tombeau, éviter les reproches de sa conscience et les cruels mépris d'une dévotion froide et sans pitié ? »

Fidelia aurait pu poursuivre long-tems son discours, sans être interrompue par Hermine ; elle était muette d'étonnement, et vivement attendrie, en pensant à la position de cette aimable personne, qu'un cruel sort avait condamnée à renoncer à tous les attachemens, à rompre tous les liens d'amitié et de société, qui font la douceur de l'existence, et à se regarder comme rejettée de l'espèce humaine, faite pour y être méprisée, sans ressource, sans consolation, sans une amie dont la main pût essuyer ses larmes, obligée enfin de regarder le monde comme fini pour elle, et la vie monastique comme son seul asile.

Elle ne pouvait pas se dissimuler que, sans le vouloir, elle avait aggravé les maux de cet être intéressant et malheureux, en lui donnant de nouvelles idées, en éveillant sa sensibilité, en lui inspirant de nouveaux goûts, et sur-tout

en lui faisant connaître les charmes de l'amitié, et la douceur d'une mutuelle confiance. Hélas ! disait-elle en elle-même, j'ai recherché ce cœur glacé par la cruauté de ses parens dénaturés, qui méritent les peines les plus sévères : en cherchant à la consoler, à la rendre plus heureuse, je lui ai fait connaître un sentiment dont elle ne se croyait pas susceptible, parce que personne n'avait encore cherché à en mériter de sa part : Ah ! combien les courts instans de notre liaison, auront été malheureux pour elle, puisque son sort est inévitable ! Qu'il est affreux pour moi d'avoir augmenté ses regrets, et d'avoir contribué à la ruine de sa santé et de son repos !

Pendant que ces réflexions occupaient l'esprit d'Hermine, elle regardait Fidelia avec attendrissement ; la malheureuse victime en fut touchée, et baisant sa main, elle lui dit : « Je vous ai peinée et attristée ; que le chagrin que vous cause ma faiblesse, n'ajoute pas à mes maux. S'il plaît au ciel de prolonger ma vie, quand une grande distance nous séparera, que vous serez bien loin de moi, je ne connaîtrai de momens heureux, que ceux où je penserai

à vous, où je repasserai dans ma mémoire toutes les heures qui se sont écoulées près de vous ; et je ne cesserai d'implorer le Créateur, pour qu'il verse sur mon amie ses grâces les plus abondantes.

« Oh! Fidelia, ma chère Fidelia! s'écria Hermine ; et des pleurs brillaient dans ses yeux. Comment pourrai-je jamais me pardonner d'avoir détruit votre repos? En cherchant mon bonheur dans votre société, j'ai altéré le vôtre ; et mon amitié vous a été plus fatale, que la haine de vos plus cruels persécuteurs. Ah! pouvez-vous penser que je cesse jamais de pleurer sur cette tendresse intéressée, qui vous a rendue malheureuse! Non, ma chère Fidelia, je ne connaîtrai plus de consolation si votre santé et la paix de votre ame sont sacrifiées à votre affection pour moi. »

» Trop généreuse amie, dit Fidelia, arrêtez, cessez de vous accuser vous-même. L'amitié qui m'unit à vous, est le charme de mon existence ; et si je cesse de vous aimer, ou s'il m'arrive jamais d'oublier les momens que nous avons passés ensemble, mon cœur sera glacé par la mort, ou j'aurai perdu la mémoire. »

Hermine lui dit d'une voix émue, et comme si elle sortait d'une profonde rêverie : Je remercie le Ciel ; il existe un moyen de vous rendre votre heureuse tranquillité. Je m'engage solennellement à ne point quitter ce couvent, tant que vous l'habiterez, et qu'il me sera permis de jouir de votre societé, jusqu'au moment enfin où ma destinée s'éclaircira. J'ignore quand ce moment arrivera ; mais, ma chère Fidelia, je vous donne ma parole, que si je puis rester maîtresse de mes actions, aucune raison ne pourra me tirer de ce couvent, tant que ma société y sera agréable et douce à mon amie.

L'abondance des larmes qui suffoquaient Fidelia, l'empêcha, pendant quelque tems, d'exprimer sa reconnaissance ; mais lorsqu'elle eût repris l'usage de la parole, la contestation la plus généreuse et la plus tendre s'éleva entre les deux amies. Fidelia rougissait de la faiblesse et de l'infériorité de son caractère, en les comparant avec l'énergie et le courage d'Hermine, qui abandonnait toutes les espérances de sa vie, qui consentait à rester dans le plus triste de tous les couvents, par compassion pour sa

faiblesse, et par le sacrifice le plus sublime de l'amitié.

Sentant qu'il y aurait de l'intérêt personnel et de l'indiscrétion à accepter ce dévoûment, elle appela sa raison à son secours, et tâcha d'égaler le désintéressement qu'elle admirait dans son amie. Elle fit un effort sur son ame, trop sensible pour sermonter d'inutiles regrets, et empêcher la généreuse Hermine de se sacrifier à l'amitié.

L'effet que la grandeur d'ame d'Hermine produisit sur le cœur de Fidelia, prouve le pouvoir de l'exemple sur les jeunes esprits; ils suivent facilement la pente du bien ou celle du mal. Cette observation démontre l'importance du devoir que les parens et les instituteurs doivent s'imposer, et avec quelle circonspection ils doivent choisir la société des jeunes personnes confiées à leurs soins.

Une expérience qui se renouvelle chaque jour, nous montre combien l'influence de l'exemple, l'emporte sur les préceptes de la raison. Les personnes que l'on voit tous les jours, acquièrent insensiblement un véritable empire sur nos cœurs; leurs fautes, en admet-

tant même que nous puissions les voir, sont jugées avec la partialité de l'amitié, qui leur ôte à nos yeux, ce qu'elles ont d'odieux à ceux des autres ; et bien souvent même, l'art que l'on emploie en nous les montrant, ou les raisonnemens dont on s'appuie pour les démontrer, nous les font prendre souvent pour des vertus calomniées.

Notre générosité nous semble intéressée à défendre et à aimer une personne injustement accusée ; ses erreurs, dans notre opinion, sont pardonnables, et ne sont que trop communes à la nature humaine, qui est toute imperfection.

L'esprit de Fidelia avait été peu cultivé ; la nature lui avait donné un cœur sincère et aimant, un caractère doux et un esprit juste : mais ses pensées, ses sentimens même avaient été arrêtés dès l'enfance par la mélancolie, qui lui était devenue habituelle, et par la triste idée de n'avoir pas un parent, pas un ami qui s'intéressât à son sort. Elle avait été privée de toute consolation ; destinée à vivre loin du monde, il avait été inutile de lui procurer les connaissances qui peuvent y faire réussir. Ses

qualités naturelles avaient été réveillées pour la première fois, lorsqu'elle desira de paraître aimable aux yeux d'Hermine, qui avait recherché sa société. Elle avait retiré de cette intimité les plus grands avantages, et elle avait appris à apprécier la valeur d'une telle amie, à regretter la perte qu'elle éprouverait peut-être bientôt, et à regarder ce couvent comme une tombe qui allait se refermer sur elle, et engloutir à jamais toutes les consolations humaines.

Pendant que ces deux aimables personnes, combattant de générosité, s'efforçaient de se surpasser l'une et l'autre en désintéressement et en amitié, elles ne se doutaient pas que toute leur conversation était entendue par l'inquisitive sœur Marie, qui avait pris possession d'une cellule adjoignante à la chambre d'Hermine, et qui trouvait ainsi, sans que personne pût s'en douter, le moyen de satisfaire son insatiable curiosité.

Dès que la conférence fut finie, elle courut bien vîte, pour communiquer à l'Abbesse ce qu'elle avait entendu; bien assurée qu'elle la charmerait en lui apprenant qu'Hermine, par

la vivacité de son amitié et l'énergie de son caractère, avait enfin décidé Fidelia, malgré sa généreuse résistance, à consentir à son sacrifice volontaire; et qu'il était arrêté qu'Hermine resterait au couvent, si on ne la privait pas de la société de Fidelia; soit que cette dernière fût encore novice, ou qu'elle eût pris le voile.

Ne vous l'avais-je pas dit? s'écria l'Abbesse enchantée; j'avais mon plan bien formé, et je prévoyais la suite que pourrait avoir cet attachement extravagant pour la novice. Ah! oui, j'entends les caprices du cœur, je connais les caprices de la nature humaine, et je savais qu'avec un peu d'adresse, nous les aurions toutes deux pour long-tems.

Hermine était trop généreuse pour s'arrêter à ce qu'elle venait de faire : elle savait combien un esprit délicat redoute le poids d'une obligation, et son étude fut de prouver à Fidelia que c'était elle qui se trouvait favorisée par son amitié. Elle redoubla de soins et de tendresse, et s'efforça de paraître gaie et tranquille, afin d'inspirer la même sérénité et la même paix à son amie.

Pendant que l'intéressante Fidelia commençait à reprendre ses couleurs et sa santé, que l'Abbesse se félicitait du succès de son adresse, Louis profitait avec ardeur des leçons du père François, et acquérait la connaissance des hommes et des mœurs, en même-tems qu'il ornait son esprit. Il montrait une si grande intelligence, et ses progrès étaient si extraordinaires, si rapides, que le bon moine ravi, lui dit un jour qu'il était plus en état d'être instituteur, que les trois quarts de ceux qui se mêlaient de ce métier, et qui jouissaient d'une réputation et d'une fortune fort étendues.

Vous savez parfaitement le français et l'allemand, vous avez une grande facilité, beaucoup d'esprit, un jugement droit, et vous possédez, ce qui est bien plus estimable que tout cela, un cœur incorruptible, et le sincère desir de bien faire. Je crois qu'il est tems, mon cher ami, que j'écrive aux personnes de mérite que je connais en France, en Italie et en Angleterre, pour vous recommander à leur protection. Quel est celui de ces royaumes que vous préférez?

Hélas! Louis n'avait aucune préférence ; toutes ses espérances étaient concentrées dans la forêt des Ardennes: il pensait modestement de ses talens; mais, quand ils eussent été plus brillans, il aurait éprouvé la même répugnance en quittant cette forêt solitaire, qui renfermait ce que la terre lui paraissait avoir de plus précieux. Mais qu'avait-il à apposer aux décisions et aux desirs de son bienfaiteur : il était seul dans le monde, sans y connaître personne, sans aucun moyen d'y subsister. Résister au vœu du père François, était un crime à ses yeux. Le petit héritage de sa mère ne pouvait le faire subsister que bien peu de tems; il fallait qu'il se déterminât à suivre le plan qui lui était proposé, ou à retourner à son premier métier. Si le ciel avait permis que je ne le quittasse jamais! s'écriait-il, sans penser que le père l'écoutait en silence, et attendait sa réponse.

« Qu'avez-vous, mon cher fils, d'où naît ce regret? et qu'avez-vous quitté, interrompit le saint homme, étonné de son exclamation?

Louis, honteux de son transport et suffoqué par la force de son émotion, fondit en larmes.

Mon bon jeune homme, ouvrez-moi votre cœur, qu'est-ce qui vous afflige? Comptez à jamais sur mon amitié, et confiez-moi vos peines. Le pauvre Louis, sensible à l'attachement du bon père et éloigné de tout mensonge, ne put pas cacher ce qu'il appelait sa folie, son inexcusable présomption ; cette passion enfin sans espérance, et qu'il regardait comme une offense pour l'objet de son adoration. Il avouait que sa répugnance à s'éloigner de cette charmante personne n'était pas moins impardonnable, et il ne s'aveuglait ni sur son imprudence, ni sur son ingratitude. Il voyait la folie de cet attachement, et priait son protecteur de lui donner de sages conseils, qui pussent fortifier son ame pour résister à une passion sans espérance, ne voulant plus se conduire que d'après ses ordres.

Le père François fut également affligé et étonné, en découvrant des sentimens qu'il n'avait jamais soupçonnés ; mais les regrets étaient inutiles, et il fallait actuellement chercher avec attention le remède à ce malheur. Il eut avec Louis plusieurs conversations, dans lesquelles il rappela par sa ten-

dresse, la sagesse et la prudence dans le cœur de ce jeune homme, qui, déjà soulagé par l'aveu des sentimens qui l'oppressait, devint plus calme et plus paisible. Il s'abandonna à sa destinée, avec une résignation qui charma son sage protecteur. Il écrivit à ses amis, ne doutant pas que l'éloignement de Louis ne fût un des moyens le plus sûr pour guérir son cœur. Il lui paraissait impossible qu'une passion sans espérance, pût résister à l'absence. Il pensait aussi que la tranquillité, la paix de l'ame, rendraient ce jeune homme infiniment plus capable de marcher avec avantage dans la route qui lui était tracée.

Cependant le tems approchait où Fidelia devait prononcer le vœu solennel qui l'engageait à jamais. Hermine avait obtenu un rendez-vous de l'Abbesse, qui s'était préparée à lui accorder sa demande avec un mélange de grâces et de dignité, et en lui épargnant ses complimens étudiés, ses remarques et ses longs discours. Hermine qui était loin de penser que sa demande et la réponse qu'on devait y faire fussent déjà connues et déterminées, se préparait de son côté ; mais elle fut la dupe

de l'artifice de l'Abbesse , et chacune d'elles se félicitait en elle-même de l'adresse qu'elle avait mise dans cette conversation.

Il ne restait plus que trois semaines jusqu'à la profession de Fidelia. Elle se préparait avec un courage et une sérénité admirables , à embrasser l'état auquel une famille dénaturée l'avait condamnée. Je ne sais pas , disait-elle à Hermine , pourquoi mon père a prolongé le tems de mes épreuves ; mais je regrette quelque fois qu'il ne m'ait pas permis de prendre le voile il y a un an. Je lui ai écrit depuis peu , pour lui annoncer le moment précis de mon sacrifice , il n'a point répondu à mes lettres sur ce sujet : j'en suis extrêmement surprise ; voudrait-il me favoriser d'une dernière visite ? Je ne devrais point m'inquiéter d'un pareil sujet , moi qui dois dire adieu à tous les attachemens du monde , sans éprouver de regrets , et dont les yeux doivent se porter sur un monde d'éternelle justice et de bonheur sans mélanges.

Elle regarda Hermine avec un sourire angélique. Allons, dit-elle , ma chère amie , point de tristesse ; réjouissez-vous avec moi de ce

que j'échappe aux tentations et aux faiblesses qui ont empoisonné l'existence de ma mère, qui l'ont condamnée aux inquiétudes, aux erreurs et peut-être aux remords, lorsqu'elle pense aux malheurs dans lesquels elle a plongé mon existence.

Elles se levaient pour sortir, lorsqu'elles apprirent un événement qui mérite un autre chapitre par son importance sur le bonheur des personnes auxquelles nous espérons que le lecteur commence à s'intéresser.

CHAPITRE XIII.

Les deux amies rencontrèrent la sœur Thérèse à la porte de leur chambre ; elle avait perdu la respiration à force de courir. Arrêtez, arrêtez, dit-elle, j'ai des nouvelles pour vous, Fidelia, il vous est arrivé une visite. « Une visise, dit la novice avec effroi ! Ah ! sans doute ma cruelle persécutrice. Ce n'est pas, ce ne peut être mon père ! »

« Remettez-vous, mon enfant, c'est lui-même. Je l'ai entendu demander sa chère fille, sa Fidelia. Il est avec l'Abbesse ; je suis venue pour vous prévenir. — Adieu, je vous prie, remettez-vous. La sœur avait à peine quitté la chambre, qu'on avertit de nouveau Fidelia de se hâter d'aller au parloir. je vous prie, ma chère amie, accompagnez-moi, que votre présence me donne du courage. -- Je ne conçois pas pourquoi je suis si agitée, je desirerais presque que mon père ne fût pas venu. Un second message arriva, elle descendit enfin en trem-

blant, et se trouva dans un instant dans les bras de son père.

Ma chère Fidelia, s'écriait-il, que tes souffrances ont été longues ! ta patience triomphe à la fin ; viens, mon enfant, viens, et tu seras bien reçue dans la maison de ton père.

Fidelia poussa un gémissement et tomba sans connaissance, avant que son père eût eu le tems de la soutenir dans ses bras. Après avoir été rappelée à la vie, mon père, prononça-t-elle faiblement, -- dans moins de trois semaines ..... « Je sais ce que tu veux dire, reprit-il en l'embrassant. — J'ai été dans une affreuse inquiétude, dans la crainte de m'être trompé sur le tems ; mais grâces au ciel, tout est sauvé. Ma chère fille, regarde-moi avec espoir et confiance ; je savais, j'étais sûr que la vie religieuse n'était pas de ton choix. »

Mais, s'il vous est prouvé, dit l'Abbesse, que votre pieuse fille a depuis long-tems renoncé à toutes les espérances du monde, et pensé seulement à l'heureux moment qui devait pour jamais la consacrer au ciel ; j'ai assez de confiance en vous, pour penser que

vous n'êtes pas capable d'exercer aucune autorité, ou de faire usage d'aucuns raisonnemens pour la détourner de sa sainte résolution. Si vous pouviez commettre une telle action, vous attireriez la vengeance du ciel sur sa tête et sur la vôtre.

Ma fille, répondit-il, peut actuellement prononcer sans contrainte. Je lui dirai quelle est sa position, et elle agira suivant sa volonté.

Vous saurez d'abord, ma chère Fidelia, ajouta-t-il, que votre cruelle tante, qui s'est montrée votre plus injuste ennemie, est maintenant parmi les morts. J'ai eu le malheur de perdre aussi une fille charmante et bien aimée, âgée de dix ans. Le ciel a voulu punir mon injuste préférence : j'idolâtrais cet enfant.... Il s'arrêta quelques instans, puis il reprit:

Ma femme, votre pauvre mère, tourmentée de remords, ne peut plus sortir de sa chambre, où elle est retenue par une paralysie. Tous nos maux sont la suite de notre conduite dénaturée envers vous. J'ai saisi un moment où votre malheureuse mère succom-

bait sous le poids des remords, pour reprendre l'autorité que je lui avais si long-tems cédée, et pour exiger d'elle son consentement à votre retour dans la maison paternelle. Votre frère, un aimable jeune homme de dix-sept ans, dès qu'il entendit parler de sa sœur, me conjura de venir vous chercher, et de lui permettre de m'accompagner; il attend dans le parloir extérieur, le moment où il pourra entrer. Votre mère est impatiente de recevoir votre pardon, de vous serrer dans ses bras, et moi, ma chère enfant, je puis jouir du bonheur de vous aimer, sans violer un affreux serment que je n'aurais jamais dû faire.

Telle est la situation de toute votre famille; je vous invite à vous rendre à nos instances. Cependant, si votre cœur se révolte contre nous; si le ciel, pour punir nos crimes, a éteint en vous tout sentiment d'attachement pour vos parens, pour votre pays; si vous ne pouvez trouver votre bonheur en assurant le nôtre, vous êtes libre, ma chère fille, de prononcer sur votre sort, et de rejetter à jamais des malheureux qui vous ont tant offensée.

L'Abbesse semblait se préparer à commencer sa harangue, lorsque Fidelia l'arrêta en la saluant respectueusement.

Je vais vous épargner, Madame, la peine que vous voulez prendre. Je ne puis pas délibérer un moment, d'après la liberté qui m'est rendue. Mon choix est fait, sans craindre la malédiction du ciel. Je vais quitter cette maison, pour rendre la paix et la consolation à ma famille. J'ai l'humble confiance que je remplirai les devoirs de ma religion avec la même ferveur que si j'eusse habité un cloître. Je pourrai être plus utile à mes semblables. J'obéirai au desir de mon père, et j'espère ne pas déplaire au Tout-Puissant. Mais, mon père, je suis liée par une chaîne bien douce et bien puissante. J'ai les plus grandes obligations à cette aimable jeune Dame : aucun plaisir, aucune satisfaction ne peut me les faire oublier. En m'enlevant d'avec elle, vous n'aurez qu'une partie de mon cœur, et votre pauvre Fidelia sera sans joie et sans bonheur, même dans les bras de ses parens, si elle quitte la sœur de son ame, celle à qui elle doit le peu de qualités qu'elle possède.

Il y eut alors une tendre conversation entre les deux amies; Fidelia protestait qu'elle ne partirait pas sans Hermine, et monsieur Douglas vivement ému l'engageait à ne pas le priver de son enfant, et à consentir à les accompagner. La colère de l'Abbesse lui permettait à peine de se contenir dans les bornes de la décence; elle reprenait sévèrement la jeune novice sur son apostasie, et sur ses efforts pour lui enlever Hermine; enfin Fidelia vaincue par les prières de son père et la ferme résolution de son amie, qui lui déclara qu'elle cesserait toute amitié, toute correspondance avec elle, si elle ne se laissait pas toucher par de si tendres supplications, se détermina à consentir à une séparation qu'il était impossible d'éviter; elle se soumit avec répugnance, et en donnant tant d'éloges à la vertu et à la bonté d'Hermine, témoignant tant de reconnaissances pour tout ce qu'elle lui devait, que monsieur Douglas lui réitéra sa prière de venir avec lui en Angleterre; Hermine répondit qu'elle voulait continuer à étudier l'anglais, afin d'être en état d'aller lui faire une visite, et qu'elle avait quelque raison de croire qu'il

serait très-possible qu'elle fît un jour ce voyage : Fidelia qui ignorait le rapport que ces paroles pouvaient avoir avec la destinée de son amie, ne conçut pas un grand espoir de cette promesse ; quoiqu'elle sût par expérience, à quel point elle pouvait se fier à la parole de son amie.

Monsieur Douglas pensant que sa fille avait besoin de repos, et de la société de son amie, après de si vives émotions, ne voulut pas lui présenter son frère le soir même ; d'après l'avis de Fidelia, il se proposa d'aller au couvent de Saint-Hubert, réclamer l'hospitalité et la protection du père François ; il recommanda à sa fille d'être prête le jour suivant. Chaque moment, lui dit-il, paraît un siècle au cœur inquiet et agité de votre pauvre mère.

La désertion de Fidelia désespéra l'Abbesse, et remplit de trouble et d'agitation tout son petit conseil : elle avait eu dans le premier moment une grande peine à contenir la violence de son indignation ; mais la ferme résolution d'Hermine avait ralenti sa colère et l'avait portée à exprimer seulement ses regrets sur la perte de Fidelia, cette victime si digne du ciel auquel elle allait s'offrir, et sans mêler

aucune aigreur à ses tristes lamentations sur la résolution que cette jeune porsonne prenait si vîte de renoncer à la paix, à la douce tranquillité du cloître, pour se jetter dans le tourbillon du monde, où la tentation et le crime viendraient sans-cesse l'assaillir ; elle complimenta Hermine sur la force de son courage et sur sa noble persévérance, sur ce sentiment qui lui faisait choisir ce qui était juste et bien ; elle termina son discours, en disant que son bonheur en ce monde et dans l'autre, serait l'heureux effet de l'énergie de son caractère.

Quel est l'esprit assez fort pour résister à la douce flatterie d'une louange délicate, lorsqu'elle se joint au juste orgueil d'avoir sacrifié un sentiment à un devoir. Hermine avait resisté à la plus forte tentation qu'on pût lui offrir, celle de quitter une retraite désagréable qui ne lui présenterait plus aucune consolation : rien ne pourrait réparer l'absence de Fidelia ; elle allait se trouver seule dans cette vaste maison, sans rencontrer un être qui pût intéresser son cœur, et avec qui elle pût s'abandonner à cette confiance si douce aux malheureux.

Dans ce moment, les caresses de l'Abbesse flattèrent son amour propre ; elles élevèrent à ses propres yeux le sacrifice qu'elle venait de faire à ses principes ; il lui sembla que c'était une action au-dessus de ses devoirs, et faite pour lui attirer la louange et l'estime. l'Abbesse trouva pour la première fois la route du cœur d'Hermine, qui fut vraiment sensible à ses louanges. Une flatterie directe aurait été rejettée ; mais pendant qu'elle employait toutes ses forces à faire violence à son inclination, elle eût la faiblesse de se laisser toucher par les paroles artificieuses de la religieuse. Hermine, malgré l'énergie de son caractère, partageait les faiblesses de son sexe ; et elle avait été obligée d'appeler l'amour-propre à son secours, pour pouvoir refuser les offres de Fidelia, et ne point s'écarter de son devoir.

Nous avons mille fois observé combien il est avantageux de féliciter ceux que nous desirons persuader, sur des vertus dont ils n'ont quelquefois que l'apparence. Nous les avons vus souvent, pour justifier un éloge non-mérité, mais qui avait flatté leur amour-propre, faire beaucoup plus qu'ils n'eussent accordé

aux principes, et adopter pour base de leur conduite future, ces mêmes vertus qui d'abord ne leur appartenaient pas.

Les vertus d'Hermine, il est vrai, n'avaient pas besoin d'un semblable encouragement; mais elle n'en fut pas moins sensible à un éloge qu'elle méritait, et son cœur en prit de nouvelles forces pour combattre les caresses et les séductions irrésistibles de son amie.

Lorsque Fidelia fut contrainte au silence, par une résolution qu'elle savait ne pouvoir être ébranlée, ses regards exprimèrent tellement la douleur dont son ame était pénétrée, qu'Hermine fût obligée de se retirer, et de rentrer dans son appartement, qui allait devenir, plus que jamais, solitaire.

Quand les deux jeunes amies se retrouvèrent le lendemain matin, leur abattement annonçait assez qu'elles avaient passé la nuit sans sommeil. Elles s'embrassèrent sans oser se parler du chagrin qui les accablait l'une et l'autre, afin de ne point s'affaiblir mutuellement. Elles furent, peu d'instans après, demandées au parloir; et à la grande surprise d'Hermine, elle trouva M. Douglas et son fils, accom-

pagnés par le père François et par Louis. Ce dernier lui parut extrêmement agité; elle ne l'était pas moins. C'était la première fois que Fidelia voyait ce jeune homme, dont le nom lui avait été si souvent répété par Hermine, lorsqu'elle lui parlait de l'intéressante famille qui l'avait si généreusement recueillie.

Toutes les personnes rassemblées dans le parloir, étaient livrées aux plus douces et aux plus vives émotions. Le jeune Douglas avait été présenté à sa sœur; l'attendrissement qu'il éprouvait en considérant sa beauté, sa douceur, semblait pénétrer son cœur. Il regardait Hermine comme un être d'une nature supérieure. On lui avait parlé de son mérite; il était touché de son amitié pour Fidelia, mais son incomparable beauté, la dignité de son maintien, l'élégance et la propriété de son langage le frappèrent de respect et d'admiration.

Les sentimens de Louis n'étaient pas moins vifs, mais ils étaient plus mélancoliques; et au milieu de tant de personnes troublées par des causes différentes, le bon père François était le seul qui conserva sa tranquillité ordi-

naire. Après avoir laissé passer les premiers momens donnés à la surprise, et joui du bonheur que M. Douglas éprouvait en réunissant ses enfans, il s'adressa à Hermine, en disant : Ma chère fille, je suis aujourd'hui le porteur des nouvelles heureuses. L'intérêt que vous avez pris à l'avancement de ce bon jeune homme, ne me permet pas de douter que vous n'appreniez avec plaisir que la route que nous avons choisie pour lui, va lui être heureusement ouverte, et que c'est presqu'à vous seule qu'il doit cet avantage.

« A moi, s'écria Hermine vivement ! »

Le bon Père acheva de s'expliquer. M. Douglas, en passant la soirée au couvent, m'a exprimé le desir de faire voyager son fils en Allemagne, en Italie et en France, pour le perfectionner dans ces différentes langues, et lui donner une juste idée des mœurs et des coutumes de ces intéressantes contrées. J'ai saisi, avec empressement, cette occasion pour lui parler de Louis, et en dire tout ce qu'il m'inspire : il connaît peu les hommes et leurs usages ; mais les principes sacrés de la religion et de l'honneur sont gravés dans son cœur. La

franchise et la sincérité sont toujours sur ses lèvres, et il sait par principes, et parle de la manière la plus pure, les langues qu'il est nécessaire de savoir dans les pays que nous venons de nommer. Il ignore le monde, il est vrai, mais son esprit n'a point été corrompu par ses plaisirs; et l'intérêt ou l'ambition ne feront jamais fléchir ses principes ou sa vertu.

Je crois que monsieur Douglas peut, sans rien craindre, confier son fils à un tel guide. Il desirerait aussi avoir, pour les accompagner, un domestique honnête et intelligent; je pense qu'en écrivant à mes amis de Thionville, on peut trouver le sujet qu'il demande; en un mot, ma chère fille, voilà Louis devenu le compagnon et presque le mentor du jeune Frédéric Douglas. J'ai envoyé un courier à Thionville; et jusqu'à ce que tout soit prêt pour le départ, M. Douglas veut bien me confier son fils.

Hermine, pendant ce discours, eut une peine extrême à combattre le nouveau chagrin que ce départ inattendu lui causait. Ah! disait-elle en elle-même, monsieur Douglas m'enlève en un jour, tout ce qui m'attache à la vie;

Fidelia me quitte, je n'ai plus de compagne, plus d'amie ! et Louis s'éloigne de cette forêt, peut-être hélas pour toujours ! Je perds la seule personne sur les secours et les services de laquelle je puisse à jamais compter. Elle leva les yeux, et rencontra ceux de Louis fixés sur elle avec un regard si mélancolique, qu'incapable de soutenir plus long-tems leur expression, elle se leva, prononça quelques mots de félicitation et d'espérance, et courut joindre la famille Douglas dans l'autre partie de la chambre.

Fidelia lui tendit la main, les larmes ne lui permettaient pas de parler. Son père lui renouvella ses invitations, et la pria de regarder la maison de Fidelia comme sa maison, et la conjura, quelque pût être sa destinée, de se rappeller qu'elle avait des amis qui voleraient à sa rencontre dans quelque lieu qu'elle fût, pour la conduire au milieu d'une famille qui se trouverait toujours honorée de la posséder.

Hermine fut touchée de ces marques d'attachement, et y répondit avec grâce ; mais qui pourrait exprimer la douleur des deux

amies, au moment de leur séparation ? Les cœurs sensibles à l'amitié, peuvent seuls s'en former une juste idée. Enfin monsieur Douglas arracha Fidelia des bras de son amie, qui courut aussitôt dans sa chambre, et y passa le reste de la journée dans les larmes.

Le jeune Frédéric eut un peu de chagrin de voir partir sans lui une sœur qu'il aimait et admirait déjà ; mais ce léger nuage fut bientôt dissipé par l'idée du plaisir dont il jouirait en voyageant. Il allait parcourir ces délicieuses contrées qui sont regardées comme le jardin de l'Europe. Il pourrait considérer par lui-même ce que la nature a de plus imposant, et les arts de plus curieux, ce qui a été le sujet de tant de descriptions des anciens et des modernes, sans que cette nature féconde soit encore épuisée ; il avait de plus un homme jeune et aimable pour compagnon de voyage, au lieu d'un pédagogue triste, sévère, et qui aurait empoisonné toutes ses jouissances par les leçons et sa triste morale. Toutes ces raisons le consolèrent bientôt de s'éloigner d'une sœur qu'il ne connaissait pas encore assez pour apprécier son

mérite, et qu'il n'aimait pas au point de ne pouvoir la quitter.

Mais quelle consolation restait-il à Louis pour calmer sa douleur, lorsqu'il serait séparé d'Hermine, et lorsqu'il la laissait sans amie, celle qu'elle avait choisie, venant de lui être enlevée? Hélas! aucune espérance, aucun projet ne pouvait tempérer son affliction. Son esprit était accablé. Il aurait donné le monde entier et tout ce qu'il renferme, excepté Hermine, pour être encore un simple bûcheron de la forêt. Content de son sort, et n'ayant rien à desirer quand son travail avait suffi aux besoins de ses vieux parens, l'instruction et les connaissances qu'il avait acquises, n'avaient servi qu'à le rendre infortuné. Il était devenu un instrument passif dans les mains du père François, qui le dirigeait suivant sa volonté et son plaisir. Et puis, un moment après, il s'écriait, quelle ingratitude! Est-ce ainsi que je reconnais les tendres soins du meilleur des hommes? Quel avantage peut-il retirer de sa bonté? N'est-ce pas uniquement mon bonheur qui l'occupe? Oh je reconnais, je sens le poids de mes obligations; mais

cependant je suis malheureux, je ne puis accorder ma raison et mon cœur, et je n'espère pas cacher plus long-tems mes chagrins aux yeux pénétrans de mon bienfaiteur.

L'entrée de monsieur Douglas interrompit ses réflexions. Le père François vient de m'apprendre, dit-il, que nous séjournerons ici, au moins une semaine, avant de commencer notre voyage. Il compte employer ce tems à nous donner à l'un et à l'autre les informations nécessaires. Mettons-le à profit de notre côté. Je vous prie de réformer un peu ma manière de parler le français, qui n'est pas du tout correcte, et je vais vous donner les premiers principes de l'anglais. Notre tems s'écoulera, en nous occupant avec le bon père et entre nous; et, pour mêler le plaisir à l'étude, et supporter la longueur de cette semaine, nous irons quelquefois au couvent, rendre visite à la divine amie de ma sœur, et peut-être pourrons-nous y voir d'autres jolies petites pensionnaires, moins imposantes que cette superbe Junon.

La gaîté qui animait le jeune Frédéric, ne répondait en rien aux sentimens de Louis;

son caractère était plutôt grave que léger, et aucune idée de plaisir ne pouvait diminuer le poids qui accablait son cœur. Douglas, le regardant fixement, lui dit : Vous paraissez malade, puis-je vous être de quelque secours? Non, répondit Louis, s'efforçant de se lever, non, monsieur, je ne suis pas malade, je n'éprouve aucune souffrance. Vous rirez de ma simplicité, si je vous dis que je suis attaché à cette forêt et à ses environs, et si j'avoue ingénûment que c'est avec un regret inexprimable, que je quitte ces lieux où j'ai passé mes premières années, où mes peines étaient balancées par la santé et la joie, et où mes espérances et mes desirs ne s'étendaient pas par de-là mon pouvoir.

Ce n'est point vivre, c'est végéter, s'écria le jeune Anglais, en éclatant de rire : ainsi, vous aimez mieux rester bûcheron, dans la romantique forêt des Ardennes, que de sortir de cette obscurité, pour briller dans le monde.

Il est naturel, dit Louis, de préférer le bonheur que l'on possède, à la douteuse espérance d'obtenir celui qu'on ne connait pas encore, et qui est peut-être mêlé de beau-

coup d'amertume. Quand je pense à la vertu, la prudence, l'honneur, l'économie, qui me sont si fortement recommandés par le père François, il me semble que je dois rencontrer de grands dangers dans le monde, dont je n'ai pas encore d'idée, et qu'il veut me mettre en garde contre de puissantes tentations.

Sur mon ame, s'écria Frédéric, vous êtes en grand danger de devenir stoïcien, un philosophe de la forêt, et vous n'avez que dix-neuf ans ! Je ne puis m'empêcher de rire, en pensant que mon jeune mentor est un peu novice, et que malgré sa science, ce sera moi qui le guiderai dans la connaissance du monde ; cette idée me divertit extrêmement. Vous me donnerez le matin des leçons de morale et de langue, et le soir nous changerons de rôle. Je vous introduirai dans le monde, en vous montrant ses plaisirs ; j'humaniserai vos idées, et je vous montrerai le langage du cœur.

Je dois avouer, répondit Louis, que vos idées sont fort étendues pour votre âge, et je vois clairement que je n'ai aucune des qua-

lités nécessaires pour remplir la place, où la partialité du bon père m'a élevé.

Vous vous trompez, dit Frédéric, vous êtes parfaitement ce qu'il me faut. Je détesterais et mépriserais également un vieux gouverneur, austère et pédant : je menerais avec lui une vie triste, et je sens que je tomberais dans une infinité d'erreurs, par mon aversion obstinée pour ses ennuyeux sermons, et précisément pour le mortifier et l'importuner.

Vous remplissez tous mes desirs, vous êtes assez instruit pour me montrer ce qui me manque, c'est-à-dire, la parfaite connaissance des langues du continent, et quelques maximes de morale qui sont le fruit de vos réflexions, et des sages instructions du bon prêtre.

Quant à l'étendue de mes idées pour mon âge, cette observation annonce bien votre ignorance du monde. Vous ne savez pas qu'aujourd'hui un jeune homme de dix-sept ans, est déjà très-habile dans le système enchanteur, qui fait du plaisir et de la volupté la seule occupation, le seul bien de la vie, et

qu'il règne parmi les personnes qui donnent le ton et le goût.

Autrefois, il était d'usage de confier les jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe, aux soins d'instituteurs pieux et prudens, jusqu'à ce que leurs préceptes et leurs exemples eussent agi sur les cœurs de leurs pupilles, et les eussent rendus aussi stupides que des animaux domestiques. Je remercie le ciel d'avoir changé la manière de mon siècle. Des instituteurs français prennent actuellement la direction de la jeunesse, et consentent à venir débarrasser la noblesse anglaise de sa morale et de son argent. Leur système d'éducation est extrêmement agréable ; ils n'ont d'autres vices que de plaire à leurs pupilles, d'aveugler les parens ; et ils nous donnent très-peu d'occasions de nous plaindre de leur sévérité, ou de la fatigue que leurs leçons peuvent nous causer.

J'ai été élevé par un de ces aimables maîtres ; nous étions très-bien ensemble ; il me consultait sur tout, et mon père, qui n'avait aucun soupçon sur sa conduite, était parfaitement content. D'ailleurs il était chéri de ma mère,

et c'était assez. Il y a à peu-près six mois que le pauvre homme est mort d'une fièvre putride, après trois jours d'une maladie qui était si pestilentielle, que personne de nous ne voulût le voir. Cependant on m'a dit qu'il me demandait, répétait sans cesse mon nom, et implorait mon pardon pour le tort qu'il m'avait fait; il s'en accusait devant Dieu, et réclamait sa miséricorde. Je crois que le malheureux était dans le délire, ou qu'il avait perdu ses sens; car, bien loin de me nuire ou de me déplaire, c'était l'homme le plus obligeant que j'aie jamais rencontré.

Nous avons tous été très-affligés de la mort de ce cher gouverneur; pour ma mère, elle n'a pas repris sa santé depuis ce triste accident. Elle est actuellement retenue dans sa chambre par une paralysie qu'elle regarde comme incurable. J'étais déterminé à ne prendre un autre précepteur, qu'autant que j'en trouverais un aussi doux, aussi aimable que le premier; et la difficulté de trouver un compagnon de voyage a jusqu'ici suspendu mon départ.

La mort de ma sœur, la maladie de ma mère, amenèrent la surprenante découverte

de l'existence de Fidelia, qui devait être ensevelie dans un cloître. Quel heureux événement pour cette jeune fille ! Elle va changer sa triste vie monastique contre l'existence agréable du monde. Je fus enchanté d'accompagner mon père ; et une fois arrivé sur le Continent, il a desiré de me trouver un compagnon pour continuer mon voyage. Ses desirs et les miens ont été exaucés ; mon bon génie m'a conduit ici ; nous allons faire ensemble de grands progrès. Mon premier précepteur était français, mais je vous avouerai cependant qu'il parlait très-mal cette langue, et qu'il y mêlait le patois de je ne sais quelle province. Il avait une très-grande théorie sur les mœurs de la France et de l'Italie ; et quoique je n'aie que dix-sept ans, je ne doute pas que je ne puisse, à cet égard, montrer beaucoup de choses au sage mentor, qui a deux ans de plus que moi.

Louis avait écouté le récit de l'habile Douglas, avec autant d'étonnement que de dégoût. Il était affligé de suivre un jeune homme dont la légéreté et les principes ne lui promettaient ni honneur ni plaisir. Si tous les hommes

qu'ils rencontreraient dans le monde, ressemblaient à Frédéric, quelle singulière figure ferait-il au milieu d'eux, lui, dont les manières et les idées étaient si différentes?

Frédéric le tira de cette réflexion, en lui frappant sur l'épaule. Allons, allons, dit-il gaiement, remettons la première leçon à un autre moment, et allons actuellement au couvent.

Au couvent, reprit Louis étonné! Qui allez-vous voir au couvent? Qui! la belle amie de ma sœur. Je trouve cependant, entre nous, qu'elle fait trop la déesse pour moi; elle est trop jeune pour affecter cet air de dignité, qu'on pourrait appeler hauteur. Je suis plutôt curieux de connaître quelles sont les autres jeunes filles enterrées dans ce cloître; elles seraient peut-être fort flattées de se voir remarquées par un homme aimable.

Louis encore plus surpris, lui dit d'une voix troublée, qu'il ne croyait pas qu'Hermine consentît à recevoir sa visite; qu'il était encore moins probable qu'il pût voir aucune des pensionnaires; que, pour lui, il n'en avait

jamais vu aucune, pas même Fidelia, jusqu'au jour précédent.

Douglas le regarda avec l'air de l'humeur et de l'incrédulité ; et fredonnant un air, il sortit. Louis n'en fut pas fâché, il se retira près du père François, et lui fit part de ce qui venait de se passer entre eux.

Le jeune Frédéric, pendant ce tems, courut au couvent, avec la hardiesse que lui avaient donnée les principes du précepteur corrompu, à qui son père, faible, et gouverné par une femme impérieuse, avait confié sa jeunesse. Elle avait préféré un gouverneur français, voulant faire élever son fils sous ses yeux ; cet homme avait promptement connu ses défauts, et le peu d'autorité de M. Douglas dans sa propre maison ; il s'était bien vîte emparé de l'esprit de cette mère insensée, et avait dirigé chacun de ses mouvemens, tandis qu'aveuglée par son orgueil, elle se plaisait dans les fautes même de son fils. Elle applaudissait et encourageait les sentimens et les actions qui auraient mérité les plus sévères éprimandes ; et par une criminelle indul-

gence pour ses fautes, elle détruisit la morale et la santé de ce jeune homme.

La chronique scandaleuse alla plus loin, et assigna une cause plus odieuse au pouvoir illimité du précepteur sur son esprit : sa légèreté, sa dissipation, encouragèrent ces bruits. Mais que ces rapports fussent faux ou vrais, il n'en est pas moins certain que cette complaisance fit le plus grand tort à son fils. La santé de Mme. Douglas fut altérée par la constante poursuite de ce qui est faussement appelé plaisir ; et son chagrin à la perte de l'instituteur, ébranla tellement ses nerfs, qu'à la mort de sa fille, elle tomba dans un état de paralysie, qui la priva de l'usage de ses membres ; et elle fut regardée comme incurable. Elle avait été témoin, quelque tems auparavant, de la mort de cette tante dont la vanité et la tendresse mal-entendues, avaient employé les moyens les plus criminels pour élever sa nièce, et conserver sa réputation. Mais à l'instant de la mort, le voile tombe, tous les préjugés s'évanouissent, et les événemens de la vie passée paraissent dans tout leur jour.

Elle s'était accusée de sa cruauté envers Fidelia; elle avait sincèrement pleuré ses torts envers M. Douglas et son innocente fille, et elle avait conjuré sa nièce de la rappeler et de la reconnaître.

Elle fut touchée des remords de sa tante; mais elle ne put se résoudre à accomplir son dernier vœu. Son orgueil et le soin de sa réputation, combattaient contre son repentir.

Mais quand elle fut elle-même attaquée par une cruelle maladie, sa vanité fut abattue; les souffrances et la solitude amenèrent de pénibles réflexions : l'innocente Fidélia s'offrit à sa pensée, comme une victime de son injustice; ses maux et la mort d'un enfant adoré, lui parurent des punitions du ciel; de violens remords l'agitèrent, et M. Douglas saisit, pour lui parler de sa fille, un jour où elle regrettait plus amèrement que jamais sa cruelle proscription.

Il proposa son rappel, en montrant une lettre qu'il avait reçue le matin même, de la pauvre fille, par laquelle elle lui annonçait que le moment de sa profession approchait. Cette lettre et ces instantes prières d'un père,

arrachèrent à la fin un consentement qu'il saisit avec empressement ; et il prit le lendemain la route du continent.

Nous savons la suite de cet événement, et nous allons retrouver le jeune Douglas sur la route du couvent : en y arrivant, il s'adressa à la portière, et demanda Hermine. Elle le reconnut immédiatement, et refusa de lui ouvrir par deux motifs différens. La défection de Fidelia n'était pas une recommandation pour son frère ; elle lui dit qu'il était contraire aux règles de la maison, d'introduire chez une pensionnaire, un jeune homme qui n'était lié avec elle par aucun titre de parenté, et qui n'avait aucune raison pour se présenter. Peut-être était-elle inquiète des conséquences désagréables pour la communauté, qui pourraient naître de la visite d'un jeune homme aussi agréable et aussi avantageux.

D'après toutes ces considérations, elle lui refusa sa demande ; il insista et la supplia de porter une lettre à Hermine. Tous ses efforts furent inutiles ; la tourrière fut inexorable. Etonné, impatienté à l'excès, et peu accou-

tumé à la contradiction, il s'emporta, chargea d'injures la pauvre femme, cassa les barreaux de la grille, jura qu'il mettrait le feu au couvent, qu'il brûlerait toutes les vieilles religieuses, qu'il emmenerait toutes les jeunes, et fit un si terrible bruit avec sa canne et ses menaces, que la pauvre tourrière effrayée courut dans l'intérieur de la maison, en disant qu'il y avait à la porte un jeune homme furieux, qui voulait mettre le feu à la maison, et les brûler toutes.

L'Abbesse, suivie de toute la communauté, vint en boitant, à la porte. La peur avait frappé ce bataillon de vierges, qui se croyait attaqué par une horde de sauvages. Quand elles furent dans le parloir, et qu'elles eurent vu au travers de la grille, que leur ennemi était un grand et élégant jeune homme, que quelques-unes reconnurent même pour le frère de Fidelia; elles s'arrêtèrent en se regardant les unes les autres, tandis que Frédéric extrêmement satisfait de l'effet qu'il avait causé, faisait de grands éclats de rire; il fut encore plus heureux, lorsque Hermine et quelques jeunes per-

sonnes, attirées par le bruit, entrèrent dans le parloir.

Dès qu'il la vit, il s'écria : M.lle Hermine, ayez pitié du pauvre frère de votre amie, qu'on persécute. Toute la communauté est armée contre moi, et menace de me brûler, de me détruire, de m'anéantir, parce que je me suis chargé d'un message du père François.

Si Hermine fut étonnée, les bonnes religieuses ne le furent pas moins; l'Abbesse demanda à la sœur Agnès que signifiait cette étrange histoire ? La tourrière, après avoir fait le signe de la croix, dit toute en colère, qu'il l'avait insultée, menacée de mettre le feu à la maison, et n'avait jamais dit un mot du père François.

Ma chère mère, dit-il, je suis bien éloigné de contrarier une jolie femme, la sœur Agnès avait près de soixante ans, mais je crains que l'extrême vivacité de votre jeunesse, n'ait fait tourner votre tête, et ne vous ait fait inventer la jolie histoire dont vous amusez ces dames.

La tourrière se préparait à répondre en disant son chapelet et levant les yeux au ciel;

mais son persécuteur poursuivit, après avoir salué profondément l'Abbesse.

« J'en appelle à Madame, la plus respectable de toutes les supérieures, c'est à sa justice que je m'en rapporte. »

« Je venais simplement pour savoir des nouvelles de cette jeune Dame qui, par une sagesse et un courage digne d'admiration, a préféré son devoir à toutes les tentations du monde; il est vrai que j'ai demandé à la voir, et à m'acquitter en personne de ma commission; j'ai intercédé pour obtenir cette grâce avec toute l'humilité possible, et je ne sais à quoi attribuer la violence avec laquelle la portière m'a reçu; je l'ai priée de modérer l'ardeur de son zèle; et à ce mot, elle m'a quitté avec effroi, comme on fuit un maniaque. J'attends votre jugement, prêt à me soumettre à votre juste décret; j'ai confiance en la bonté de ma cause; et dans cette candeur, cette bienveillance, qui brillent dans vos yeux, j'espère que toutes les respectables Dames qui sont présentes, ne me supposeront pas l'effronterie du crime, mais sentiront que la confiance intime de mon innocence me fait parler. »

Jamais l'Abbesse et ses religieuses n'avaient entendu une harangue plus étonnante. La première, flattée du respect et de l'admiration que lui témoignait Frédéric, avait adouci sa colère, et souriait doucement au jeune orateur.

En vain la pauvre sœur Sainte-Agnès essayait de parler, et secouait la tête en regardant le trompeur, elle fut condamnée au silence par sa supérieure, qui, après avoir reçu une seconde dose de flatterie, ordonna à toutes les sœurs de se retirer, et permit à Hermine de rester seule pendant quelques instans pour causer avec le frère de son amie.

Tout le monde fut bientôt sorti ; alors Hermine s'avança ; sa contenance annonçait la surprise, le doute et l'inquiétude ; Frédéric se livrant à des éclats de rire immodérés, s'écria : Couronne-moi de lauriers, élève-moi sur un char de triomphe : je viens de déjouer Sainte-Ursule et ses onze mille vierges ! Que la flatterie a de charmes pour les oreilles d'une vieille Abbesse ! Avez-vous remarqué que les pieuses religieuses croyaient à la vérité de mes louanges avec la même foi qu'aux étonnans mystères de leur croyance. Ah ! ah ! ah ! avec

quelle fureur les vieilles filles sont accourues ici ! mais j'ai eu bientôt changé les lions en agneaux ; elles étaient prêtes à m'adorer et à me couronner de fleurs !

Je vous prie, Monsieur, dit Hermine, avec dignité, apprenez-moi ce que le père François vous a chargé de me dire.

Rien, sur mon honneur, je suis venu ici, comme le frère de votre amie, afin de m'informer de votre santé ; et ce véritable cerbère, que vous appellez la tourrière du couvent, m'a refusé le plaisir de vous voir ; nous sommes entrés l'un et l'autre dans une colère qui a rempli parfaitement mes vues en vous conduisant ici.

Je ne sais pas, répondit-elle, ce que je vous dois pour cette attention ; mais je suis fort étonnée que par considération pour moi, vous vous soyez manqué à vous-même : permettez-moi de vous dire que je désapprouve absolument votre conduite ; et malgré ma tendre amitié pour Fidelia, qui vous donne un droit à mes égards et à ma politesse, je ne puis approuver son frère lui-même, quand il avoue sans rougir qu'il s'est rendu coupable d'un mensonge. Elle

fit une révérence très-froide, quitta le parloir, et le laissa très-embarrassé. En réfléchissant à cette humiliation, Frédéric prit le chemin de l'abbaye où l'heure de dîner le rappellait plutôt que l'appétit.

CHAPITRE XIV.

PENDANT que le jeune Douglas se livrait à une fantaisie qui ne se termina pas tout-à-fait à sa satisfaction, Louis avait fidèlement raconté au père François la conversation qu'il avait eue avec Frédéric, en observant seulement qu'il ne se regardait pas comme assez habile pour accompagner dans ses voyages un jeune homme dont les manières, autant qu'il pouvait en juger, lui paraissaient trop libres, et les principes très-relâchés, et dont la conversation était ridicule, les expressions immorales, et dont les opinions montraient une imagination dépravée et peut-être quelque chose de pis. Le bon père écouta Louis avec chagrin et étonnement. Monsieur Douglas était catholique, ses manières annonçaient la noblesse de sa naissance, et le père s'était hâté de répondre à sa confiance, lorsqu'il lui avait demandé de choisir quelqu'un qui pût acompagner son fils, en lui proposant son cher Louis, à qui il croyait aussi rendre un

grand service, en lui procurant le moyen d'entrer agréablement dans le monde; il vit qu'il s'était trop pressé en se rendant inconsidérément responsable de la conduite d'une homme dont il ne connaissait ni l'éducation, ni le caractère.

Ses yeux s'ouvrirent sur le danger et l'importance de l'engagement qui lui avait été proposé, et qu'il avait accepté avec une égale imprudence. Il lui paraissait qu'il n'y avait qu'un moyen qui pût contre-balancer un peu le danger auquel il s'était exposé en se chargeant de Frédéric; c'était de leur donner pour compagnon un homme honnête, et qui entretînt avec lui une correspondance suivie, et lui rendît compte de toutes leurs actions; et qui, par-là, le mît en état de juger si l'extrême légèreté du jeune Douglas tenait de la vivacité de la jeunesse, et pouvait être corrigée par l'exemple des vertus de Louis et la douceur de sa société, ou si elle provenait de la dépravation de son ame, et d'un mépris absolu de tout principe de morale.

Dans le premier cas, il espérait que l'amitié mutuelle des deux jeunes gens, pourrait être

un grand avantage pour l'un et pour l'autre, par un échange réciproque de leurs bonnes qualités. Mais si Frédéric était véritablement perdu et incorrigible, il comptait rappeler son jeune protégé, et conseiller à M. Douglas d'exiger le retour de son fils. Louis attendait en silence le résultat des réflexions du bon père : quand elles lui furent communiquées, il ne trouva pas qu'elles répondissent parfaitement à ses vues ; mais il soumit son jugement, en pensant que son bienfaiteur n'était occupé que de son intérêt ; et avec une répugnance qu'il s'efforçait en vain de combattre, il consentit à accompagner M. Douglas, sentant que son premier devoir était de se laisser absolument guider par son ami.

Quitter cet asile où la pauvre Hermine restait sans avoir une amie, une compagne qui pût adoucir sa triste solitude, la laisser exposée aux artifices et à la fausseté de la sœur Marie, qu'il haissait de tout son cœur ; sur qui placerait-elle sa confiance? Le père François la méritoit seul ; mais il était vieux, sans activité. Que pouvait-il opposer aux plans intéressés des religieuses? Ces réflexions déchiraient le cœur

de Louis, et l'obligation de s'éloigner de la forêt, le rendait le plus infortuné des mortels.

Il trouva assez de courage pour avouer à son vénérable ami, tout ce qu'il éprouvait à cet égard. Je vous ai déjà promis, dit le bon père, que tant que je vivrais, je serais le plus sincère ami de cette malheureuse orpheline; et s'il plaît au Tout-Puissant de me retirer de ce lieu d'épreuves, avant qu'elle soit en liberté de décider pour elle-même, je ne la laisserai point sans protecteur. Le père Anselme est pieux, bon, et vraiment bienfaisant; il me remplace dans tous mes devoirs, quand je suis malade, et il me succédera très-certainement à ma mort. Il est infiniment plus jeune que moi, et d'une excellente santé. Je veux l'intéresser au sort de l'aimable Hermine, et lui faire promettre de devenir son protecteur après moi; tant que je vivrai, je vous instruirai de tout ce qui lui arrivera. Vous connaissez le lieu où j'ai caché le dépôt commis à ma foi; elle le connaît aussi, et ce secret reste entre nous trois. Ne craignez rien pour elle, le père des malheureux ne l'abandonnera pas; et vous

pouvez compter à jamais sur mon zèle pour la servir.

Pendant que le bon père était ainsi occupé à calmer les anxiétés de Louis, Douglas entra dans la chambre. Il avait résolu de raconter son aventure, et de la faire paraître sous un jour moins désavantageux. Vous avez fait une longue promenade, mon fils, lui dit le vieillard, vous courez le risque de vous égarer dans la forêt, si vous la parcourez tout seul.

« De m'égarer ! savez-vous que c'est un miracle, si je reviens avec tous mes membres? Vos Dames religieuses sont plus méchantes que des tigresses. En honneur, je m'attendais à voir la vieille portière me déchirer avec ses ongles et ses dents, et me mettre en petits morceaux. »

« Que dites-vous, mon fils, auriez-vous été au couvent? » Certainement. Pouvais-je rien faire de plus honnête et de plus naturel, que d'aller rendre mes respects à l'amie de ma sœur, et m'informer de sa santé? J'aurais été moi-même un animal sauvage, si j'avais manqué à ce devoir. Je demandai poliment au

vieux Cerbère..... Cerbère ! répéta le père François, en fronçant le sourcil !

N'est-ce pas là, mon père, le nom qui convient à une tourrière de couvent ? Je lui demandai donc poliment d'aller dire à mademoiselle Hermine que je l'attendais. Vous n'avez jamais vu une femme aussi en colère que la pieuse religieuse : je voudrais la voir boxer contre nos Anglaises a Billing'sgâte. J'ai été tout étourdi de ses cris et de ses injures ; je l'ai suppliée de modérer le feu de son zèle, et de ne point effrayer le couvent par la crainte d'un assaut et d'un enlèvement général ; mais cette créature, aussi folle que méchante, s'est enfuie dans l'intérieur de la maison, en criant qu'il y avait un possédé qui assiégeait la maison, et menaçait d'y mettre le feu, et d'emmener toutes les religieuses.

Il y a même apparence qu'elle a ajouté qu'il y avait une armée toute entière ; car dans l'instant un bataillon de femmes est venu à ma rencontre, afin de faire courageusement face au danger. Je crois qu'elles ont été bien étonnées de trouver un homme

seul et innocent, qui les attendait en silence; et leur dit simplement son dessein de faire une visite à mademoiselle Hermine, en ajoutant qu'il demeurait avec le père François.

Leur première frayeur, la surprise qui y avait succédé, les rendirent presqu'incapables de comprendre ce que voulait dire un jeune homme qui se trouvait seul, quand elles comptaient en trouver au moins cinquante. L'Abbesse qui me parait très-raisonnable, a été parfaitement satisfaite : elle a fait sortir toutes ces saintes filles. Jamais je n'ai vu un tel bataillon d'effarées : il y avait quelques jeunes personnes ; mais aucune ne m'a paru valoir la peine de traverser la forêt pour la voir. Lorsque je suis resté seul avec mademoiselle Hermine, qui est aussi digne et aussi fière que si elle était impératrice née, elle s'est permis de me faire des leçons sur ce qui s'était passé, à moi qui avais souffert un vrai martyre, par politesse pour elle, et sans autre projet que de lui demander de ses nouvelles. Il ne m'arrivera plus d'aller montrer l'excès de ma civilité dans ce couvent; je ne me soucie pas d'être mis en morceaux

par ce vieux Cerbère, et de devenir le martyr des onze mille Vierges de Sainte-Ursule. J'avais expliqué mon dessein avec toute la politesse imaginable ; il est vrai qu'on m'aurait pendu, plutôt que de m'empêcher d'éclater de rire en racontant cette scène. C'est là, je suppose, ce qui a offensé mademoiselle..... Elle m'a répondu par un petit discours ironique, et m'a fait entendre qu'elle faisait fort peu de cas du frère de son amie, et elle m'a quitté poliment, après cet aimable compliment.

Voilà la civilité de ce couvent ; mais si jamais mademoiselle Hermine a l'honneur de voir le bout de mon nez, il faudra qu'elle vienne m'embrasser étroitement, ou elle peut s'attendre que je prendrai ma revanche, et que ce sera mon tour de lui tourner les talons.

Le père François et Louis avaient écouté cet impertinent récit avec des émotions différentes. Le bon père fut effrayé, scandalisé des scènes qui s'étaient passées au couvent, quelqu'en pût être la cause, et craignit que le jeune Anglais n'eût été trop brusque dans

ses manières, malgré le ton de plaisanterie qu'il affectait.

Louis convaincu qu'il avait offensé Hermine, était au désespoir. Sa douceur et sa politesse naturelles ne pouvaient mériter les reproches d'incivilité, que lui faisait Douglas. Qu'allait-elle penser de lui-même, qui allait devenir le compagnon de cet étrange jeune homme? Pendant que ces tristes réflexions passaient dans son esprit, le père reprenait Douglas, et tâchait de lui prouver qu'il avait violé la décence et les coutumes d'une maison religieuse, en s'y présentant mal à-propos, et sans y être introduit par personne; ajoutant qu'il tâcherait de l'excuser, en alléguant son ignorance absolue des usages et des coutumes, et le priant de supprimer toutes les expressions dont il se servait, et qui pourraient lui faire tort.

Comme il vous plaira, mon père, répondit-il en riant. Je n'ai point l'intention d'honorer ces Dames d'une autre visite : ainsi, ce qu'elles peuvent penser sur mon compte, m'est parfaitement indifférent.

Le vieillard fut mortifié : son cœur lui re-

prochait de s'être imprudemment chargé d'un jeune homme, qui à un âge où il ne pouvait encore être regardé que comme un écolier, avait déjà des opinions et des habitudes formées, qui, chez une personne plus âgée, seraient même répréhensibles. Il avait déjà discerné dans Frédéric une obstination qui se révoltait contre la sévérité; il fallait le conduire doucement; il ne pouvait plus être dirigé par la volonté d'un maître. Il avait encore l'espérance que la bonne conduite de Louis l'engagerait à suivre un exemple qu'il ne pouvait pas s'empêcher d'admirer.

Le lendemain matin, le religieux et Louis allèrent au couvent; le dernier eut une longue conversation avec Hermine : elle parut le recevoir avec un véritable plaisir, et lui exprima librement ses regrets de le voir devenir le compagnon d'un jeune homme qui annonçait une grande légèreté dans sa conduite, et peut-être dans ses principes.

Elle lui raconta quelle avait été sa conduite avec la sœur Agnès, ce qu'il lui avait dit à elle-même; et il fut aussi indigné contre Frédéric, que rempli d'admiration pour la

manière dont Hermine l'avait reçu. Il la regardait comme une divinité qu'on ne devait approcher qu'avec respect et vénération, et comme telle, placée à une immense distance de lui ; il était prêt à condamner la présomption de ses vœux, et se trouvait trop heureux, dans la seule pensée qu'elle le regardait comme un ami dévoué à jamais à ses volontés.

Elle l'assura qu'elle prenait le plus grand intérêt à son bonheur, qu'elle espérait être instruite de ses succès, par ses lettres au vénérable prêtre, et qu'elle ne doutait pas que ses efforts ne fussent couronnés de la plus heureuse réussite, tant qu'il suivrait les principes qui avaient jusqu'alors dirigé sa conduite.

Louis, fier de l'opinion qu'Hermine avait conçue de son cœur et de sa vertu, s'affermit encore davantage dans la résolution qu'il avait prise de ne jamais s'écarter du plan de conduite qu'il s'était tracée ; il voulait justifier son jugement, et mériter la confiance dont elle l'honorait. Nous pouvons remarquer ici combien il est heureux pour les jeunes gens, de

s'attacher à des personnes vertueuses, dont ils recherchent l'amour et l'estime ; ce sentiment est une espèce de talisman qui préserve leurs cœurs de la contagion du vice, et qui corrige l'impétuosité des passions; l'idée de craindre qu'en s'y laissant entraîner, ils perdront cette estime qui leur est si chère, suffit pour les retenir ; et ce ressort est plus fort que toutes les leçons, parce qu'il agit directement sur l'ame.

Louis quitta Hermine, et ce ne fut pas sans un profond soupir. Cependant son cœur était rempli d'une secrète joie qui diminuait ses regrets; il emportait l'estime de la personne qu'il admirait le plus; il retourna près du père François, qui avait entendu avec beaucoup de mécontentement le récit de la conduite de son jeune pupille, quoique la relation eût été très-adoucie, en passant par la bouche de l'Abbesse, qui n'avait pas oublié les complimens de Frédéric. Pour les autres religieuses qui n'avaient pas les mêmes raisons pour modérer leur colère, elles parlèrent de ce qui s'était passé, sans atténuer les fautes ; mais plutôt en les exagérant avec un peu de malice.

En s'en retournant avec Louis, le père François lui parla de ces extravagances que les jeunes gens ont tort de se permettre; « On ne peut pas, lui dit-il, les regarder comme des crimes; cependant elles forcent à des mensonges qui dégradent le caractère, et offensent la vérité, première base de toute vertu morale. »

« Il est très-inutile, continua le saint homme, de regretter la faute que j'ai faite, en me chargeant de ce jeune étourdi; mais c'est de vous, mon cher Louis, c'est de votre bonne conduite que j'attends ma consolation. Quelle gloire pour vous, si vous parvenez à réformer la mauvaise éducation de cet enfant, à changer ses manières, en lui inspirant l'amour de l'ordre et de la vertu. Lorsqu'il verra qu'un exemple, si digne d'être admiré, lui est offert par un jeune homme sans naissance, sans fortune, sans amis, à qui la providence seule a inspiré le goût de la vertu et la connaissance du bien, est-il possible qu'il ne cherche pas à vous imiter; il sentira que celui qui est bon, est nécessairement heureux et il trouvera, dans l'observance de ses devoirs,

la véritable source du bonheur et du plaisir. »

Quand il verra que le vrai mérite écarte tous les obstacles, et attire le respect et l'admiration, malgré l'obscurité qui semblait d'abord l'environner; tandis que le vice soutenu par la naissance et la fortune, n'obtient jamais qu'une gloire éphémère, prodiguée par quelques flatteurs intéressés qui l'adorent dans les jours de sa rapide gloire, et l'abandonnent quand le malheur l'accable ; ne pourra-t-il pas chercher à l'acquérir ?

La réflexion et l'expérience que donne l'école du monde, apprendront à ce jeune imprudent à vous respecter, à vous admirer; l'orgueil même de sa naissance doit l'encourager à vous égaler en vertu.

Louis écoutait avec une respectueuse attention ; il était loin de se croire toutes les perfections que le charitable père lui supposait ; il sentait qu'il n'était exempt ni de passions, ni de préventions : celles que lui avait inspirées Douglas, étaient très-fortes ; il regardait la tâche imposée par le respectable vieillard, comme la plus difficile à remplir, et l'entreprise qu'il faisait, comme le plus grand

témoignage de reconnaissance qu'il pût lui offrir.

Il gardait le silence : les professions de gratitude lui paraissaient superflues. Il ne pouvait pas exprimer une satisfaction qui était loin de son cœur, ni se livrer à des espérances qui, d'après le caractère du jeune Douglas, et sa propre modestie, lui paraissaient vaines et présomptueuses.

Ce ne fut que trois semaines après cette conversation, qu'arriva le compagnon de voyage si long-tems attendu : on l'annonçait comme le dernier enfant d'une famille noble, tombée dans le malheur, et comme étant obligé par une suite d'infortunes et d'accidens, d'accepter une place fort inférieure à sa naissance et à son éducation.

L'adversité avait abattu son courage, et il s'était soumis à supporter patiemment sa malheureuse destinée ; il avait été vivement recommandé au père François, lorsqu'il avait demandé un homme honnête et intelligent, qui voulût voyager sur le continent, et qui fût capable de rendre toute espèce de service.

Cette sorte d'homme propre à tout, n'est pas

rare en France : les Allemands plus fiers ne peuvent se prêter à changer de conditions, et gardent leur dignité dans l'excès même de la misère.

M. de Preux présenta ses lettres de recommandation au bon prêtre ; ses amis le lui annonçaient comme une personne très-supérieure à sa situation, que sa mauvaise fortune obligeait à se soumettre à une nécessité indispensable, et que son bon sens mettait au-dessus des préjugés qui auraient pu l'en empêcher. Le religieux crut ses desseins parfaitement remplis, et après une courte conversation, présenta ce nouveau compagnon de voyage à M. Douglas et à Louis, comme une personne intelligente, honnête, et dont l'expérience pourrait leur être utile.

Frédéric, qui avait hérité de l'orgueil, de l'insolence de sa mère, et qui comme elle, connaissait déjà l'art de cacher les vices du cœur sous l'apparence de la gaîté, ajouta qu'il était aisé à contenter ; qu'étant léger, étourdi, et toujours de bonne humeur, son seul desir était de chercher son plaisir et son bien-être ; et qu'il s'embarrassait fort peu des

sacrifices qu'il fallait faire pour obtenir l'un et l'autre.

Initié de bonne heure dans la société par une mère vaine et indiscrète, applaudi dans tous ses caprices par un père faible et déraisonnable, ce jeune homme était déjà très-habile dans l'art de feindre : la raison de Louis l'effrayait ; il vit de bonne heure combien il lui serait utile de s'attacher M. de Preux. Il déclara, en affectant une grande générosité, qu'en considération de sa naissance et de ses malheurs, il avait résolu de le regarder comme un ami, et de recevoir ses services plutôt comme des actes de bonne volonté, que comme l'accomplissement d'un devoir. Ainsi il réunit dans la même personne le valet et le compagnon, et sembla oublier le premier, lorsqu'il parlait au second.

Cette condescendance eut un merveilleux effet sur de Preux. La pauvreté avait abattu son courage : elle n'avait pas corrigé son cœur. Cette sensibilité et cette vivacité qui avaient distingué son caractère dans ses jours de bonheur, étaient endormies ; mais elles n'étaient pas éteintes. Il répondit à la bonté inattendue de l'artificieux Douglas par un transport de

reconnaissance et un enthousiasme affecté, qui charmèrent l'orgueil, et répondirent aux vues secrètes de ce jeune homme.

Le respectable vieillard, dont le cœur jugeait toujours favorablement, et qui n'envisageait les choses que sous le point de vue où on les lui présentait, se félicita sur le bonheur qui lui avait fait rencontrer de Preux, et ne fut pas moins enchanté de découvrir dans l'ame de Douglas une bienfaisance et des égards pour le malheur, qui semblaient annoncer qu'un bon cœur était caché sous cet extérieur de légèreté bien pardonnable à la vivacité de la jeunesse, défaut qui produirait de g spueabiens, lorsqu'il serait dirigé par la prudence de ses compagnons.

Louis, qui sentait vraiment du respect et de l'intérêt pour ce malheureux gentilhomme, jugeant Douglas d'après son cœur, fut content de sa conduite, en pensant à son humble naissance, à la supériorité de celle de M. de Preux, à la différence de leurs éducations et de leurs manières; il ne pouvait supporter l'idée de le voir s'abaisser à des fonctions qui avaient toujours paru même au-dessous de lui.

Il en parla à son digne bienfaiteur. Le père avait arrêté son plan, qui était de procurer à Louis tous les avantages que l'état de précepteur pouvait lui donner, et il ne voulut jamais souffrir qu'il renonçât à un titre qu'il avait reçu du père de Douglas.

« Son fils, lui dit-il, a été élevé dans l'orgueil ; il n'attache de prix qu'à la naissance, et je veux lui apprendre que le mérite, les qualités du cœur, les lumières de l'esprit, attirent plutôt le respect des personnes estimables, que cette longue suite d'ancêtres que le hazard nous donne, ou que ces richesses que le travail de nos parens nous ont acquises. Ne perdez point de vue, mon cher Louis, cette grande vérité ; votre sort est entre vos mains, vous pouvez espérer d'acquérir le respect, la considération, la fortune même, si vous persévérez dans la vertu et dans l'honneur. »

« Mon digne père, dit Louis, je suis pénétré de vos bontés pour moi ; mais il me semble que monsieur de Preux a des titres au-dessus des miens, puisqu'il joint à l'avantage de la naissance, les qualités du cœur,

et une instruction très-supérieure à la mienne. Du moins, je le crois, d'après la manière dont il vous est recommandé. »

Cette observation est juste et naturelle, répondit le vieillard. J'ai du plaisir à l'entendre de votre part; mais laissez-moi juger dans cette occasion, et soumettez-vous à suivre la route que je vous ai tracée. Accordez cependant à monsieur de Preux tous les égards que sa naissance, son mérite et son âge, réclament de vous; et rappelez-vous, dans toutes les circonstances, que l'élévation de l'esprit et la noblesse du cœur ont, aux yeux de Dieu et des sages, un droit très-supérieur à ceux de la naissance et de la fortune.

Louis ne rappela plus ce sujet de conversation; mais sa conduite envers monsieur de Preux était faite pour plaire à ce dernier, pour qui il eut toujours les soins les plus polis et les plus attentifs. Ils restèrent encore quinze jours au monastère, pour se préparer à leur voyage, et régler leur marche. Pendant ce tems, il leur parvint des lettres d'Angleterre : monsieur Douglas écrivait à

son fils et au père François, et Fidelia à son amie.

Cette dernière passait légèrement sur le récit de son voyage, s'étendait beaucoup sur la tendresse de son père et poursuivait ainsi :

Cette indulgente tendresse parvint à diminuer la terreur qui, malgré les efforts de la raison, malgré la voix de la nature, oppressait mon cœur, à mesure que je voyais approcher l'instant de paraître devant ma mère. Je faisais mille questions relatives à la réception que je devais attendre, et j'avoue que je craignais beaucoup plus, que je ne desirais la présence d'une personne qui ne m'a jamais aimée. Mon père tâchait de m'inspirer du courage et de la confiance ; mais quand nous arrivâmes à Londres ; quand le carosse s'arrêta à la porte d'une noble et belle maison, ma force m'abandonna ; je me jettai dans les bras de mon père, en versant un torrent de larmes.

Il m'adoucit et me consola : il me conduisit d'abord dans sa bibliothèque. Mon cœur était trop plein, pour remarquer l'élégance d'un appartement, dont la grandeur aurait

dû surprendre une personne qui n'avait jamais rien vu. Il me fit prendre quelques rafraîchissemens ; et quand il vit que mon agitation était un peu calmée, il sortit pour aller préparer ma mère à me recevoir. Nous avions appris des domestiques, au moment de notre arrivée, qu'elle était un peu mieux.

Je restai en proie aux plus tristes réflexions : mon père me parut être très-longtems absent. Ma mère se repent peut-être déjà de sa condescendance, pensais-je en tremblant. Enfin, mon père revint : son regard me parut plus triste, son maintien gêné ; mais ses paroles furent extrêmement tendres.

Venez, ma chère Fidelia, je vais vous présenter à votre pauvre mère. Elle est bien souffrante ; pensez à la faiblesse de son corps et de son esprit ; n'en soyez pas découragée : elle sent qu'elle ne vous a pas traitée avec la tendresse que vous méritiez. Les ames fières supportent difficilement la présence d'un objet injurié. Pensez à tout cela, ma chère enfant, et j'espère que bientôt vous n'aurez plus à vous plaindre.

Ce préambule n'était point fait pour ras-

surer mon cœur. Hélas ! non : je ne pus répondre, et ce fut avec bien de la peine que je pus marcher. Mais à quelle scène devais-je m'attendre ? A peine puis-je la retracer ? même à vous, ma plus chère amie. Je ne me la rappèle qu'en frissonnant, et je me hâte de vous l'esquisser comme je pourrai.

Je ne vis rien de la beauté du plus somptueux appartement ; j'apperçus seulement, dans le fond, une femme couchée sur un sopha. Nous avançâmes doucement ; mes jambes fléchissaient sous moi ; je me précipitai à genoux devant elle ; elle leva sa tête, fit un cri, et se couvrit le visage de ses mains.

Ma chère amie, dit mon père, ne voulez-vous donc plus recevoir notre pauvre Fidelia ? Emmenez-la, s'écria-t-elle, emmenez-la. Je ne puis supporter sa vue. Oh ! ma mère ! fut ce que je pus prononcer. Ma très-chère Anna, reprit mon père, recevez votre enfant ; regardez-la, c'est votre parfaite image... Elle...

Il allait continuer, lorsque, tordant ses bras, et exprimant sa colère par ses regards, elle s'écria encore : Qu'avez-vous fait ? Pourquoi avez-vous conduit ici cette créature, pour

m'insulter, pour usurper mes droits ? Elle me retrace ce que j'ai été, ce que je suis à présent. Elle est dans la fleur de la jeunesse, et moi il faut que je renonce à tous les plaisirs de la vie. Elle sera reçue dans le monde, pour y être admirée et caressée, pour flétrir la réputation de sa mère, pour me couvrir d'infâmie, apprendre à mes domestiques à me mépriser ! Non je ne puis, je ne veux pas le supporter ; je tuerais plutôt elle, vous et moi-même.

Je n'en entendis pas davantage ; je tombai sans connaissance sur le parquet, et j'ignore ce qui se passa entre elle et mon père ; je puis seulement juger, par ce qui arriva ensuite, que l'état où il me vit, et cette fureur extraordinaire, l'animèrent à son tour, et lui inspirèrent un courage qui ne lui était pas habituel. Sa tendresse pour le malheureux objet d'une cruelle réprobation, s'accrut encore depuis ce moment.

Lorsque je revins à la vie, je me trouvai dans mon lit, mon père et un médecin étaient auprès de moi, et une jeune personne qui tenait des sels, soutenait ma tête.

Ma chère Fidelia, dit mon père, grâces au ciel ! vous voilà revenue à la vie ! En vérité, je commençais presque à désespérer, ajouta l'autre personne ; il faut que mademoiselle se déshabille, se couche, et reste parfaitement calme ; ses nerfs sont extrêmement agités ; je vais lui envoyer quelques potions nécessaires.

Il sortit, mon père le suivit, pendant que la jeune personne, qu'il appella Kitty, m'aida à me coucher. On m'avait saignée, et j'avais été plus d'une heure sans connaissance. Je restai dans le silence et le repos ; et lorsque mon père rentra, je ne pouvais encore parler, mais je lui tendis la main ; il la prit, la baisa, et versa des larmes qui me touchèrent sensiblement.

Calmez-vous, me dit-il, ma chère, vous ne serez plus exposée aux cruels traitemens d'une femme injuste, capricieuse, que je rougis d'appeler votre mère. Sa conduite envers vous m'a guéri de cette aveugle faiblesse qui, pendant tant d'années, m'a rendu son esclave. Je lui ai sacrifié mon honneur, mon repos, ma conscience même ; mais tout est fini. Elle peut rester dans son appartement ; vous ne la verrez

plus, à moins qu'elle ne le demande, et qu'elle ne soit absolument changée en votre faveur.

Adieu, ma chère fille, reprenez votre tranquillité, Kitty est attachée à votre service, et je vais donner à toute la maison les ordres nécessaires pour qu'on vous obéisse comme à moi-même; en un mot, ma chère Hermine, il m'est impossible d'exprimer tout ce que ce bon père fait pour votre amie.

Mais hélas! je suis véritablement malheureuse. J'ai déjà passé une semaine dans cette maison, et madame Douglas, je ne puis l'appeler ma mère, n'a pas encore voulu me permettre de paraître en sa présence. Elle est toujours plus animée contre moi; et c'est ma fatale ressemblance avec elle qui m'attire ce renouvellement de haine. Le peu de charme que j'ai reçu de la nature, excite sa jalousie; avant de m'avoir vue, elle ne m'avait pas absolument rejettée.

Dans le moment où mon père entra pour lui annoncer mon arrivée, elle commença par lui demander: Est-elle belle? Belle... comme un ange, répondit-il, en n'écoutant que sa tendresse, et croyant la prévenir en ma faveur;

mais, s'appercevant aussitôt de son erreur, il tâcha d'adoucir l'impression défavorable de sa réponse, en ajoutant, peut-être m'a-t-elle paru charmante ; parce qu'elle vous ressemble parfaitement.

Je vois, je vois ma folie, dit-elle, vous avez conspiré contre mon repos; vous avez pris avantage d'un moment de faiblesse, pour m'arracher mon consentement. Ah ! si ma pauvre tante eût vécu, elle n'aurait jamais souffert ce qui arrive aujourd'hui; mais puisqu'il faut le supporter, emmenez-là, je jugerai par moi-même.

Mon père fut très-affecté, et son maintien me fit connaître dès-lors ce qui se passait dans son cœur. — Je vous ai raconté la suite de cette entrevue. Vous n'accuserez pas ma vanité ; mais je suis sûre que vous déplorerez mon sort, quand je vous dirai que ma mère déclare qu'elle me hait, parce que je suis belle.

Et voilà la mère que le ciel m'a donnée ! Ah ! plaignez, plaignez votre pauvre Fidelia. Mon père ne peut parvenir à me consoler. Je suis cause de l'éloignement qui existe actuellement entr'eux; il paraît ne plus s'occuper

que de moi : je refuse ses présens ; je desire rester inconnue ; j'envoie tous les jours les lettres les plus soumises à M.me Douglas ; je souhaite plus ardemment encore pour elle que pour moi, d'être reconnue pour sa fille. Ma mère dénaturée est un être qu'on a peine à concevoir.

Combien les desirs des mortels sont présomptueux et vains : le ciel les punit souvent en se rendant à leurs vœux ! Depuis que je vous ai connue, chère et excellente Hermine, mes jours ont été empoisonnés par les plus amers regrets. Je ne pouvais me soumettre à l'impérieuse nécessité qui devait me séquestrer a jamais du monde, et m'ensevelir dans un couvent, pour le reste de mes jours ! Combien j'ai versé de larmes sur la cruelle destinée qui mettrait une barrière insurmontable entre vous et moi, quand vous auriez quitté le couvent !

Hélas ! ce monde que je pleurais, ne devait m'offrir que des chagrins, des humiliations. Ah ! que ne suis-je encore à portée d'entendre votre aimable voix, de vous voir souffrir si patiemment les désagrémens qu'on vous

suscite, d'admirer cette grandeur d'ame qui vous donne la force d'attendre avec résignation le moment qui doit décider de votre sort, et de jouir de ces rares qualités qui composent votre caractère.

Ah! ma chère amie, je le répète, plût au ciel que je fusse encore près de vous dans votre petit appartement. Je jouis ici de ce ce que le luxe peut offrir, de beaux ameublemens, une table somptueuse, de nombreux domestiques, et sur-tout un bon père; mais tant de biens sont empoisonnés par la cruauté de ma mère; par la pénible réflexion que j'ai désuni deux cœurs qui ne l'avaient jamais été, et que l'attachement que mon père me témoigne, fait le désespoir d'une mère qui hait une fille innocente.

Je ne puis poursuivre sur ce triste sujet: écrivez-moi, consolez-moi, éclairez ma conduite par vos avis. Oh! ma bien-aimée, oh! que ne venez-vous à mon secours! L'amitié, l'humanité, la difficulté des circonstances où je me trouve, mon peu de force pour les supporter, mon manque de courage pour agir, tout cela, chère Hermine, n'a-t-il pas

assez de poids pour contre-balancer les motifs qui vous retiennent au couvent? Ayez pitié de votre pauvre Fidelia, qui vous aimera jusqu'à la mort, qui vous doit tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle vaut. Considérez sa faiblesse, et voyez combien elle aurait besoin de vos préceptes, de votre exemple, pour encourager ses efforts, et pour lui apprendre à guider ses pas au travers du labyrinthe où elle se trouve égarée.

Rappelez-moi à la sœur Thérèse, engagez-la à prier Dieu pour moi; je compte aussi sur votre intercession près de lui. Dites de ma part à l'Abbesse et à sa communauté, ce qui vous paraîtra convenable; ne m'oubliez pas auprès du bon père François, je me recommande à son affection. Mon frère et Louis ont sûrement commencé leurs voyages; mon père leur écrit. Adieu, ma très-chère amie, hâtez-vous de donner quelques consolations et quelque secours à votre

FIDELIA.

La tristesse de cette lettre, affligea sensiblement Hermine; elle plaignait son amie, et sentait une indignation et un mépris inex-

primable pour le caractère dénaturé de madame Douglas. Une vanité démesurée avait fait disparaître en elle toutes les vertus, toutes les grâces qui distinguent son sexe. Elle n'avait jamais pensé qu'à elle-même, à faire admirer sa beauté, et à se voir environnée d'une foule d'adorateurs. Son principal desir, sa première ambition, étaient de faire naître la jalousie des autres femmes, d'attirer près d'elle les maris infidèles, et de pouvoir se glorifier des malheurs et des larmes des épouses abandonnées.

Telle était la femme qui avait repoussé son propre enfant, sans chagrin, sans remords. Plusieurs années s'étaient écoulées pour elle, au milieu des plaisirs et des jouissances, ne pensant qu'au présent, sans inquiétude pour l'avenir. La malheureuse créature fut arrêtée au milieu de cette carrière de délices : des souffrances comme les siennes auraient attiré l'intérêt et les plus tendres attentions de la part des autres femmes, si madame Douglas avait respecté leur bonheur ; mais il n'en existait pas une seule qui prît intérêt à son sort. Elle resta malade et abandonnée, ne

pouvant plus contribuer aux amusemens de la société. Tous les amis que le plaisir et la fortune lui avaient faits, s'éloignèrent avec dégoût de celle qu'ils avaient flattée et admirée quelques mois auparavant.

Telles sont les liaisons du monde ! Quelques personnes subalternes que l'intérêt appelait encore près d'elle, et qui espéraient trouver leur avantage dans les soins qu'ils lui rendaient, les remplacèrent. Mais, quel agrément une femme élégante et difficile pouvait-elle trouver à la conversation de personnes qu'elle méprisait. Son caractère aigri par la souffrance et l'ennui, devint tous les jours plus désagréable et plus capricieux. Lorsqu'un remords momentané l'avait fait consentir à recevoir Fidelia, il était entré dans sa condescendance un desir intéressé de trouver en elle une compagne qui l'amuserait, par le récit des anecdotes du couvent.

Quelque tems après que monsieur Douglas eût quitté l'Angleterre pour aller chercher sa fille, elle consentit à se faire électriser, et trouva un grand soulagement dans ce remède, le plus actif dans ces sortes de maladies. Le

côté paralisé reprit de la force et de la chaleur : elle pouvait se servir de sa main ; et, quoiqu'elle ne pût pas encore marcher, elle avait l'espoir de guérir, et ne doutait pas que sa persévérance dans le remède qui lui avait si bien réussi, ne lui rendît, avec le tems, tous les avantages qu'elle avait cru perdus, et sur-tout la possibilité de jouir des plaisirs qui seuls l'attachaient à l'existence. Sa vanité s'était réveillée avec plus de force que jamais.

Ce fut alors qu'elle commença à se repentir d'avoir permis le retour de Fidelia, qu'elle déplora la mort de sa tante, qui l'aurait certainement empêché. Son chagrin et l'humeur qu'elle conçut, agirent sur ses nerfs, et la veille de l'arrivée de sa fille, elle sentit une extrême fatigue dans tous ses membres ; et sa santé commençait à s'affecter encore, lorsque le retour de monsieur Douglas lui causa de nouvelles peines.

Lorsqu'elle le questionna sur la figure de sa fille, elle avait l'espérance d'apprendre qu'elle n'était pas agréable ; mais, lorsque ce père enchanté s'écria : elle est belle comme un ange, elle reçut un coup mortel. Entendre

dire qu'une autre qu'elle était belle, l'entendre dire de l'objet de son aversion, son orgueil ne pouvait le supporter. Elle consentit cependant à la voir, pressée par son époux ou par sa curiosité.

La figure noble et touchante de Fidelia n'adoucit point son cœur : l'envie, la haine, se mêlèrent aux reproches de sa conscience, et ne servirent qu'à les accroître. Souhaitons, par amour pour la nature humaine, que de pareils monstres ne se rencontrent pas souvent ; mais avouons avec horreur qu'il en a existé.

Il s'était fait une révolution absolue dans l'esprit de monsieur Douglas, qui peut être attribuée à plusieurs causes. La mort de la tante l'avait délivré d'un joug pesant, qu'il n'avait pas la force de secouer ; mais qui le rendait extrêmement malheureux, par l'influence et l'autorité que cette méchante femme exerçait chez lui. La solitude où vivait sa femme, ses remords qui augmentaient encore ses souffrances ; les réflexions que les lettres de Fidelia avaient fait naître, et le sentiment de sa cruelle injustice envers un enfant inno-

cent, l'avaient enfin déterminé à adoucir son sort. Quelques paroles prononcées par madame Douglas, lui donnèrent l'occasion de parler d'un retour qu'il desirait ardemment, et qu'il hâta sans donner à sa femme le tems de se rétracter.

La manière cruelle dont elle reçut sa pauvre fille, la maladie de cette dernière, la violence de sa femme, lui ouvrirent enfin les yeux. Il voulut enfin cesser d'être le plus faible des époux, et le plus cruel des pères. Les remords et la tendresse s'emparèrent de son cœur, et lui donnèrent un caractère décidé qu'il n'avait jamais eu. Il se détermina à agir d'après sa volonté, et à secouer pour toujours le joug d'une femme hautaine, dont toute la conduite était dévoilée à ses yeux.

Ces sentimens opérèrent un changement total dans l'intérieur de la maison de M. Douglas. Nous le laisserons agir d'après ses nouvelles idées, pour retourner à la forêt des Ardennes, où les trois voyageurs s'occupaient des préparatifs de leur départ.

Le jeune Anglais enchanté de M. de Preux, était extrêmement pressé de se mettre en route.

Louis avait des espérances moins brillantes : malheureux, sans parens, sans fortune, il allait quitter ses seuls amis, avec l'idée qu'il ne les reverrait peut-être jamais. Le père François était vieux : ses infirmités pouvaient faire craindre une fin prochaine. Hermine, l'adorable Hermine ignorait sa propre destinée ; les circonstances pouvaient l'entraîner dans des lieux bien éloignés de ceux qu'il habiterait ; et quelque fût son sort, il était hélas ! trop probable que sa position l'élèverait toujours fort au-dessus de lui, et qu'une situation différente, de nouvelles connaissances, lui feraient bientôt perdre le souvenir d'un pauvre jeune homme, qui par son humble naissance, et ses espérances futures, serait placé si loin d'elle.

Le père François l'accompagna dans sa visite d'adieux ; elle fut très-triste de part et d'autre : Hermine fut extrêmement émue ; et supérieure à tout déguisement, elle avoua franchement ses regrets ; elle l'assura que l'estime et la reconnaissance lui faisaient un devoir de l'intérêt qu'elle prenait à lui ; que si un changement dans son sort lui faisait quitter le couvent avant qu'il fût revenu revoir son bienfaiteur, il

apprendrait par la famille Douglas, la destinée d'une amie qui n'oublierait jamais que sa mère et lui l'avaient consolée et assistée dans le moment le plus affreux de sa vie.

Transporté par ces assurances, Louis surmonta sa profonde douleur, et trouva la force d'articuler quelques mots: ses yeux brillèrent d'espoir, ses joues se colorèrent; il prit la main de cette charmante personne, qu'il baisa respectueusement: et lui exprimant sa vive reconnaissance pour tant d'intérêt et de bonté, il fit passer dans l'ame d'Hermine, la confusion et l'embarras qu'elle avait bannis de la sienne par son affection.

Le bon père mit fin à des adieux si tristes. Hermine reçut une visite de M. Douglas, et l'assura de ses vœux pour la bonne santé et l'heureux voyage du frère de son amie. C'est une angélique créature, dit-il, en s'en allant; mais en vérité, je préfère une jolie petite fille à ces nobles beautés; son regard commande le respect et l'admiration: j'aime mieux ces jolies figures qui semblent dire, « aimez-moi si vous voulez. »

On ne lui fit pas de réponse, et il dut voir

que Louis ni le religieux ne partageaient sa gaîté ; mais le jeune étourdi ne s'inquiétait pas beaucoup de ce qu'ils pensaient de lui ; il était occupé d'autres plans dont il se promettait de grands plaisirs.

Le jour du départ, ce jour si important pour tous, quoique tous ne l'attendissent pas avec la même impatience, ce jour parut enfin. Le soleil semblait ne s'être jamais montré plus radieux et plus pur ; le jeune Douglas le salua comme une augure favorable pour son voyage ; ses brillans rayons semblaient lui annoncer une suite de plaisirs. Louis les considéra comme une lueur de bonheur qu'il laissait derrière lui. C'est ainsi que les objets prennent des couleurs différentes, d'après l'état de nos ames.

Ce n'est point notre intention de décrire les différens pays que nos voyageurs visitèrent, et de donner une description géographique des lieux où ils passèrent ; ils examinèrent les curiosités, et s'informèrent des coutumes et des mœurs de chacune des villes qui se rencontrèrent sur leur route, sans se donner le tems de connaître par eux-mêmes, la vérité des relations qui leur furent données. La première ville

qu'ils avaient choisie pour y faire une longue résidence, fut Florence ; le père François y avait un frère, aumônier d'une noble famille ; et M. de Preux avait été deux fois dans cette belle ville ; il y avait passé plusieurs mois, et s'y était lié avec des personnes très-considérables.

Le bon père ayant une entière confiance dans l'intégrité de M. de Preux, ne doutant pas de la vertu de Louis, sentit moins de répugnance à leur départ qu'il ne s'y attendait ; il pensait que les jeunes gens trouveraient de grands avantages dans ce voyage, et y acquerraient de nouvelles connaissances ; il les vit partir sans éprouver les vives émotions de regret qui agitaient le cœur de Louis, en se séparant, peut-être pour jamais, du seul être qui pût et voulût l'obliger, du seul ami, enfin, qu'il eût au monde.

CHAPITRE XV.

Nos voyageurs, après une longue et agréable route au travers de la Lorraine et de la Franche-Comté, traversèrent la Suisse, dans l'idée de passer quelques jours à Berne et à Lausanne. Ce fut de cette ville que Douglas et Louis écrivirent à leurs amis. Il ne leur arriva rien de particulier pendant ce voyage, qui se termina à Florence, où ils comptaient passer plusieurs mois : nous ne dirons rien des charmantes et sublimes perspectives qu'ils contemplèrent ; nous ne décrirons point les montagnes romantiques, les vallées fleuries, les précipices, les fleuves, les villes, les chaumières, le soleil se couchant derrière les montagnes, et tout ce qui s'offrit à leur vue. Les voyageurs ont suffisamment dépeint tout ce que la nature peut montrer d'imposant et d'agréable ; leurs descriptions sont connues, et celles que nous pourrions donner, n'offriraient rien de nouveau. Nous établirons donc nos

voyageurs à Florence, se félicitant sur ce qu'ils avaient déjà vu, et s'occupant avec délices de ce qui leur restait à voir encore.

Chacun d'eux avait été tellement distrait par la nouveauté des objets, par les plaisirs du voyage, qu'ils n'avaient point cherché à étudier le caractère de ses compagnons. Les deux jours de séjour à Berne et à Lausanne avaient été employés à parcourir les villes, à voir ce qu'elles offraient de curieux, à interroger les personnes instruites, ou qui disaient l'être sur les coutumes et les mœurs. Le jeune Frédéric était enchanté; il regardait M. de Preux comme un oracle, et soumettait son opinion à tout ce qu'il prononçait.

M. Douglas le père avait donné à son fils beaucoup d'argent; il avait fait à Louis un sort assez considérable, et ils avaient emporté des lettres de crédit, qui sont un merveilleux passe-port dans tous les pays. Quand ils furent arrivés à Berne, Frédéric, enchanté de M. de Preux, voulut qu'il devînt son compagnon, et prit un domestique pour remplir l'office pour lequel il s'était d'abord présenté. Louis consentit avec joie à cet arrangement; il avait

toujours vu avec peine l'humiliante dégradation d'un homme bien né.

Malheureusement, de Preux en se soumettant à supporter cet opprobre, avait oublié cette noble dignité, qui fait qu'on se respecte soi-même; et afin de se concilier la faveur de ceux dont il avait besoin, il avait abaissé son ame en perdant sa fortune. Il pouvait prendre tous les tons, et il pénétrait les caractères avec une extrême dextérité; ceux des jeunes gens lui offraient une facilité de plus.

Lorsqu'il était parvenu à ce but, il dirigeait ses plans d'après le côté faible qu'il avait observé dans ceux dont il dépendait; ses manières étaient douces et insinuantes, et elles ne manquaient jamais de plaire. C'est ainsi qu'il s'était acquis des protecteurs qui l'avaient recommandé. Flatté et surpris de la prompte faveur qu'il avait obtenue de Frédéric, il s'empressa de se concilier son amitié et ses égards par des soins et un service aussi zélé qu'actif; il vit que le caractère de ce jeune homme n'était point fixé, qu'il était dissipé, léger et vain, et de plus accoutumé à une indulgence sans bornes. Il apperçut que ses dispositions et la

vivacité de son esprit, qui auraient pu en faire un sujet distingué, si son éducation n'avait pas été négligée, étaient devenus des moyens de plus pour le perdre, par le goût de la dissipation que sa mère lui avait inspiré, et le mauvais exemple qu'elle lui avait donné.

Il n'avait aucun principe, peu de jugement, et point d'opiniâtreté ; un précepteur honnête et capable aurait pu, sans peine, prendre un grand ascendant sur son esprit; et ce caractère, confié à un homme éclairé, aurait pu devenir bon et vertueux. Mais un instituteur malhonnête lui avait ouvert, dès l'enfance, la carrière du vice, n'exigeant de lui qu'une profonde dissimulation envers son père, qui, par un respect déraisonnable pour ce coupable maître, le laissa gouverner son fils à son gré.

De Preux se convainquit bien vîte qu'il serait le maître de gouverner ce jeune homme suivant ses desirs; mais il n'en était pas de même de Louis Bertier. Il y avait une mesure dans ses manières, toutes ses paroles et ses actions avaient une énergie qui marquait un esprit capable de réfléchir et d'agir par lui-même. Il dédaignait l'obscure naissance de ce

jeune homme; il le regardait comme dépendant de Frédéric, et à peu-près dans la même situation que lui, sans espérance, sans appui. Il était jaloux de l'empire qu'il pourrait obtenir sur l'esprit du jeune Douglas, s'il ne travaillait pas à l'ébranler. Un respect involontaire et une sorte de crainte venaient, malgré lui, se mêler à la haine et à l'envie qu'il lui inspirait. Le premier objet de ses efforts fut de rompre la liaison qui pouvait exister entre ses deux compagnons, et qui s'opposait à toutes ses vues.

La franchise et l'ingénuité de Louis ne lui permirent pas de pénétrer aussi bien le caractère de de Preux: sans connaissance du monde, de ses coutumes, de ses manières, il n'avait rien remarqué qui pût diminuer la considération et le respect que la naissance et les malheurs de ce gentilhomme lui avaient d'abord inspirés. Il n'avait d'autre projet, d'autre parti à prendre, que de suivre sa destinée, et son cœur simple n'était guidé que par la vérité, l'honneur et le desir de plaire au jeune Douglas.

Pour ce dernier, sa première prévention e..

faveur de Louis, était singulièrement diminuée, depuis son intimité avec de Preux ; et quoiqu'il fût toujours gai et quelquefois tendre en lui parlant, c'était plutôt par habitude que par véritable attachement.

Ils étaient dans ces dispositions, lorsqu'ils arrivèrent à Florence. De Preux qui y avait déjà résidé plusieurs mois, leur procura bientôt un logement agréable, chez une veuve qui avait un fils et deux filles.

A peine y étaient-ils établis, que de Preux présenta à Douglas le comte Benito et le signor Massini, deux nobles florentins, aussi distingués, dit-il, par leur politesse et leur urbanité envers les étrangers, que par leur rang et leur mérite. Ils parlaient français parfaitement, savaient l'anglais, mais le parlaient mal. Leur maintien annonçait des personnes distinguées, et la facilité de leur manière plut singulièrement à Douglas, qui, contre l'usage de sa nation, était devenu très-familier et très-grand parleur.

Louis retiré dans le fond de la chambre, joua le rôle d'observateur, pendant la première visite. Il fut extrêmement frappé de la

grande civilité que ces nobles étrangers avaient marquée à de Preux. Il avait été recommandé au père François, comme un homme intelligent; mais habitué, malgré sa naissance, à remplir des emplois très-inférieurs.

Louis ne connaissait le monde que d'après les livres; il lui parut néanmoins singulier, qu'ayant été connu à Florence, dans un emploi très-subalterne, il eût pu se familiariser avec des personnes aussi distinguées. Il attribua sa surprise à son ignorance, sans établir d'opinion sur ce qu'il ne pouvait pas comprendre.

On proposa d'aller à l'opéra. Louis osa demander s'il n'était pas plus à propos d'aller porter la lettre que le père François lui avait remise, avant que de paraître en public. L'idée fut rejetée unanimement de la société. Le signor Massini répondit gaîment que cette visite serait aussi bonne une autre fois, et qu'il n'y avait rien de moins pressé que de se présenter chez un vieux fanatique, comme devait l'être l'ami du révérend père François.

C'est un prêtre, dit de Preux; mais je ne doute pas que ce ne soit un homme respec-

table, et monsieur Douglas ira certainement demain matin.

De tout mon cœur, dit Frédéric, sans penser à ce qu'il disait. Ils sortirent, et Louis les accompagna en silence. Toutes ses pensées se transportaient alors au couvent de Sainte-Ursule, dans la forêt des Ardennes.

En entrant à l'opéra, il fut frappé d'étonnement : tout autre sentiment s'évanouit ; il ne fut plus occupé que de ce qu'il voyait. Il ne s'était jamais formé la plus légère idée de l'enchantement des scènes qui s'offraient à ses yeux ; et comme il n'avait point l'habitude de dissimuler aucun de ses sentimens, il ne put retenir des exclamations qui amusèrent extrêmement la société dans laquelle il se trouvait, et qui auraient fait connaître aux nobles étrangers, qu'il n'était pas un habitué du monde, mais un jeune homme sans expérience, pour qui tout était nouveau, si de Preux n'avait pas déjà eu le soin de les instruire de sa naissance et de sa situation.

Louis était tout yeux et tout oreilles pendant le spectacle, et faisait peu d'attention à ses compagnons : quoique Douglas s'amusât infi-

niment, la musique ne l'empêcha pas de remarquer une femme, d'une beauté frappante, qui semblait fixer sur lui ses regards; et avant que le spectacle fût fini, le comte présenta le jeune anglais à trois dames qui étaient dans la loge voisine. Il s'efforça, dans un mauvais français, et avec le secours de ses nouveaux amis, de se faire entendre d'elles.

Lorsque la toile fut baissée, Louis se réveilla de son délire; et ses compagnons le raillant de l'entier oubli où il les avait mis pendant toute la pièce, il avoua naïvement sa faute, et convint qu'il avait été enchanté par la nouveauté d'un spectacle dont il ne se faisait pas d'idée. Il demanda qu'on voulût bien lui pardonner d'avoir tout oublié dans ce moment d'illusion.

Douglas fit un éclat de rire, les Florentins sourirent; mais ce sourire causa une confusion momentanée à Louis; il lui sembla qu'il exprimait le mépris, il se sentit abattu par leurs regards railleurs; mais la bonne humeur de Douglas le remit. Je vous porte envie, mon cher Berthier, lui disait-il; tout ce que verrez aura pour vous le charme de la nouveauté, et

votre plaisir doit être très-supérieur à celui que nous sentons; pour moi, j'ai été accoutumé, dès ma première enfance, à jouir de tous les plaisirs de la vie.

Vous n'avez rien vu d'aussi frappant que l'opéra italien, dit le comte. Non sûrement, répondit-il, aucune nation n'offre ce spectacle. Il frappe d'admiration dans le premier moment, mais ensuite il fatigue; c'est toujour la même manière de chanter ou de danser.

Il faut parler plus respectueusement de notre opéra, reprit le comte, si vous voulez plaire à nos belles signoras.

O! je dirai tout ce qu'il vous plaira de me dicter, dit vivement Frédéric, avec un pareil motif; mais ne vous étonnez pas, Madame, ajouta-t-il, en saluant la belle personne, dont les yeux noirs et brillans l'avaient fixé; ne vous étonnez pas, si j'ai été insensible aux charmes de l'opéra, quand toute mon attention était involontairement attirée d'un autre côté, et que je pouvais à peine détourner mes yeux pour les porter sur le théâtre.

Sortons, dit Massini, la Dame leva doucement ses regards de dessus Douglas, en ayant

l'air de faire un effort pénible en les arrachant d'un objet si séduisant. Elle le salua gracieusement, et accepta sa main jusqu'à sa voiture ; elle était accompagnée d'une dame un peu plus âgée qu'elle ; et après quelques complimens, ils se séparèrent, et les deux seigneurs furent souper avec les voyageurs.

La conversation se porta naturellement sur l'opéra et sur les dames qu'on y avait vues. Louis, en dépit du silence qu'il s'était promis de garder, exprima, avec enthousiasme, le plaisir qu'il avait éprouvé. Douglas loua beaucoup la sale et le spectacle ; mais il mit encore plus de vivacité, lorsqu'il parla des charmes de la femme avec laquelle il avait causé. Il n'existait pas une plus belle créature ; mais, dit-il avec un sourire, mon ami Bertier va me condamner, comme je n'ai pas encore dix-huit ans ; il pense que mes yeux ne doivent pas s'écarter un moment des pages de mon livre.

Et où pouvez-vous vous instruire d'une manière plus parfaite que dans le grand livre de la nature, demanda le comte ? vous pouvez contempler le plus bel ouvrage du ciel sur le visage d'une belle femme ; le monde vous

offrira mille sources de connaissances plus utiles à vos progrès, plus intéressantes cent fois que les tristes leçons du vieux Senèque, du stoïque Epictete; bizarres philosophes, qui se sont privés de toutes jouissances pour obtenir une réputation parfaitement oubliée aujourd'hui.

Oh! je m'embarrasse fort peu de tous ces philosophes, s'écria Douglas, j'en ai à peine entendu parler. Je veux apprendre à connaître le monde, à jouir de ses plaisirs; voilà tout mon système.

Ah! il est excellent, dit le signor Massini, mais il convient seulement aux personnes, à qui leur fortune permet de jouir des plaisirs de la société. Ceux qui sont nés pour la dépendance, doivent s'appliquer à l'étude, afin d'obtenir, par elle, l'existence qu'ils n'ont pas.

Ces paroles furent accompagnées d'un regard qui pénétra le cœur de Louis; sans cela, le sarcasme aurait perdu son effet. Mais ce jeune homme, malgré son obscurité, avait une dignité dans l'ame, qui l'élevait au-dessus de l'insulte, et ne lui permettait pas de réprimer ses sentimens.

Il est heureux, dit-il, que l'esprit des hommes se forme suivant la position que la Providence leur a assignée. Par exemple, je suis né dans la pauvreté et l'obscurité ; je suis jetté dans le vaste océan de la vie, pour y chercher une existence ; je rencontrerai sans doute des hasards malheureux, je crois être préparé à les supporter avec patience et résignation ; je n'ai point de prétentions, je me tiendrai à ma place ; mais, tant que je ne me serai écarté ni de l'honneur, ni de l'intégrité, je ne souffrirai jamais l'insulte, me vînt-elle de l'homme le plus distingué par sa naissance.

Vous êtes vif, s'écria Douglas, et beaucoup trop vif et trop impérieux, mon cher Bertier ; comment l'observation de Monsieur a-t-elle pu vous affecter au point d'y répondre aussi durement ?

J'espère, Monsieur, que je n'y ai pas répondu trop durement, reprit Louis un peu réfroidi par ce qu'il venait de dire ; j'ai voulu seulement montrer que je n'ignore pas ma situation, et que je n'ai pas été insensible à la réflexion qui m'a été faite. Je de-

sire prouver que je me connais moi-même, et que j'ai un véritable respect pour ce qui est au-dessus de moi. Mais, lorsque je ne provoque ni ne mérite le mépris, je dois aussi me rappeler que j'ai une réputation à soutenir.

Est-ce que cette maudite querelle ne finira pas, dit le comte? j'aurai le *spleen* dans dix minutes. Allons, allons, ne parlons plus de femmes, prenons des cartes. De tout mon cœur, dit Douglas, je n'en ai pas vues depuis que j'ai quitté Londres. Mais pendant que les parties s'arrangent, je vais vous dire une plaisante folie qui m'a passé par la tête d'aller faire dans un couvent, pendant que j'étais dans la forêt des Ardennes.

Je me sens fort mal à la tête, dit Louis: cela vient sans doute du bruit et de la chaleur du spectacle. Comme je ne sais point jouer, et que vous n'avez pas besoin de moi, permettez-moi de me retirer. Vous êtes le maître, mon cher Louis, dit Frédéric d'un ton complaisant: ne vous gênez pas, je vous prie. Avec cette permission, il prit congé de la compagnie, et se retira.

Son absence fit plaisir à toute la société. La présence de ce jeune homme mettait un frein à leurs discours, et leurs actions n'avaient pas besoin d'être observées par un pareil témoin. Tant il est vrai que le vice craint la vertu autant qu'il la hait, et qu'il est peu de cœurs assez endurcis, pour ne pas sentir une honte intérieure ou involontaire, en présence d'une personne d'honneur.

On apporta des cartes ; le comte et Douglas se trouvèrent *partnerts* contre le signor Massini et M. de Preux. Ils jouèrent au cassino jusqu'au jour, avec des succès variés ; mais la fortune se déclara enfin pour les premiers, qui gagnèrent à peu-près trente louis. L'Italien paya aussitôt, et de Preux tira sa bourse, qui, à la grande surprise de Douglas, était très-bien garnie. Il ne voulait pas recevoir son argent ; mais il lui dit, permettez-moi, Monsieur, de vous payer ; je ne manquerai pas a ce devoir ; et quelle que soit ma position, je suis toujours en état d'acquitter les dettes du jeu.

La fortune a été bien cruelle envers le pauvre de Preux, dit le comte ; mais Massini

et moi, nous sommes déterminés à réparer ses torts, et à le mettre en état de soutenir dans le monde le rang pour lequel il est né. Nous avons tout arrangé pour lui procurer une petite indépendance. L'homme le plus scrupuleux peut accepter avec honneur les dons de l'amitié.

Je partage si fort votre opinion, dit le crédule Douglas, que j'espère que vous voudrez bien me permettre de participer au plaisir d'être utile à ce digne homme, autant que je le pourrai. Je suis jeune, et mon père a fixé ma pension à huit cents livres sterlings par an.

Très-bien, dit le comte; pour satisfaire votre généreux dessein, vous pouvez lui abandonner cent livres par an; pas un schelling de plus, nous completterons les six cents que nous comptons lui faire. Avec cela, mon cher de Preux, vous aurez une existence agréable; je vous en félicite, et vous en jouirez à compter de demain matin.

De Preux affecta un grand désintéressement. Il desirait pouvoir refuser de pareilles faveurs, sur-tout de la part de M. Douglas qui le con-

naissait depuis si peu de tems, à qui il avait été présenté sous un jour si défavorable, et près duquel il n'avait encore nul droit pour être regardé comme un ami.

L'impétueux jeune homme jura qu'il l'aimait tendrement, et qu'il n'éprouvait d'autre chagrin que la honte de lui offrir une telle bagatelle; mais, dit-il, je suis fils unique, et après la mort de mon oncle, je deviens l'héritier du titre et des biens de ma famille; alors, mon ami, les cent livres se changeront en cinq cents.

Cet espoir plut beaucoup aux nouveaux amis de Douglas, et monsieur de Preux, malgré sa modération, fut obligé de se soumettre, et de souffrir la générosité de son bienfaiteur.

Le lendemain, lorsque les trois voyageurs furent réunis pour déjeûner, de Preux proposa de prendre les lettres du père François; Louis témoigna son plaisir, et Douglas y consentit avec indifférence; on ouvrit le porte-feuille qui contenait les lettres. Après avoir retourné, remué inutilement chaque papier, il parut certain qu'elles étaient perdues. Le nom de

la famille chez laquelle le bon prêtre demeurait, n'avait été prononcé qu'une fois, et personne ne se le rappelait. Le père s'appelait St.-Pierre ; mais ce nom était trop commun, pour espérer qu'il pût diriger les recherches.

Personne ne pouvait expliquer comment les lettres ne se trouvaient pas; elles avaient été données à Douglas, et Louis conclut, d'après sa légèreté, qu'il les avait oubliées, et qu'elles étaient restées à l'abbaye dans son appartement. C'était une chose désagréable; mais cette erreur était réparable. Je vais écrire demain matin à notre respectable ami, ajouta-t-il, pour lui demander une autre lettre, s'il ne nous a pas déjà renvoyé celle que nous avons oubliée.

Cela est très-possible ; c'est une étourderie impardonnable, dit Douglas ; mais c'est un délai très-court, et le hasard peut nous faire découvrir celui que nous cherchons. Nous pourrons demander la famille chez laquelle il demeure : il me semble que je pourrai me rappeler le nom qu'elle porte.

Quant à moi, dit Louis, je n'en ai pas

la plus petite idée, et je suis réellement affligé.

Je ne le suis pas du tout, dit M. de Preux ; nous ne manquerons pas de société, j'en suis sûr.

Plusieurs jours se passèrent dans un enchaînement de plaisirs qui charmait Louis. Mais après que le premier moment de la nouveauté fut passé, il commença à être fatigué et dégoûté de ce genre de vie. Il osa demander un matin, s'il n'était pas tems de commencer à étudier. Vous pouvez y employer tous vos momens, si cela vous plaît, répondit le jeune Anglais ; mais j'ai la plus grande aversion pour ce qui fatigue mes yeux et mon esprit. Je laisse ce plaisir à ceux qu'il amuse.

J'avais cru, dit Louis gravement, que nous devions étudier ensemble. Si vous renoncez à ce projet, ma présence ne peut être ici d'aucune utilité.

Pourquoi cela? n'êtes-vous pas mon compagnon de voyage ?

Un compagnon très-superflu, si mon utilité se borne à vous suivre dans les lieux publics. Je ne crois pas devoir prendre le salaire que

M. votre père m'a promis, si c'est-là mon seul emploi.

Je vous prie de ne pas m'ennuyer davantage. Mon père vous accorde un sort honnête ; jouissez-en, comme il vous plaira, dépensez-le, soyez en reconnaissant. A qui diable avez-vous à répondre de ma conduite, ou de la manière dont vous gagnez cet argent?

Je vous en prie, mon cher, rappelez-vous que vous n'êtes plus dans la forêt des Ardennes. Vous êtes devenu un membre de la société ; et si vous desirez faire votre chemin dans le monde, vous agirez dès à présent comme tous les gens sensés sont obligés de le faire, en vous conformant aux mœurs, aux coutumes des personnes avec qui vous vivez.

Mais si mon inclination et mes manières m'éloignent de ces mœurs et de ces coutumes?

Alors reprit Douglas, en levant les épaules, vous êtes destiné à végéter dans la forêt avec le vieux moine. Je vous conseille d'essayer pendant un mois de mon système ; et si, à l'expiration de ce terme, vous n'y persévérez pas par choix, je vous donne pour incorrigible, et vous pourrez agir à votre gré.

N'ayant rien à opposer à cette requête, et craignant de paraître pédant et capricieux, Louis consentit à l'accompagner pendant un mois. Il ne savait pas où cette promesse le conduirait, et il était bien loin de prévoir le précipice qui s'ouvrait sous ses pas.

CHAPITRE XVI.

Le comte Benito était napolitain, et ses ancêtres étaient nobles et riches. Son père possédait encore une terre considérablement diminuée par le luxe et la prodigalité de ses aïeux. Son orgueil lui fit cacher avec soin la perte de ses espérances : le jeu, dont il possédait profondément la science, lui offrit une ressource qui lui aida à soutenir son titre, si ce n'est avec dignité, du moins avec une sorte d'ostentation.

Lorsqu'il hérita de la fortune de ses pères, il était déjà veuf, et avait un fils et deux filles. Quand il découvrit le peu de biens qui lui restait, les deux jeunes personnes furent placées dans un couvent, et le fils suivit son père, qui l'instruisit dès sa première jeunesse à imiter son habileté au jeu.

La fortune ne récompense pas toujours le mérite. Le comte de Benito perdait souvent la tête, et se laissait alors gagner par des joueurs aussi habiles que lui, mais qui avaient plus de présence d'esprit. Quelqu'échec qu'il

reçût, il ne voulut jamais reconnaître aucun égal dans la science dont il faisait profession. Il avait été accoutumé pendant long-tems à ne craindre aucun compétiteur ; et lorsqu'il vit quelques jeunes gens qui osaient se croire aussi habiles que lui, son humeur colère devint si irascible, qu'il insulta vivement une personne avec laquelle il jouait, et une insulte, chez un Napolitain, ne demeure jamais sans vengeance.

Peu de jours après cet affront, il fut trouvé assassiné dans la rue : un coup de stilet l'avait privé de la vie, et l'auteur de ce crime ne fut jamais découvert.

Le jeune comte de Benito trouva les affaires de son père dans un si affreux désordre, qu'il crût devoir quitter Naples où il était trop connu, et essayer sur un autre théâtre, de recouvrer sa réputation, et de faire sa fortune.

Il vint à Florence, où des rapports de caractère et d'existence le lièrent bientôt avec le signor Massini, un jeune homme dont la famille était honnête, mais les mœurs perdues ; qui avait déjà dissipé sa fortune pa-

fernelle, et s'était attiré, par sa mauvaise conduite, le mépris de ses parens. Ces deux gentilshommes s'attachèrent l'un à l'autre, et réunirent leurs moyens, leurs talens, leur génie, pour tromper les jeunes gens sans expérience, et partager leurs dépouilles.

Leur association était commencée depuis peu de tems, lorsque de Preux vint à Florence, à la suite d'un jeune Anglais, qui savait mal le français, et point du tout l'italien. De Preux l'accompagnait comme interprète et valet de place. Le jeune lord n'avait plus de gouverneur, et venait de se mettre en possession d'une grande fortune. Il avait été, pendant sa minorité, sous la tutelle d'un viel oncle avare, qui avait extrêmement négligé son éducation, et qui avait donné assez peu d'attention à ses principes et à ses mœurs. Il avait une sœur, qui, par un sort plus heureux, avait été confiée à sa tante. Cette Dame vit avec chagrin que la ridicule parcimonie de l'oncle serait la perte de ce jeune homme; mais ses remontrances furent inutiles. Il fut mis dans une mauvaise école, où il reçut une éducation superficielle, jusqu'à ce que son

oncle jugeât à propos de le rappeler. Il mourut lorsque son neveu touchait à sa vingt-unième année.

Il passa près de sa sœur le peu de mois qui devaient s'écouler avant sa majorité. Les talens, l'instruction de cette jeune personne, le firent rougir de son ignorance : il résolut de voyager, comme si le séjour des pays étrangers pouvait remédier au malheur d'une mauvaise éducation, et donner de l'énergie à un esprit qui en manque.

Il ne fut pas plutôt en possession de sa fortune, qu'il poursuivit vivement le plan qu'il avait formé, et il arriva en France avec deux domestiques. Il sentit la nécessité d'avoir un valet-de-chambre qui connût les langues du continent, les deux autres étant Anglais dans toute l'étendue du terme.

M. de Preux était sans place, et lui fut recommandé dans l'auberge où il descendit. Sa figure, ses manières, son histoire racontée par l'aubergiste, intéressèrent le jeune anglais, qui le reçut pour interprète, valet-de-chambre, voyageur; enfin, comme une personne nécessaire à la suite d'un lord.

Ils arrivèrent à Florence ; le hasard lui fit connaître M. Massini, et ils formèrent une liaison intime avec lui et le comte Benito. Leurs manières nobles, leur air engageant, leur connaissance du monde, plurent au lord D***. Sa bonne humeur, son ignorance, en firent une proie facile pour des hommes artificieux, qui cachaient la dépravation de leurs cœurs sous les agrémens les plus séduisans.

Nous ne prétendons pas écrire l'histoire du lord D*** ; nous ajouterons seulement qu'en peu de mois ses aimables amis lui enlevèrent son argent et ruinèrent absolument sa santé. Les médecins lui conseillèrent de retourner promptement dans sa patrie, regardant l'air natal comme le dernier remède à ses maux ; ils lui ordonnèrent de traverser la France à petites journées.

Sa sœur et sa tante vinrent au devant de lui sur le continent ; ils devaient se réunir à Liège, et elles le prièrent de passer par cette ville, où elles avaient des amis à voir. Il y arriva d'après leur desir, et il y mourut trois semaines après, victime de sa mauvaise conduite. Il laissa à de Preux deux cents livres

sterlings, sa montre, ses habits : ce malheureux avait conservé son influence jusqu'au dernier moment ; et son honnêteté paraissait irréprochable.

Ce fut peu de tems aprés cet événement, qu'il fut recommandé au père François, sous le point de vue le plus avantageux, et comme supérieur à un domestique ordinaire. Il n'osait compter sur l'amitié que Douglas lui témoignait ; mais dès qu'il sut que le projet de ce dernier était de séjourner à Florence, il avait écrit au signor Massini, qui, de concert avec le comte, s'était aussitôt proposé de bien recevoir le second anglais que la fortune leur amenait.

Actuellement que nous avons fait connaître au lecteur les deux italiens, et la nature de leur liaison avec de Preux, il observera sans peine que la présence de Louis était un obstacle à leurs projets. Ils résolurent donc d'écarter un homme dont ils haissaient la droiture, et dont ils ne craignaient pas moins la pénétration. De Preux avait soustrait la lettre du père François à son frère ; il était trop dangereux de laisser connaître à Douglas une per-

sonne qui aurait pu l'éclairer sur des réputations aussi bien connues à Florence que celle de ses associés.

Frédéric attachait trop peu de prix à la société d'un vieux prêtre, pour s'inquiéter de la perte des lettres; Louis resta convaincu qu'elles avaient été oubliées au couvent.

L'indifférence que Douglas avait pour lui, augmentait à mesure que son amitié pour ses nouvelles sociétés devenait plus intime. Ses bonnes qualités le gênaient; la pureté de ses principes l'ennuyait, et semblait lui faire un reproche continuel; il lui était cependant impossible de le maltraiter ou de lui faire un affront volontaire.

Les deux habiles italiens virent clairement qu'ils n'avaient que trois moyens de se débarrasser de Louis, ou de le faire assassiner, ou de le provoquer par des insultes si cruelles, qu'il fût obligé de quitter Douglas, ou bien à force d'adresse et d'artifices, de corrompre ses mœurs, et de lui faire abandonner ces principes, auxquels il paraissait si attaché, et qui attiraient leur crainte et leur haine. Ils s'arrêtèrent à ce dernier parti, comme à celui qui de-

vait leur offrir le plus de satisfaction. Ils étaient arrivés au dernier période de la dépravation, qui fait consister la félicité suprême à détruire le bonheur d'un être innocent qui voulait suivre en paix les lois de sa conscience.

On a déjà dit que les voyageurs étaient établis dans la maison d'une veuve qui avait un fils et deux filles. Le fils était employé dans une maison de commerce. La plus jeune des filles n'avait qu'onze ans, et sa santé paraissait languissante ; mais Caroline, l'aînée, qui paraissait être entre quinze et seize ans, était grande, bien faite, brillante de fraîcheur, et joignait aux plus beaux yeux noirs la douceur la plus séduisante, et une grâce enfantine, à laquelle il était difficile de résister.

Louis était né avec un cœur sensible et une disposition à l'attachement, qui l'engageait à regarder toutes les femmes avec complaisance, et à les traiter avec égards. La vue d'Hermine avait développé cette susceptibilité, jusqu'alors endormie. Sa beauté, son esprit avaient fait une profonde impression sur son cœur, et lui avaient appris le danger de s'attacher à une personne que son mérite et sa naissance pla-

çaient si fort au-dessus de lui. Cette première passion défendait son cœur contre les autres impressions. Il n'avait vu Fidelia qu'une fois ; il l'avait trouvée très-belle ; mais il ne pensait à elle, que comme à l'amie d'Hermine et à la sœur de Douglas. Il avait vu, dans les villes où il avait passé, plusieurs jolies personnes : aucune n'avait attiré son attention.

Il n'en était pas ainsi de Caroline ; il n'avait pas été deux jours dans cette maison, sans remarquer la douceur de son regard, et sans que ses manières attrayantes n'eussent fait une agréable impression sur son cœur. Cela ne ressemblait point au sentiment inspiré par Hermine ; c'était une sorte de complaisance qui l'engageait involontairement à lui parler en adoucissant sa voix, et à l'aider dans les soins domestiques qu'elle remplissait en sa présence. Malheureusement cet intérêt, cette politesse affectueuse, fut interprétée différemment par l'objet qui les avait fait naître. La pauvre enfant, qui avait été frappée de la beauté de Louis, dès le premier moment, fut encore plus enchantée de ses attentions, et laissa promptement s'allumer dans son cœur

une passion que ses regards et ses actions trahissaient à chaque instant. Le seul Louis ignorait encore l'attachement qu'il avait inspiré.

Douglas avait été un moment occupé de cette jolie personne ; mais la femme qu'il avait vue à l'opéra, et chez laquelle il avait été présenté depuis par ses bons amis, avait absolument attiré son attention : il avait préféré une beauté irrésistible par ses attraits et par ses artifices, aux charmes innocens d'un enfant. La passion naissante de la pauvre Caroline n'avait point échappé aux yeux clairvoyans du comte et de son associé ; ils chargèrent de Preux, d'attiser ce feu, et d'établir une intrigue, qui pût à la fois sacrifier deux victimes, qui étaient sans art et sans soupçon. Leur plan sembla être déconcerté, lorsqu'ils apprirent que Douglas avait obtenu de Louis de l'accompagner pendant un mois dans le monde ; mais un art plus profond encore, leur montra qu'ils pouvaient tirer avantage de cet incident, pour suivre un projet dans lequel il fallait que Douglas les assistât.

Cependant Louis, d'après sa promesse, suivait la société avec laquelle il s'était lié dans tou-

tes les parties que la recherche des plaisirs lui faisait entreprendre ; il fréquenta les cafés, les lieux publics, l'opéra, les autres spectacles, et même les maisons des plus célèbres courtisannes, où tous les artifices furent employés pour le faire tomber dans leurs pièges ; son courage lui fut nécessaire, mais enfin, il en sortit vainqueur : cependant, ses passions avaient été enflammées, et son cœur qui n'avait pas l'idée de la corruption, commençait à s'affaiblir.

Il sentit le danger, et méprisa le genre de vie que son jeune compagnon suivait avec tant d'ardeur ; il crut que son devoir était de lui en montrer le danger, et de lui peindre la ruine irréparable dans laquelle il allait se plonger, s'il ne s'arrachait au plutôt à ces dangereux plaisirs. Douglas l'écouta d'un air froid, et lui répondit avec un sourire de mépris, qu'il était trop jeune, et trop ignorant des manières et du ton qu'on doit avoir dans le monde, pour prendre des airs de précepteur ; qu'il serait par là l'objet du ridicule général, et que par-tout où il paraîtrait, on l'appellerait le grand philosophe nouvellement arrivé de la forêt des Ardennes.

« Je vois bien, dit Louis, avec un peu de dépit, que je ne suis pas ici à ma place ; je vous suis parfaitement inutile, et je passe une vie oisive et nuisible à moi-même ; je n'ai d'ailleurs aucun titre pour recevoir ce que votre généreux père veut bien m'accorder, puisque je ne puis, en aucune façon, contribuer à votre plaisir, ou à vos progrès. »

« Réellement, reprit Douglas, c'était une singulière idée, que de croire que je pusse jamais tirer quelqu'utilité d'une personne qui n'a elle-même aucune connaissance des hommes et de leurs usages. Le grand projet qu'on avait en vue, était sans-doute de me donner l'occasion d'entendre de beaux sermons de morale, dans le genre de ceux du père François, votre protecteur, et je ne m'y oppose pas ; prêchez à présent, et quand vous voudrez, cela pourra varier la conversation ; mais à condition cependant que je vous rendrai instruction pour instruction, en vous apprenant à connaître le monde ; vous êtes incorrigible, peut-être croyez-vous faire votre devoir, quand vous ne voulez pas écouter mes leçons ; et les vôtres sont trop ennuyeuses, pour faire aucune impression

sur moi ; ainsi je crois qu'il vaudra mieux renoncer à notre plan d'éducation mutuelle, et que chacun de nous vive de la manière qui lui paraîtra le plus agréable, car il ne peut y avoir ni égard, ni cordialité, lorsqu'on se gêne réciproquement. »

« Mon cher monsieur Douglas, s'écria Louis, avec beaucoup d'émotion, et en lui prenant la main, je m'étais flatté d'obtenir votre confiance et votre estime ; j'espérais aussi tirer les plus grands avantages de votre société ; votre esprit, vos talens, (sans parler de cette connaissance du monde, que vous prisez si fort) me paraissent très-supérieurs aux miens ; et si vous l'aviez voulu, vous pouviez me rendre heureux, en réalisant cet espoir. »

Mais vous ne voulez pas me laisser faire, dit Douglas, en l'interrompant, je vous ai donné tous les moyens de partager mes plaisirs dans cette délicieuse ville ; c'est vous qui, semblable à un misanthrope, fuyez la société des hommes et même celle des femmes.

« Quels hommes ! Quel genre de femmes ! leur société perdrait à la fois mon esprit et ma santé. »

« Vous perdre ! vous ruiner ! mes amis sont des gens d'un mérite et d'une naissance distinguée, vous perdre ! »

« Oui, répondit Louis avec fermeté, je suis né dans la misère, sans parens, sans amis, sans état dans le monde ; je fus jetté sur la terre comme un être abandonné, destiné à travailler pour pouvoir subsister ; mais j'ose assurer que mon cœur est plus noble, plus pur, plus exempt de reproches, que ceux des nobles que vous me citez. Je respecte leur rang dans la société, sans estimer leurs personnes, et je ne veux point me corrompre, en fréquentant ceux qui me sont si supérieurs par la naissance, et qui se croyent en droit de mépriser la décence et la véritable dignité. »

« Vous poussez trop loin l'injure et l'impertinence ! dit Douglas en colère. Je suis fâché que vous le pensiez ainsi, je n'ai prétendu faire ni l'un ni l'autre, et je suis loin de vouloir vous offenser ; je me permettrai cependant de répéter qu'à votre âge....

« Oh oui ? à mon âge, vous imaginez que je devrais être encore sous la férule d'un régent ; mais pour mettre fin à une conversation aussi

désagréable ; je vous dirai, Monsieur Bertier, que je prétends que mes amis soient traités avec respect, et que vous ne parliez d'eux qu'avec la déférence due à leur naissance et à leur rang. Mais comme je suis toujours très-grand partisan de la liberté, je vous rends la promesse que j'ai reçue de vous ; vous êtes le maître de ne plus me suivre dans le monde ; passez votre tems comme il vous plaira, et laissez-moi vivre de la manière qui me convient le mieux. »

D'après cela, dit Louis, vous ne vous opposerez pas à ce que j'écrive à M. Douglas, pour le prévenir que je ne recevrai plus rien de lui, à compter d'aujourd'hui en un mois ; je demande ce tems, pour chercher un emploi plus convenable à ma naissance et à la faiblesse de mes talens, et pour avoir la possibilité de prévenir le père François, afin qu'il engage son frère à m'aider dans cette recherche.

« Vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais quelle raison donnerez-vous à mon père, en lui demandant de vous retirer. »

« Je lui dirai que la faiblesse de mon mérite et mon ignorance absolue du monde et de ses

manières, me rendent absolument incapable de remplir une tâche qui est au-dessus de mes desirs. Mes vœux sont aussi modestes que ma situation. Quant à vous, Monsieur, vous pouvez mander ce qu'il vous plaira, je ne donnerai aucune autre raison. »

« Très-bien, répondit Douglas; mais puisque nos goûts sont différens, et que chacun de nous est libre de suivre le sien, n'ayons plus d'altercation, je déteste la mauvaise humeur. »

« Hélas, dit Louis avec attendrissement; mon plus ardent desir, ma plus douce espérance, étaient de contribuer à vous rendre heureux; je sais que cette insensibilité et ce manque de générosité ne vous sont pas naturels: je sens vos sarcasmes, et je vous pardonne une dureté qui n'appartient pas à votre cœur. »

» Allons, allons, la paix est revenue, s'écria Douglas; vous m'avez impatienté, mais je n'ai jamais prétendu combattre vos sentimens. »

« C'en est assez, oh! pourquoi, avec d'aussi heureuses dispositions, de si bonnes qualités! »

« Arrêtez, arrêtez, interrompit encore

Frédéric, vous êtes, si je le crois, le meilleur enfant du monde ; mais vous avez été endoctriné par un vieux moine, et vous êtes justement ce qu'il faut être pour devenir le confesseur de quelque jolie femme, dont les péchés véniels demandent les manières d'un habile casuiste. »

Puis se mettant à rire de cette plaisanterie, il quitta la chambre, et fut retrouver la société qui l'attendait dans le salon ; il raconta le projet de Louis. Cette nouvelle fut reçue avec plaisir ; mais il ne les fit point renoncer à un plan dont ils se promettaient une grande satisfaction. Il ne faut point, disaient-ils que ce petit pédant ait lieu de sa vanter d'avoir quitté de tels compagnons, sans se repentir de les avoir connus.

Louis s'enferma dans sa chambre avec le projet d'écrire ; il était plus inquiet, plus affligé pour Douglas que pour lui-même ; il prévoyait la ruine complète de ce pauvre jeune homme, et craignait de manquer à son devoir, s'il n'avertissait son père de son danger. Cependant on ne lui avait pas imposé la loi de rendre compte de sa conduite ; il ne connaissait pas le

caractère de M. Douglas le père, il ne le voyait pas sous un jour avantageux ; il lui semblait qu'il avait été négligent et même coupable, en permettant à un enfant aussi jeune, de s'abandonner aux plus dangereux excès. D'après ces considérations, il se contenta d'une lettre polie, dans laquelle il l'avertissait qu'il quittait un emploi qu'il ne pouvait remplir.

Il fut moins réservé avec le père François, auquel il devait le récit de sa conduite ; et, quoiqu'il parlât avec tendresse et ménagement du jeune Frédéric, il ne crut pas devoir être aussi retenu sur le compte de ses amis. Il s'expliqua plus clairement encore sur M. de Preux, dont le caractère se développait chaque jour à ses yeux ; il le peignit comme un homme flatteur, dissimulé, dissipé, sans principes, et indigne de la confiance et de la distinction que Douglas lui accordait.

Il ignorait absolument la promesse d'une pension extorquée à ce jeune homme, par l'artifice de ses amis. Il ne savait pas que Douglas lui avait donné cinquante louis, en touchant le quartier de sa pension chez son banquier, outre les autres petites sommes qu'il lui avait

prêtées pour jouer, et qu'il avait déjà fait pour près de mille louis de billets aux deux Italiens, pour des sommes perdues au jeu, et pour acquitter les présens portés chez la belle dame de l'opéra.

M. Douglas le père était vraiment impardonnable d'avoir eu l'indiscrétion de faire voyager un jeune homme aussi étourdi, sans le mettre sous la garde d'une personne sage et prudente, qui eût un droit et une autorité incontestables sur lui. Ce pauvre homme avait toujours montré la même faiblesse dans la conduite de sa famille. Le desir de se procurer la paix intérieure, lui avait fait sacrifier tous ses devoirs et tous ses intérêts; il s'était condamné par-là à des années de regrets et de douleur.

Louis ayant écrit ses lettres, sortit pour aller les porter à la poste, lorsqu'il rencontra Caroline : des pleurs coulaient le long de ses joues. Un sentiment d'affection et de sensibilité l'engagea à lui demander, en lui prenant la main, quelle était la cause de ses larmes?

La mère de Caroline était française, et

avait malheureusement habitué sa fille à parler cette langue ; sans cela, leurs conversations n'auraient pas été aussi fréquentes et aussi dangereuses, Louis parlant très-mal l'italien.

Pourquoi pleurez-vous? répéta Louis, d'une voix attendrie. Oh ! le comte, le comte, s'écria-t-elle. Le comte ! qu'a-t-il de commun avec vous? Oh ! rien, répondit-elle en pleurant beaucoup plus fort : il n'a rien de commun avec moi ; mais il m'a dit que vous alliez quitter Florence.

C'était la première fois qu'un tendre sentiment, qu'un regret affectionné avait été adressé au pauvre Louis ; il pénétra son cœur. Quoi ! c'est pour moi que vous pleurez, chère Caroline ! Vous serez donc bien fâchée, si je pars? Oh ! je serai bien malheureuse ; mais, laissez-moi passer, je ne sais ce que je veux dire.

Louis voulut l'arrêter : il prit sa main, et la conduisit dans le jardin, dans une jolie grotte, entourée d'arbustes fleuris. Elle s'assit en pleurant : il se plaça à côté d'elle ; il resta quelques instans dans le silence, son esprit était troublé, ses sensations indéfinissables. A

la fin, il prit assez de résolution pour lui dire : Il est possible que je quitte bientôt Florence ; mais cela n'est pas absolument déterminé. — Non, s'écria-t-elle, en ôtant le mouchoir qui couvrait ses yeux ; non, je suis sûre que vous ne partirez pas ; je vous en prie, ne partez pas.

Ma chère Caroline, reprit-il, je ne suis pas maître de ma destinée, mon séjour ou mon départ ne dépendent pas de moi.

Oh ! M. de Preux m'a dit que si vous le vouliez, vous ne partiriez pas, et qu'il était sûr que si je... si je... Quoi ! interrompit Louis, expliquez-vous.

Il m'a dit que si je vous le demandais, vous resteriez ; mais je n'ai aucun droit pour vous en prier, quoiqu'en vérité j'aie été bien prête à m'évanouir, quand j'ai entendu dire que vous partiez ; car je ne sais pas ce que je deviendrai, si vous nous quittez.

Ah ! innocente simplicité de l'enfance, que ton effet est puissant sur un cœur pur et sans art !

Louis qui avait été méprisé, insulté, qui n'avait jamais rencontré une femme aussi sen-

sible et tendre, éprouva la plus vive émotion d'affection et de reconnaissance pour l'aimable Caroline. Ils entrèrent dans une longue conversation. Il trouva que c'était un véritable enfant de la nature, innocente et sans art. Sa mère, qui n'était pas riche, avait manqué de moyens pour cultiver un esprit très-capable d'acquérir des connaissances; elle n'était jamais sortie de sa maison, où son emploi le plus ordinaire était de servir ses hôtes.

Aucun objet n'avait ému son jeune cœur jusqu'à l'arrivée de Louis; elle ignorait le danger de cette tendre inclination, et ne chercha point à l'arrêter tant qu'elle ne troubla point son repos. Elle adorait Louis; tous les sentimens de son cœur étaient confondus dans son amour. Lui seul ignorait sa conquête; il la trouvait très-jolie; il était charmé de la douceur de ses manières, mais il était loin de soupçonner que les tendres attentions qu'il lui marquait, pussent allumer une flamme qui était devenue trop forte, pour que la pauvre Caroline pût l'éteindre.

Après que Louis eût calmé ses premières émotions, il lui raconta franchement la simple

histoire de sa vie, n'omettant que ce qui regardait Hermine ; mais en reprenant ses aventures passées, il se rappela la beauté supérieure de cette jeune personne, la dignité de son maintien, l'élévation de son esprit. Ce souvenir ne fut pas favorable à la pauvre Caroline ; et à mesure qu'il lui parlait, son ton devenait plus froid, son maintien plus grave, et il acheva sa narration avec autant de calme qu'il avait eu d'agitation en la commençant.

Vous n'êtes donc point un lord Anglais, ni un noble Français. Votre situation est aussi modeste que la mienne, reprit l'aimable enfant, vous pouvez trouver bien des places à Florence. Je vous supplie, ne retournez pas dans cette triste forêt avec ce vieux prêtre qui peut mourir, et vous laisser-là d'un instant à l'autre.

J'ignore absolument, dit Louis, ce que je deviendrai ; je suivrai certainement les conseils de mon bienfaiteur ; car, ayant perdu les guides naturels que le ciel m'avait donnés, je le regarde comme mon père, mon bienfaiteur et mon ami. Mais ne vous affligez pas encore, ma chère Caroline, je suis touché de votre bonté,

et j'éprouverai un grand regret en vous quittant. Mon cœur est formé pour l'amitié, et votre affection attire toute ma reconnaissance.

Après cette conversation, ils retournèrent dans la maison ; Caroline fut enchantée de la tendresse que Louis lui avait témoignée, et Louis ne put s'empêcher de penser avec plaisir qu'il existait sur la terre un être qui recherchait sa tendresse et son attachement. Elle m'aime certainement, disait-il, et en comparant ses expressions avec celles d'Hermine lorsque j'ai pris congé d'elle, cette dernière n'a que de l'amitié pour moi; puis-je desirer qu'elle éprouve un autre sentiment? Je veux m'attacher à l'aimable et jolie Caroline ; elle m'aidera à éteindre une passion sans espérance, et à devenir digne de l'amitié d'Hermine par cette victoire sur ma présomption.

Il se rappela ses lettres, et retourna dans la chambre où il les avait laissées; ne les trouvant plus, il les demanda dans la maison, et le domestique de Frédéric lui dit qu'il les avait mises à la poste. Par quel ordre, demanda Louis? Par celui de mon maître. Il est venu ici pour cacheter une lettre, et en trouvant

deux autres sur la table, il m'a dit : Prenez aussi celles-là, Renaud; elles sont à M. Bertier, et son intention est de les mettre à la poste. C'est bon, dit Louis, je remercie M. Douglas de son attention.

Louis et Caroline passèrent une ou deux heures ensemble tous les jours qui suivirent leur première conversation. Louis ne put être insensible à la tendresse de cette aimable fille, et ses sentimens n'échappèrent pas à l'observation de de Preux, dont la pénétration devinait tout. Notre philosophe est amoureux, dit-il; nous avons merveilleusement réussi, nous avons attendri un rocher, et nous verrons bientôt un beau combat entre la morale et l'amour : je réponds de la victoire pour le dernier. Caroline sera donc victime de votre plan, dit Douglas; et pour Bertier, que vous proposez-vous d'en faire? Oh! vous verrez cela dans son tems. Il commence à être très-surpris de ce que les lettres du vieux moine n'arrivent pas; j'en ai intercepté une ce matin.

Avec une nouvelle lettre d'introduction à son frère, j'imagine dit Douglas, je n'ai pas le moindre desir de profiter de cette connaissance. Ma

chère Eléonore me propose un petit voyage d'un mois à Bologne ; et si vous pouvez m'enseigner où je pourrai me procurer de l'argent, sans en emprunter au comte, je veux y aller.

Nous pouvons faire cette partie, et l'argent ne nous manquera pas. Pour la lettre, je vais la jeter au feu ; et en le laissant ici, nous le précipiterons absolument dans les bras de Caroline. C'est une charmante fille, je l'aimerai aussi un jour, sur mon ame, répondit Douglas. Je n'aime pas tous vos complots contre Louis, laissez-le suivre sa volonté, et s'en aller au diable. Pourquoi voulez-vous le pousser ainsi ; après tout, c'est un bon enfant. Je déteste son pédantisme, et je serai enchanté d'être débarrassé de lui ; mais je ne voudrais pas qu'on lui fit aucune injure.

Injure ! Appellez-vous lui faire injure, que de le jetter dans les bras d'une jolie fille ? Voulez-vous que je vous dise une chose, Monsieur, c'est que si nous ne venons pas à bout de l'engager dans les liens de cette petite, je me trompe fort, ou vous pourriez le rencontrer dans votre chemin, et il ne vous serait peut-

être pas si aisé de le mettre de côté. — Je ne vous entends pas.

Je vais m'expliquer plus clairement. Je vous avoue que je serais très-faché que ma sultane favorite lançât à un autre les regards que votre Éléonore a fixés sur lui, lorsqu'il a consenti à vous accompagner chez elle. Vous plaisantez sans doute, s'écria Douglas. Je dis la vérité, je me rappelle qu'elle m'a fait cent questions sur lui; qu'elle vanta sa figure et sa taille, et qu'elle les loua avec excès quand vous futes sorti.

Oh! jettez-le dans les bras du Diable, je vous le permets, débarrassez-moi de lui. Il est mort, si je surprends Éléonore fixant les yeux sur lui. Je le ferai jetter dans l'Arno. Mais sortons de Florence, comme j'en ai le projet.

Vous avez raison, je vais voir à tout préparer pour notre voyage.

Ainsi le rusé de Preux, en attaquant adroitement la passion de Douglas, éteignit la lueur de justice et de générosité qui s'élevait dans l'ame de cet insensé jeune homme en faveur de Louis. On peut cependant remarquer que les observations de de Preux n'étaient pas

entièrement fausses. Dès le premier moment qu'Éléonore apperçut Louis à l'opéra, elle avait paru frappée de la beauté de sa figure; mais quand elle eût appris que c'était un jeune homme d'une naissance obscure, dans la dépendance d'un jeune anglais, l'avarice l'emporta sur l'inclination, et l'anglais fut reçu avec une préférence déclarée sur tous ses rivaux.

Louis avait refusé d'accompagner Douglas chez elle, quand, à l'heure de sa toilette, elle recevait ses adorateurs. L'admiration de Douglas qui avait une très-jolie figure, quoiqu'un peu trop enfantine, ses présens, et l'absence de son compagnon, le firent jouir de toute la tendresse qu'une femme de cette espèce est capable de sentir.

Mais quand Frédéric, qui était loin de rien craindre de Louis, eût obtenu de lui qu'il assisterait un jour, avec lui, à la toilette d'Éléonore, elle fut aussi enchantée que surprise, et employa toutes les ressources de son art pour captiver l'insensible jeune homme, qui, en admirant sa beauté, sentit un profond mépris pour son caractère, qui le mettait à l'abri du

danger que pouvaient avoir ses charmes. Elle fut extrêmement courroucée de voir que tout son art était perdu, et que ses charmes étaient sans effet sur le cœur insensible d'un simple *paysan*. C'est ainsi qu'elle l'appelait dans son dépit et dans sa colère. Mais plus il lui parut indifférent, plus elle mit de prix au triomphe qu'elle voulait remporter sur ce cœur glacé; et c'était par son insinuation que Douglas, sans s'en appercevoir, fut poussé à engager Louis à le suivre dans toutes ses parties. D'après ce plan, elle le vit plusieurs fois, et s'y attacha davantage. Ce sentiment la porta à faire à de Preux un grand nombre de questions, auxquelles il ne répondit pas favorablement; mais d'après son aversion et sa haine pour Louis.

Quand Éléonore proposa un voyage à Bologne, elle espérait bien que Louis y accompagnerait Douglas, quoiqu'elle n'eût pas osé le nommer. Elle croyait que, sans en faire une mention particulière, il suivrait la société avec laquelle il était établi. Les scènes qui avaient eu lieu entre Douglas et ce jeune homme, les insinuations de de Preux, avaient

empêché le premier de faire part à Louis de ce projet de déplacement, auquel il ne comptait pas l'admettre. Après la dernière conversation qu'il venait d'avoir avec son confident intime, il sortit d'assez mauvaise humeur pour aller chez Éléonore.

Tout était bien changé, depuis quelques heures, dans la maison de cette belle personne. Un noble allemand, qui était depuis quelque tems à Florence, s'étant séparé de sa maîtresse, avait cherché, pendant quelque tems, une autre beauté digne de la remplacer. Il vit Éléonore, et fut séduit par ses attraits. Ce matin même il lui avait fait proposer, en lui envoyant de magnifiques présens, de l'accompagner dans un voyage qu'il allait faire en France et en Angleterre, où il comptoit résider quelque tems. Une proposition, appuyée des plus brillantes promesses, fut acceptée dans l'instant même. L'avarice et la vanité sont les seules passions véritables de ces femmes, qui ont renoncé à la réputation et à l'honneur; et celui qui offre le plus, est toujours préféré à ses rivaux.

Douglas avait déjà épuisé tous ses moyens;

pour répondre aux demandes d'Eléonore ; et sa pension était trop peu considérable, pour répondre aux desirs sans bornes de cette femme extravagante. Elle ne se piquait point de constance ; et lorsqu'elle le savait éloigné, elle recevait souvent ses rivaux. Ce qui lui était alors offert par le noble autrichien, charmait toutes les passions de son ami ; aussi ne se fit-elle aucun scrupule de l'accepter, et nomma le jour suivant pour signer les conditions sous lesquelles elle s'engageait.

Combien on doit plaindre et mépriser l'homme qui s'abandonne et s'oublie, au point de devenir l'esclave d'une femme adonnée au vice, d'une femme qui, après avoir rompu tous les liens qui l'attachaient à la vertu, renonce à la réputation, insulte, avec une incroyable effronterie, à la modestie et à la décence qui doivent caractériser son sexe, en paraissant avec hardiesse dans les lieux publics! Cette belle italienne mettait effrontément sa gloire dans le nombre de ses amans, et le seul mérite qu'elle affectait, était dans sa franchise. Je ne suis pas hypocrite, disait-elle, je méprise trop la censure du monde pour affecter

l'apparence des vertus, que je foule aux pieds depuis long-tems.

Il n'y avait qu'un instant que le messager du baron était parti ; et sa vanité, son bonheur, étaient à leur comble, lorsque Douglas, qui devançait toujours le moment où elle recevait tous ses adorateurs, entra chez elle avec l'air triste et mécontent. Elle le reçut avec hauteur ; il n'y prit pas garde, et se jetta sur un sopha, en fixant ses yeux sur cette charmante figure, qui lui parut plus animée et plus belle que jamais. Son mécontentement fit place à la plus vive admiration. Ma très-chère Eléonore, lui dit-il, quand partons-nous pour Bologne? je suis impatient de commencer ce voyage. De Preux prépare tout ce qui est nécessaire ; partirons-nous demain, ou le jour suivant? Ma charmante amie, nommez le moment.

Elle retira la main qu'il avait saisie ; et avec l'air de la plus parfaite indifférence, lui répondit : J'ai changé d'avis depuis environ deux heures. Il me semble, M. Douglas, que votre fortune ne répond pas à la dépense que vous voulez faire. Ces courses en occasionnent beau-

coup ; il y a assez long-tems que vous vous ruinez pour moi ; en un mot, toute liaison entre nous finira aujourd'hui. J'ai accepté la protection d'un baron allemand, dont l'immense fortune est proportionnée à mes espérances. Je vous desire un brillant succès dans un engagement plus agréable.

Elle se leva, le salua en souriant, et sortit. Un domestique entra l'instant d'après, en disant : Madame est engagée, Monsieur, elle vous prie de ne point l'attendre.

Douglas avait le caractère orgueilleux et passionné de sa mère ; il était, de plus, extrêmement amoureux d'Eléonore.

Etonné, pétrifié par les paroles qu'elle lui avait adressées, il l'avait laissé finir son étrange discours, et sortir de la chambre, sans avoir la possibilité d'articuler une seule parole. Mais la commission du domestique, remplie avec une extrême insolence, excita sa colère qui s'anima jusqu'à la fureur. Il se leva, jeta le laquais hors de la chambre ; et avec sa petite canne brisa, en un clin-d'œil, les plus superbes porcelaines de la Chine, et mit trois grandes glaces en pièces.

Les imprécations de Frédéric et le bruit de tous les débris qui tombaient autour de lui, attirèrent tous les domestiques de la maison, qui voulaient le mettre dehors; mais entendant ses injures contre Eléonore, le voyant au milieu de la chambre brandissant sa canne, et menaçant de casser la tête au premier qui l'approcherait, ils furent effrayés de sa rage, et le laissèrent sortir de la maison, sans employer le plus petit effort pour le retenir.

Il arriva chez lui dans cet état de trouble, et entra dans son appartement, où il trouva de Preux et les deux Italiens dans une conversation intéressante, et n'attendant point son retour. Ils furent étonnés en considérant son désordre et sa colère, qu'il ne put pas retenir, en voyant ceux qui l'avaient introduit chez la perfide Eléonore.

Par quelle réparation, pourrez-vous me rendre le bonheur que vous m'avez ravi, s'écria-t-il avec fierté? Vous m'avez fait contracter des dettes immenses pour satisfaire la plus ingrate, la plus vile, et la plus basse des créatures. Quelle avarice! mais, par le ciel! je serai vengé. Je mettrai le feu à la maison,

je ferai périr la perfide, vous tous, et moi-même. Oh! si je la tenais ici, quel plaisir j'éprouverais à détruire cette beauté dont elle est si vaine.

Cette dernière idée acheva de le troubler, il tomba sur le plancher, suffoqué par la colère, et en proie à d'affreuses convulsions. La surprise et l'effroi avaient saisi le coupable trio. Ils ignoraient la trahison d'Eléonore, et ne pouvaient en aucune façon expliquer cet accès de rage et de désespoir.

Toute la maison fut alarmée, et Louis fut arraché à un tête-à-tête très-intéressant avec Caroline, pour venir assister son malheureux compagnon. Il fut porté dans son lit. On appella un médecin qui trouva qu'une grande oppression rendait sa maladie très-dangereuse; mais comme cette crise devait se terminer promptement, d'une manière ou d'une autre; il crut inutile d'inquiéter les parens de ce jeune homme, jusqu'à ce qu'elle fût passée.

Louis fut profondément affecté; personne ne pouvait lui expliquer la cause de ce soudain transport; et ceux qui la soupçonnaient, la lui cachaient soigneusement. Afin d'avoir quel-

ques éclaircissemens, le comte sortit pour aller chez Eléonore ; elle ne voulut pas recevoir sa visite. Enflée de sa nouvelle élévation, et voulant paraître avec un éclat qui pût éblouir tous les yeux, elle avait résolu de cesser toute société avec des intrigans, dont elle n'avait plus besoin pour exécuter ses projets.

Il faut peu compter sur l'amitié, dans les associations de personnes vicieuses: elle cesse lorsque l'intérêt ne les unit plus. Elle avait prévu la rage de son amant disgracié, et avait ordonné à ses gens de ne plus recevoir aucune des personnes de sa société.

Quand le comte demanda Eléonore, un domestique répondit qu'elle était sortie de sa maison, dans l'effroi que lui avait causé un lord Anglais, à qui il avait pris subitement un accès de folie, et qui l'avait insultée, brisé ses glaces, et mis en pièces ses porcelaines, et l'avait contrainte à fuir, pour deux ou trois jours, dans la maison d'une de ses amies. Elle faisait conseiller au comte, s'il comptait sa vie pour quelque chose, de fuir au plutôt la société de ce pauvre Anglais, qui était devenu fou.

Cette étrange relation causa un nouvel

étonnement à l'Italien, qui retourna à ses associés, sans leur apporter d'autres éclaircissemens. Les convulsions de Douglas étaient cessées; mais il avait une fièvre violente et un délire continuel, dans lequel il ne cessait d'appeler la fausse, l'aimable, la perfide, la chère, la divine Eléonore, jusqu'à ce qu'étant épuisé par tant de fatigues et d'efforts, il restât comme anéanti. Il fut plusieurs jours sans parler, et accablé par la violence de sa maladie.

Pendant qu'il souffrait et combattait contre la mort, la cause de tous ses maux paraissait dans tous les lieux publics, conduite par le baron Allemand, couverte de diamans, et étalant le luxe le plus extravagant sur sa personne et dans ses équipages. Les deux Italiens devinèrent alors ce qui avait causé la colère et la maladie de Frédéric; ils furent très-piqués contre Éléonore, qui enivrée de son triomphe, ne paraissait pas même les reconnaître, lorsqu'ils la saluaient profondément.

Elle ne craignait ni leurs reproches, ni leur vengeance; elle allait bientôt quitter Florence pour porter son indigne gloire dans d'autres pays.

Quand la violence de la fièvre fut un peu abattue, et que la raison de Douglas eût repris son empire, il demanda Louis, d'une voix faible; il était assis près de son lit, et plongé dans la douleur. En entendant prononcer son nom, il serra la main que le malade étendait sur sa couverture. Me voilà, mon cher Douglas, voilà votre ami, qui remercie le ciel du bonheur d'entendre encore une fois votre voix.

Je suis bien faible et bien malade, répondit Douglas, ne m'abandonnez pas. Vous abandonner! s'écria Louis, je n'ai pas quitté votre lit qu'une seule fois, depuis que vous êtes malade, et seulement dix minutes. Plût au ciel que je ne l'eusse jamais quitté! Oh! si ce moment pouvait revenir! mais je m'égare..... Mon cher Douglas, mes prières n'ont point été rejettées, vous vivez. Quelle consolation pour moi! Des pleurs inondèrent ses yeux et son visage.

L'entrée du médecin le força de se contraindre. Le changement extraordinaire qu'il trouva dans l'état du malade, lui fit regarder les larmes de Louis, comme l'effet de sa joie. Il avait été témoin des attentions et de la profonde affliction que ce jeune homme avait montrée pendant la maladie de son ami. Il féli-

cita Louis sur l'heureuse guérison qui se préparait, et l'engagea à penser à sa propre santé, qui devait avoir souffert de ses veilles continuelles et de son séjour non interrompu près du lit d'un malade.

M'a-t-il veillé, dit Douglas? Oui, répondit le médecin, depuis huit jours et huit nuits, ce jeune homme n'a pas quitté la place où vous le voyez. Hélas! interrompit Louis, je l'ai quittée un moment, un fatal moment.... Le médecin regarda Louis avec étonnement, en disant, il ne s'est pas couché, et n'a jamais été absent une heure, je crois; c'est à ses soins, à son admirable attachement, que vous êtes en partie redevable de votre guérison.

Douglas voulut parler, mais son émotion était trop vive pour sa faiblesse; le docteur lui recommanda le silence et ajouta. J'espère que bientôt vous pourrez vous lever, mais soyez tranquille, et ne parlez pas sous aucun prétexte que ce soit.

Ayant ordonné les remèdes nécessaires, il sortait; lorsque s'arrêtant devant Louis, et le considérant attentivement, il lui dit, je crains que vous ne soyez malade. Non, reprit Louis, je ne sens aucune douleur; je vous conseille

d'aller vous reposer dans votre chambre ; votre ami a pris les potions nécessaires, laissez-le, sa garde le veillera ; j'insiste pour que vous vous mettiez au lit, je vous verrai à mon retour.

Louis sans rien répondre, se leva, et passa dans sa chambre ; le bon docteur appela un domestique pour l'aider à se coucher, et sortit avec le projet de revenir bientôt, craignant qu'il ne fût sérieusement malade.

Le pauvre Louis n'était pas bien, il souffrait le plus affreux des tourmens, la plus cruelle des douleurs : son ame était déchirée par le remord qui blesse si profondément une ame sensible. Il faut reprendre les choses de plus loin, pour connaître la cause des chagrins qui troublaient notre malheureux paysan.

Nous avons déjà dit que l'innocente et naïve tendresse de Caroline avait agité l'ame de Louis, et produit un sentiment de reconnaissence et d'attachement ; mais ce qu'il éprouvait pour cette aimable enfant, était une erreur des sens, plutôt qu'un amour véritable produit par l'estime et l'admiration ; étranger à toutes faussetés, et très-éloigné de soupçonner le danger qui le menaçait, il l'avait instruite de son sort dans l'idée de diminuer l'extrême

affection qu'elle lui témoignait, en lui disant qu'il était pauvre, malheureux, sans espérances, et que très-probablement il quitterait Florence.

Elle l'avait entendu avec chagrin, mais sans perdre l'espérance. L'artificieux de Preux l'assurait chaque jour que Louis l'aimait; mais que connaissant sa triste position, il ne voulait pas l'y entraîner, et qu'il flottait toujours entre l'amour et l'honneur; je trouve, ajoutait le traître, qu'il est trop scrupuleux : avec ses talens, il peut se placer très-avantageusement dans cette ville, et devenir le protecteur de notre mère et le vôtre. M. Douglas le recommandera aux compatriotes qu'il a ici; le comte Benito et le signor Massini feront de grands efforts pour lui être utiles : je vois que vous l'aimez, mon aimable fille, et qu'il ne vous aime pas moins; son orgueil seul l'arrête, il ne veut pas vous faire faire un mauvais mariage; il me l'a avoué. Qu'il ne sache pas ce que je vous dis : redoublez de tendresse, enchantez son cœur, et dans un moment d'attendrissement, offrez-lui votre main, il ne pourra pas résister, et tout s'arrangera pour votre bonheur mutuel.

Cette crédule et sensible fille crut tout ce

que le cruel séducteur voulut lui dire; et le même jour où Douglas sortit à moitié fou de la maison d'Eléonore, Caroline et Louis étaient assis dans un bosquet au fond du jardin: elle le conjura de rester à Florence, lui avouant qu'elle serait à jamais malheureuse, s'il la quittait, et par sa tendresse innocente et enfantine, elle toucha tellement l'ame sensible et reconnaissante de celui qu'elle adorait, qu'il répondit à son attachement par les plus tendres caresses: il fut arraché à cette dangereuse entrevue par le retour de Douglas. La maladie de ce jeune homme, occupa depuis toutes ses journées, et il lui dévoua tous ses momens.

Il n'avait fait que rencontrer Caroline, depuis quatre ou cinq jours, sans avoir eu le tems de lui parler. Un soir, comme il était près du lit de Douglas dont le délire était cessé, mais dont le danger subsistait toujours, de Preux s'approcha de lui, et le conjura de lui céder un moment sa place, et d'aller prendre l'air dans le jardin; il eut infiniment de peine à y consentir: de Preux parvint cependant à l'y engager, en lui représentant la nécessité de conserver ses forces, afin de supporter la fatigue qu'il aurait encore à souffrir pendant la

longue maladie qui menaçait Douglas ; il quitta enfin la chambre, et s'enfonçant dans le jardin, il tourna ses pas vers un bosquet formé des plus charmans arbustes, et séparé du jardin par un ruisseau limpide, sur lequel on avait jetté un joli petit pont chinois.

En s'avançant vers ce lieu charmant, il distingua l'aimable Caroline, dont la tête était appuyée sur un treillage garni de chevrefeuilles, et elle pleurait amèrement. Son cœur s'agita, sa tête se troubla ; et partageant sa tendresse et son chagrin, il s'approcha d'elle pour la consoler ; et avec le son de voix le plus sensible, il lui demanda la cause de sa peine. C'est vous, dit-elle en pleurant, qui me désolez. Vous m'avez oubliée, vous ne me parlez plus quand vous me rencontrez, vous me fuyez pour une chambre de malade ; vous ne savez pas combien je souffre et combien je desirerais d'être malade, si vous vouliez me garder comme M. Douglas. Oui, je voudrais mourir, si j'étais sûre que vous voulussiez rester près de moi et me fermer les yeux. Je ne jouis d'aucun bonheur dans cette vie ; ma mère est dure et sévère. Je suis accablée de fatigue chaque soir quand je me couche, et le matin je me

lève plus triste et plus malheureuse encore. Mon frère en a assez pour subsister ; mais il ne peut rien pour moi, que de me donner de bons avis; je n'ai jamais fait de mal, je ne desire de peines à personne sur la terre; mais je suis malheureuse, je l'ai toujours été, et vous aggravez encore mes maux, vous monsieur Louis. Je suis sûre que vous êtes fâché contre moi. Elle pleura alors amèrement. Dangereux moment ! Louis troublé, agité, la pressa contre son cœur, la priant de se consoler, et l'assurant qu'il n'était pas fâché contre elle, qu'il ne pouvait pas l'être, qu'il était au contraire reconnaissant de ses bontés, et qu'il l'aimait tendrement.

Cette fille passionnée s'oublia elle-même, oublia tout ce qu'elle devait respecter; et dans le transport de joie que lui causa l'assurance d'être aimée, elle s'abandonna au délire de ses sens, dans le seul desir de suivre les conseils de de Preux, et d'offrir sa main à Louis. Elle fut entraînée par l'ardeur de sa passion; et sans avoir encouragé aucune pensée malhonnête, sans aucun crime prémédité de part et d'autre, la pauvre Caroline fut la victime de sa trop vive sensibilité, qui la plongea dans la honte

et dans l'amer repentir, et qui condamna Louis à un chagrin et à des remords éternels. Comment exprimer les sentimens de ces deux infortunés; ils s'abandonnèrent au plus affreux désespoir. Caroline jeune, innocente, sans art, sans éducation, aimait naturellement la vertu. On ne lui avait jamais appris à modérer ses desirs; la négligence de sa mère, la sensibilité de son cœur, les artifices de de Preux, le moment, les circonstances, tout conspira à consommer sa perte et à détruire son bonheur.

Ils étaient tous deux dans le plus grand trouble; Caroline versait des larmes, et son mouchoir couvrait son visage. Louis assis près d'elle, tenait ses mains, et présentait l'image du désespoir, lorsque de Preux et Frossini, frère de cette pauvre enfant, parurent près d'eux; ce dernier saisit le bras de Louis: Traître, lui dit-il, vous avez perdu ma sœur; promettez sur-le-champ de réparer ce tort et de l'épouser, ou elle va entrer dans un couvent pour y passer le reste de ses jours, et vous allez périr de ma main.

A ces mots, Caroline éperdue se jeta à ses pieds. Epargnez vos menaces et vos reproches, dit-elle, je suis la seule coupable, et un cou-

vent est tout ce que je desire actuellement que je ne suis plus digne de devenir son épouse. Je suis devenue une vile et basse créature ; il ne peut plus m'aimer. Être éloignée à jamais du monde, voilà ce que je demande.

Le jeune homme enflammé par la colère, l'accablait d'imprécations, et recommençait à menacer Louis ; Caroline tomba sans connaissance ; et tandis que de Preux, avec un souris de malice et de plaisir, allait chercher du secours, Louis, soutenant la malheureuse fille, répondit : Je me considère peu moi-même, et je ne crains pas votre vengeance ; mais par égard pour cette chère fille, je demande moi-même à devenir son époux. Je m'efforcerai de lui rendre le bonheur ; elle sera à moi, si elle veut bien accepter ma main.

Cette espérance calma un peu la rage du frère de Caroline, mais ne l'empêcha pas de continuer ses reproches. De Preux revint avec deux femmes ; on reporta chez elle cette malheureuse fille qui venait de reprendre ses sens. Louis baisa sa main, en lui disant : Prenez courage, je serai votre époux. Frosini lui fit répéter cette assurance en présence de de Preux, et il protesta solennellement qu'aussitôt que

Douglas serait hors de danger, le mariage serait célébré. Le lendemain Caroline quitta la maison de sa mère où elle ne devait rentrer qu'après la cérémonie.

Le malheureux Louis retourna près du lit de son ami, qu'il se repentait amèrement d'avoir quitté. En se rappelant ce qui venait de se passer, il aurait voulu être anéanti, et maudissait l'heure de sa naissance. J'ai perdu une créature innocente, je sens combien je suis coupable et méprisable. J'ai promis de l'épouser, et cependant je ne l'aime pas, comme je le devrais.

Je ne puis l'aimer davantage : elle n'est point l'objet de mon choix et de ma préférence ; et cependant l'honneur, la pitié, la justice, m'ordonnent d'en faire mon épouse, et de lui rendre le bonheur. Dieu! quel être misérable! quel être méprisable je suis devenu! Me voilà plongé dans le vice et condamné aux remords. O père François? vous avez voulu me jeter dans le monde ; combien vous m'avez méconnu, quand vous avez compté sur mes principes et sur ma discrétion.

J'ai oublié l'un et l'autre ; je n'ai plus de moyens de justifier votre amitié et vos espé-

rances dans mes succès futurs. Comment pourrai-je vivre et faire subsister une femme? Je crains de perdre la tête.... Cruelle pensée.... comme je serais heureux de mourir!.... mais alors pauvre Caroline!.....

L'image d'Hermine s'offrit à son imagination. Ses derniers mots : *Ne vous écartez pas de cette rectitude qui doit guider toutes vos actions,* revinrent à sa pensée. Ah! combien j'ai trompé sa bonne opinion! Elle m'avait jugé favorablement, elle s'informera de moi, elle apprendra que je me suis imprudemment marié; que, par-là, j'ai renoncé à tout ce que je pouvais espérer. Elle ne saura jamais les circonstances qui m'ont forcé à cette fatale union. Je passerai dans son esprit pour un jeune homme léger, imprudent, indigne de ses bontés et de son attention. Tous ces malheurs seront la suite d'un instant d'oubli, les conséquences de ma folie et de ma vanité. Ah! je devais éviter cette fille infortunée, et mettre plus de fermeté dans ma conduite.

C'est en faisant ces tristes réflexions, que Louis passa tant d'heures sans repos auprès du lit de Douglas. Le regret, le chagrin, et la fatigue, l'avaient accablé; une fièvre lente

minait son tempérament, et le médecin ne s'était point trompé en prononçant qu'il était très-malade. Le premier moment de consolation qu'il éprouva, fut lorsqu'il entendit la voix de Douglas. L'espérance du rétablissement de ce jeune homme lui donna un instant de calme, qui lui permit de s'occuper d'une autre pensée que de celle qui l'accablait, et le fit consentir à écouter l'avis du docteur, et à se mettre au lit.

La nature épuisée par les douleurs morales et physiques, le fit tomber dans un profond sommeil; il dura six heures. A son réveil, il sembla sortir de cette stupeur qui avait alarmé le médecin. Mais le doux sommeil, en rafraîchissant son corps, ne pouvait pas adoucir les peines de son ame. Il se rappella ce qui s'était passé, ce qui devait avoir lieu, et que la convalescence de M. Douglas allait amener l'accomplissement de sa promesse. Avec un cœur oppressé, une marche chancelante, il retourna dans la chambre du malade, sur lequel le repos avait eu un très-heureux effet. Il pouvait articuler avec facilité, et il remuait librement les doigts.

Fin du Tome second.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le Tome second.

Chapitre IX.

Histoire de Fidelia. — Faiblesse de son père et procédés affreux de sa mère. — Enlèvement de Fidelia, le jour de sa naissance, par une des tantes de sa mère; elle est mise chez une nourrice, aux yeux de qui cette tante la fait passer pour orpheline.

Chapitre X.

Evénement singulier arrivé à la promenade de *Kensington*, qui a valu à Fidelia la découverte de son père; elle glisse, en jouant, entre les jambes de son père qu'elle ne connaissait pas. — Emotion sensible de ce dernier, en relevant cette aimable enfant, dont il a vu être le père. — Evanouissement de la mère et cri d'effroi de la tante à cet aspect. — Ordre donné à la nourrice par cette dernière de sortir de la promenade avec son nourrisson. — Fines observations

de la nourrice, en obéissant aux ordres de la tante. — Conjectures établies par cette première, que Fidelia n'était pas orpheline. — Son inquiétude de savoir si elle serait reconnue de ses parens. — Arrivée de la tante chez la nourrice, pour en retirer Fidelia et la mettre dans une pension. — Scènes attendrissantes entre la nourrice et Fidelia, au moment de leur séparation. — Rencontre de Douglas, père de Fidelia, attendant sa fille dans une auberge voisine de la pension où elle allait se rendre. — Mécontentement de la tante en voyant la sensibilité de Douglas. — Instances faites par cette première à Douglas de retourner chez lui. — Preuve d'attachement le plus sensible que ce dernier donne à Fidelia en la quittant. — Arrivée de cette dernière dans la susdite pension, où elle a resté long-tems sans savoir aucune nouvelle de sa nourrice ni du bon Monsieur. -- Nouvelle fourberie de la tutrice qui l'a fait passer dans cette pension pour une orpheline délaissée. -- Chagrin remarquable de Fidelia, causé par l'idée de dénuement où elle se voyait, et augmentant à mesure que son esprit se développait. -- Visite de la prétendue tutrice annoncée à Fidelia au bout de neuf ans qu'elle a resté dans la pension; leurs mutuelles

surprises. -- Nouvelles demandées par Fidelia de sa nourrice et du bon Monsieur qui l'avait quittée à l'auberge. --- Réponse froide de la tutrice. -- Discours séduisant de cette dernière pour engager Fidelia à se placer dans un couvent. -- Résignation de Fidelia aux ordres de sa tutrice. --Disposition de cette première à prendre la route du couvent. --- Demande réitérée faite à cette dernière par Fidelia, pour savoir des nouvelles de sa nourrice et de son bon Monsieur. --- Réponse dure de la tutrice, dans laquelle cependant Fidelia trouve un soulagement pour ses esprits abattus, dans l'idée de revoir le bon Monsieur. -- Arrivée de Fidelia avec sa conductrice à Margate. --- Rencontre du bon Monsieur dont l'image était toujours resté gravée dans la mémoire et le cœur de Fidelia. --- Transport de cette dernière qui se jette dans ses bras en le voyant. --- Mauvaise humeur de la conductrice, à qui ce tableau n'était pas agréable; son entretien imposant avec Douglas sur l'importance du serment et des secrets qu'il a à garder. ---Emotion irrésistible qui arrache à Douglas un aveu qu'il n'est plus le maître de tenir caché plus longtems; il se déclare le père de Fidelia --- Position difficile à rendre de cette dernière, à une

telle déclaration. --- Triomphe de la tendresse paternelle sur l'injustice des préjugés — Douglas s'ouvre à sa fille, et lui fait l'histoire de sa vie. --- Attendrissement d'Hermine au récit de la triste et intéressante histoire de Fidelia.

CHAPITRE XI.

Progrès rapides de Louis sous les yeux du père François qui s'était chargé de son éducation. --- Visite faite à Hermine par le père François et son élève ; celle-ci félicite Louis sur l'heureux changement de ses occupations. --- Autres visites rendues à cette première par Agnès. --- Maladie et mort de cette dernière. --- Cruelle affliction de Louis à la mort de sa mère. --- Hermine partage la même douleur que lui. --- Conjectures établies par la sœur Marie et la supérieure, à la mort d'Agnès, relativement au sort d'Hermine.

CHAPITRE XII.

Réflexions tristes de Fidelia sur la rapidité du tems qui bientôt devait la faire renoncer à toutes les espérances de la vie, et l'engloutir pour toujours dans l'abîme du cloître --- Sensibilité d'Hermine partageant les chagrins qui consument sa chere Fidelia. --- Conseil tenu entre

l'Abbesse et les religieuses sur les suites que pourrait avoir l'inquiétude qui altérait la santé de Fidelia. --- Résultat du conseil qui permet plus de liberté aux relations des deux jeunes amies. -- Peine sensible d'Hermine voyant sa chère Fidelia dans une langueur qui s'était emparée de tous ses sens. --- Conseil donné par cette première d'avoir recours à un médecin. -- Discours attendrissant de Fidelia sur la cause de sa maladie. --- Réponse amicale et consolante d'Hermine à Fidelia. --- Rapport de leur entretien, fait à l'Abbesse par l'inquisitive sœur Marie, qui s'était enfermée dans une cellule adjoignante à la chambre d'Hermine, d'où elle a entendu toute leur conversation. --- Satisfaction de l'Abbesse se glorifiant déjà du succès de son adresse. -- Approche du tems où Fidelia devait prononcer le vœu solennel qui l'engageait à jamais --- Son chagrin de ne recevoir aucune lettre de son père.

CHAPITRE XIII.

Visite de Douglas et de son fils dans le couvent pour en retirer Fidelia. — Désespoir de l'Abbesse et trouble de tout son conseil, à cette nouvelle. --- Scène attendrissante de Fidelia et d'Hermine au moment de leur separation. ---

Départ de Fidelia et de Douglas pour Londres. -- Projet de ce dernier de faire voyager son fils; il le recommande au père François, chez qui il fut loger, le jour de sa visite au couvent. -- Louis est proposé par le père François pour être le compagnon de voyage et le mentor de Frédéric. — Conversation engagée entre Frédéric et Louis.

CHAPITRE XIV.

Louis, en se plaignant au père François, lui fait part de la conversation de Frédéric, dont les principes relâchés et les expressions immorales montraient une imagination dépravée. — Réflexions du père François sur le danger de la proposition qu'il avait faite à Louis. — Nouvelle proposition faite par le bon prêtre à Frédéric et à Louis, de prendre pour leur mentor un homme de condition et malheureux, qui lui était recommandé. — Arrivée de de Preux, leur compagnon de voyage, chez le père François. — Frédéric et Louis l'acceptent. — Lettre de Fidelia à Hermine, dans laquelle cette première lui fait part de tout ce qu'elle éprouve du mauvais cœur et de la cruauté de sa mère. — Autre lettre de Douglas à son fils et au père François. — Départ de Frédéric et de Louis

avec de Preux, leur compagnon de voyage. — Tristes adieux de Louis qui part avec le regret de quitter sa chère Hermine et la forêt des Ardennes.

CHAPITRE XV.

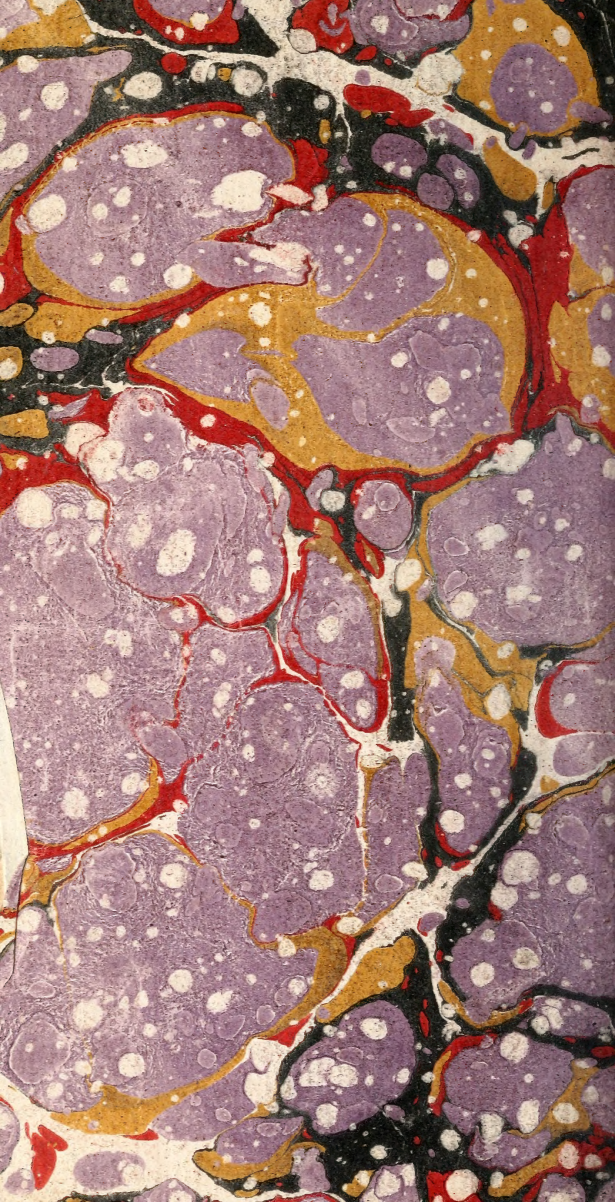
Arrivée de nos voyageurs à Florence. — De Preux les présente à deux nobles Florentins, le comte Benito et signor Massini, dont les mœurs étaient perdues. — Frédéric les adopte pour amis. — Caractère léger de celui-ci, dont de Preux tire parti pour en faire l'instrument de de son intrigue et de son brigandage. — Louis, mécontent de la conduite de Frédéric et indigné de celle de de Preux, demande à s'en retourner dans la forêt des Ardennes. Frédéric s'y oppose. — Pièges tendus par de Preux pour perdre Frédéric et Louis. — Moyens infâmes employés par ce premier pour se défaire de Louis, dont la présence pouvait contrarier ses vues.

CHAPITRE XVI.

Histoire de la vie privée du comte Benito; son assassinat. — Benito, fils du comte, apprend à Naples la mort de son père; il part pour Florence, à l'effet d'y ramasser les débris de sa fortune. — Ses liaisons avec signor Massini,

de Preux et ses compagnons de voyage. — Les amours de Frédéric et de Louis. — Frédéric épuise sa fortune et sa santé pour satisfaire les desirs d'Eléonore. — Caractère orgueilleux et volage de cette dernière ; elle quitte Frédéric pour former une nouvelle liaison avec un baron Allemand. — Désespoir de Frédéric à cette nouvelle ; il se plaint à de Preux de ce qu'il l'a introduit chez une ingrate, et l'accuse d'être la cause des dettes qu'il a contractées pour elle. — Artifice d'une autre espèce tendu à Louis, dont il aussi été victime ainsi que sa chère Caroline. — Tristes réflexions de Louis sur sa situation présente.

Fin de la Table du Tome second.



UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 060920664